

345K1
K87

MYKHAÏLO KOTSIUBYNSKY
FATA MORGANA



«FATA MORGANA» APPARTIENT AUX MEILLEURES
OEUVRES DE LA LITTÉRATURE UKRAINIENNE.
CETTE NOUVELLE EST CONSACRÉE À LA VIE PAYSANNE,
ELLE DÉPEINT LA LUTTE DES PAYSANS
POUR LEURS DROITS À LA VEILLE ET AU COURS
DE LA RÉVOLUTION DE 1905.



343K1
K87

FATA MORGANA



**MYKHAÏLO
KOTSIUBYNSKY**

MYKHAÏLO
KOTSIUBYNSKY

FATA

MORGANA

(IMAGES DE LA VIE PAYSANNE)

NOUVELLE

TRADUIT DE L'UKRAINIEN PAR
FABIENNE MARIENGOF

KIEV
EDITIONS «DNIPRO» * 1978

Préfacé par
PÉTRO KOLESNYK

Illustré par
MYKOLA STOROJENKO

К $\frac{70303-189}{M205(04)-78}$ 174-78

© Editions «Dnipro», 1978

«FATA MORGANA»
PAR MYKHAÏLO KOTSIUBYNSKY

Parmi les oeuvres de tout créateur de renom il y en a toujours une qui le révèle le mieux en tant qu'individualité créatrice. Pour Mykhaïlo Kotsioubynsky (1864—1913), célèbre prosateur ukrainien, représentant éminent de la brillante pléiade des novellistes européens du début du XX-ème siècle, cette oeuvre-là fut «Fata morgana».

A l'origine, c'était un court récit qui devint par la suite la première partie de la nouvelle. Il fut écrit sous la pression des révoltes paysannes qui eurent lieu en Ukraine orientale au cours de l'automne 1902 et qui furent cruellement réprimées par les soldats du tsar. L'auteur a marché sur les traces encore chaudes des événements et des faits. Son récit est daté du 12 janvier 1903.

Avec son titre peu commun de «Fata morgana», ce récit sur le monde rural était bien surprenant; peu banale également paraissait l'étude approfondie des personnages: la façon même d'aborder le thème, le sujet, la composition, la narration, était nouvelle, dans la mesure où l'objet de la recherche artistique de l'auteur devenait non pas la vie, l'organisation des conventions ethnographiques d'un village, mais les états d'esprit, les désirs, les espoirs et espérances du dit village. Ce qui explique le choix de ce sous-titre caractéristique: «Les images de la vie paysanne». Ce qui veut dire que, selon l'intention de Kotsioubynsky, le récit «Fata morgana» devait devenir une oeuvre sur le village et non pour le village, au sens traditionnel, pseudo-culturel du terme. L'écrivain porte à la réflexion d'un large public les problèmes peut-être les plus brûlants de la littérature de son époque. Il présente d'une manière novatrice l'image des états d'esprit réels d'un village.

Les héros principaux de cette oeuvre sont des paysans prolétariés. Ce sont Andri et Malanka Volyk, leur fille Gafiika, le futur de celle-ci, un fils de propriétaire, Prokipe Kandziouba, son camarade, l'ouvrier gréviste Marko Gouchtcha et enfin, le gardien du troupeau des propriétaires, le vacher Khoma Goudz. L'apparition au village d'une jeunesse consciente que dirige Marko Gouchtcha, l'ouvrier, n'est que mentionnée. Les couches aisées de la communauté, les propriétaires fonciers ou les fabricants, restent dans les coulisses de la vie du village. Toute l'attention de l'auteur est centrée sur les pauvres.

Andri Volyk n'a de cesse de voir le jour où le propriétaire achèvera la reconstruction de la sucrerie et lui procurera du travail. La situation d'ouvrier embauché, libre et indépendant lui sourit

davantage car, pense-t-il, lorsque l'ouvrier a accompli son travail, il ne lui reste qu'à être payé. Malanka Volyk, elle, au contraire, voit le bonheur de l'homme dans le lopin de terre individuel. Lorsqu'elle parle de la terre, elle semble chanter une chanson. Les aspirations des pauvres Volyk ne vont pas bien loin, comme on peut le voir. Ils voudraient que leur fille unique, Gafiika, ne connaisse pas le sort amer d'être placée, qu'elle épouse un fils de propriétaire et devienne le soutien de leur vieillesse.

Khoma Goudz est, de tous les personnages de cette nouvelle, celui qui est le plus tragique. Il s'est depuis longtemps émancipé de toute propriété individuelle. Pour lui, le fait d'incendier les biens du propriétaire foncier qu'il exerce n'est pas un acte de pillage, mais un acte original sacré, un acte de justice. Pour Khoma, l'onéreux piano à queue et le pauvre banc de cuisine à moitié pourri ont la même valeur. Tout est au propriétaire, tout est donc péché et par là même, voué à l'anéantissement.

Khoma Goudz est un esclave qui a ressenti sa propre dignité d'être humain et s'est révolté. Il se moque des illusions funestes des Volyk. Il est certain que les espoirs de l'ouvrier en la caresse des propriétaires, tout comme ceux de Malanka en l'octroi d'un lopin de terre, se solderont par un échec et qu'ainsi, la jeune Gafiika suivra l'unique voie possible dans sa vie, celle des paysans pauvres. Et plus vite viendra l'écrasement de leurs espoirs, mieux cela vaudra. Le monologue de Khoma dans le cabaret, monologue dans lequel se déversent tous les maux et griefs du paysan pauvre et où il évoque sa jeunesse perdue, sa vie mutilée, secoue le lecteur jusqu'à nos jours par sa grandeur d'âme. La tragédie du révolté Khoma consiste en ce que la masse des Volyk restait encore dispersée, passive et sourde à ses doléances furieuses. Sa protestation s'est alors éteinte dans une débauche d'ivrogne. Khoma Goudz, Malanka et Andri sont faibles parce qu'ils tendent vers des pôles différents. Aveuglés par leur instinct, ils tiennent chacun à leur foi et rejettent celle de l'autre. Andri ne peut en rien convaincre Malanka et réciproquement. Ensemble, ils sont tout simplement désarçonnés devant le fanatisme de Khoma, sans comprendre les injonctions de ce dernier à exécuter sommairement leurs oppresseurs.

Kotsioubynsky a scrupuleusement présenté, avec une précision peu commune, les troubles profondément dissimulés qui se manifestaient dans les esprits et les humeurs de ses héros et étaient toujours la base de l'action sociale des masses. L'objectif de l'auteur est clair: en se fondant sur l'expérience de la révolte paysanne de 1902, par le moyen du récit psychologique, montrer le processus en profondeur du mûrissement de l'explosion révolutionnaire dans les idées et les états d'esprit des paysans. Pour réaliser cet objectif, il a avec audace eu recours au principe de la narration monologuée, ayant misé sur une

concentration maximale du matériau, tant dans la forme que dans le contenu de l'oeuvre. Le résultat est à la fois simplicité classique et clarté réaliste. On ne trouve là ni description encombrante, ni détails pris dans le quotidien, ni exotisme ethnographique. Le récit est auréolé d'un halo de lyrisme tendre. On ne rencontre non plus aucune manipulation moderniste du verbe. Le discours direct relaté devient ici un moyen puissant pour condenser au maximum la narration. Le récit s'achève sur l'image métaphorique de l'inespérance de l'homme, les pluies d'automne. Elles deviennent symbole, perdent leurs marques spécifiques de paysage pour se transformer en un sanglotement humain terrifiant qui signifie que tous les espoirs des pauvres Volyk en une vie meilleure ne sont rien d'autre que «fata morgana», un mirage.

Le récit de Kotsioubynsky eut un grand retentissement sur ses contemporains qui furent témoins des révoltes paysannes et des grèves ouvrières à la veille de la tempête révolutionnaire de 1905. Un seul fait peut illustrer ceci. En imprimant la traduction russe de cette oeuvre, la revue «Science et Vie» (N° 5—6 de l'année 1905) notait: «Mykhaïlo Kotsioubynsky est l'un des plus grands talents que les belles-lettres ukrainiennes aient offert au monde. Les personnages de ce livre sont des types vivants et justes, simplement d'après nature... Ce récit n'est pas un conte. Non. C'est notre univers familier et vivant qu'ont versé sur le papier les larmes d'un homme juste et profondément sincère, qui fut et se trouve toujours près de la vie et près de son peuple bien-aimé».

Kotsioubynsky est un créateur: il a rejeté toute lecture naturaliste des faits. S'attacher aux faits de manière empirique et les aborder d'une façon non critique lui était parfaitement étranger. Il envisageait le personnage de fiction non comme une copie de la réalité mais comme une réalité nouvelle, créée par son imagination sur la base d'une assimilation politique de faits précis. Même la plus honnête copie des faits les plus authentiques conduit le processus de création à une illustration artisanale des événements et rend impossible la création de personnages fictifs.

Voilà pourquoi Kotsioubynsky, sans pour autant détruire la structure des personnages du récit de 1903 a pu, après un intervalle important entreprendre la suite en 1910. La nature profonde des personnages et la possibilité d'un développement éventuel existaient déjà en eux.

L'écrivain a incarné dans les époux Volyk, qui se sont retrouvés au bord de la catastrophe, et en Khoma Goudz, la grande masse des paysans sans terre et des paysans pauvres, cette réserve inépuisable d'énergie humaine pour la possession de laquelle se sont heurtées les deux classes antagonistes du monde rural de cette époque. D'un côté, il y a les jeunes militants révolutionnaires que dirige l'ouvrier

Marko Gouchtcha, de l'autre, les propriétaires fonciers et puis les gros paysans. Toute la complexité des luttes dans les campagnes résidait en ce que les forces antagonistes n'étaient clairement délimitées qu'en surface. Plus en profondeur, les rapports étaient embrouillés dans le chaos des contradictions les plus chimériques. Le paysan moyen Panass Kandziouba est la vivante incarnation de ces contradictions. Au village, les débuts organisés du camp révolutionnaire, que représentent les personnages de Marko Gouchtcha et de Prokipe, se heurtent aux moments cruciaux et culminants du mouvement (la grève, la confiscation des terres du propriétaire, l'organisation de l'exploitation collective) à la force puissante de l'élément paysan, et ceci, sans pouvoir le maîtriser. Dans la première partie, les héros étaient en quelque sorte l'image des idées et des aspirations des masses. Dans la seconde, ce sont les masses elles-mêmes qui se manifestent au premier plan. Les idées de quelques-uns ont été assimilées par les masses et se sont métamorphosées en une force matérielle qui les a jetées en avant pour réaliser les espérances populaires. Le peuple devient héros de l'oeuvre. Désormais, Kotsioubynsky concentre toute son attention à mettre en évidence la psychologie des masses qui agissent dans la révolution. On peut citer comme exemple de l'action des masses les épisodes suivants de la seconde partie: la grève et la mise à sac du domaine du propriétaire et de la distillerie. La scène de la mise à sac du domaine, par exemple, est rendue par un approfondissement réaliste de la psychologie du peuple révolté, un contraste audacieux des couleurs et une plastique incomparable.

La critique de l'époque développa autour de «Fata morgana» une polémique aiguë. Il était clair pour beaucoup que Kotsioubynsky était devenu un écrivain qui se rangeait sur les positions de la social-démocratie révolutionnaire que dirigeait Lénine. Sa nouvelle est empreinte d'un esprit historique plein d'optimisme et d'une foi en la victoire prochaine et inéluctable.

Khoma Goudz était l'incarnation vivante de l'énergie de millions d'opprimés réveillés par la révolution.

Kotsioubynsky n'était pas un simple connaisseur du monde rural, c'était un connaisseur qui se tenait du côté du peuple révolté: et il campait ce monde rural de manière entièrement neuve pour la littérature, sous l'influence des idées de la social-démocratie.

Si la première révolution populaire avait subi un échec, le peuple était moralement resté vainqueur; cet important leitmotiv de la supériorité morale des travailleurs sur les exploités a été largement utilisé par Gorki et Kotsioubynsky. Ainsi, l'idée de la révolution qui sublime l'homme, le purifie de tout égoïsme de mauvais aloi. N'est-ce pas une influence morale de ce type qu'exerce l'ouvrier révolutionnaire Marko Gouchtcha sur les jeunes paysans? Il a appris aux gens

le travail collectif. Et si jadis régnaient au village beuveries, bagarres et discordes, avec lui, les jeunes se sont mis à lire; et, souligne Kotsioubynsky, «même les vieux faisaient les louanges de Gouchtcha». Une chose inouïe s'est également produite: Gafiika, la jeune paysanne toute simple a choisi comme élu de son coeur, non pas le fils d'un propriétaire, mais l'ouvrier Gouchtcha. poursuivi et persécuté. Le drapeau rouge qu'elle a brodé avec tant d'amour devient le symbole de son propre bonheur. C'est sur cette idée même de l'influence purificatrice de la révolution, sur la fermeté morale de l'individu qu'est construite la fameuse scène du compte rendu de Prokipe devant l'assemblée du village à l'heure de sa mort.

La nouvelle s'achève sur la scène terrifiante de l'exécution sommaire qu'organisent les paysans riches. Il faut toutefois noter au passage que les deux instigateurs les plus remarquables du soulèvement, le paysan pauvre Khoma Goudz et l'ouvrier Marko Gouchtcha, échappent à l'exécution. Ils reviendront pour vaincre...

L'époque qui a engendré «Fata morgana» est entrée dans le passé. La jeunesse actuelle ne la connaît que par les livres. Mais l'univers de l'esprit héroïque austère des masses, créé par l'artiste, continue de vivre et de nous toucher. A l'heure actuelle, quel que soit celui qui désire étudier l'époque de la première révolution russe, qu'il soit historien, artiste ou simple lecteur, il ne peut le faire sans se référer à «Fata morgana». L'historien, parce que dans cette épopée étonnamment courte, il est dit sur la révolution dans les campagnes davantage que dans bon nombre de travaux historiques de l'époque. L'artiste, parce que le talent novateur de l'écrivain et sa grande maîtrise littéraire se manifestent ici avec une force toute particulière. Le lecteur enfin, car en se familiarisant avec cette oeuvre littéraire si peu commune, il aura non seulement une représentation vivante de l'exploit révolutionnaire des masses, mais il éprouvera encore un véritable plaisir esthétique.

Tout l'héritage littéraire de Mykhaïlo Kotsioubynsky tient en trois petits volumes. La nouvelle «Fata morgana» est au centre d'un groupe d'oeuvres liées d'une manière ou d'une autre aux événements de la première révolution russe de 1905. Il s'agit de: «Dans un monde de pêcheurs», «Sous les minarets», «Le Rire», «Il arrive», «L'Inconnu», «Persona grata», «En route», «Intermezzo», «Le Songe», «Les Chevaux ne sont pas coupables», «Un cadeau pour l'anniversaire», «Les Ombres des ancêtres disparus». Les oeuvres citées ci-dessus ont été traduites en bien des langues étrangères, même en espéranto. L'attention des traducteurs a été particulièrement attirée par «Fata morgana» et continue de l'être. On peut espérer que la présente édition saura trouver le chemin de l'exigeant lecteur francophone.

Pétro Kolesnyk, docteur ès lettres

PREMIERE PARTIE



Tandis qu'Andri Volyk marchait le long du bâtiment principal de la sucrerie qui avait brûlé, un vol de corbeaux s'élança en criant au-dessus des ruines, quelque chose craqua, les briques et le crépi s'effritèrent. Depuis longtemps abandonnée, la sucrerie tombait en ruines, envahie par les mauvaises herbes, mais on entendait de temps à autre dans les bâtiments vides, quelque chose comme le bruit des machines, comme la voix des ouvriers, toujours vivants entre ces anciens murs. En passant devant le monceau de briques brisées, les taches blanches de chaux à moitié cachées par les jeunes ronces, les chéneaux pourris et vermoulus, les trous noirs des fenêtres d'où semblait venir un regard, Andri se remémorait le passé. L'éclat dans l'herbe d'une jante, telle un serpent rampant, la présence d'une plaque de fonte faisaient jaillir devant ses yeux la vie bruyante de la fabrique, et il se revoyait près des wagonnets de sucre ou devant la machine. Il touchait alors treize roubles par mois!...

— C'était un temps, ça, mon bonhomme! disait-il à haute voix, se parlant à lui-même en caressant sa moustache grise.

Andri se dirigeait vers le vieil orme, au sommet de la colline d'où descendaient les bâtisses de l'usine. A sa droite, l'étang, animé par le soleil, avait des rides argentées comme si les poissons s'y baignaient. En face, sur une autre colline, une église se cachait au milieu des arbres. En bas, derrière l'orme, s'étendait un vaste pré vert traversé par les méandres de la rivière. Là, le brouillard gris, nimbé du vert des saules, se propageait en masquant l'eau par endroits. On voyait se dessiner à l'horizon les blancs clochers des villages voisins.

C'était le matin du dimanche de la Saint-Thomas. Le soleil brillait. Les cloches sonnaient dans les églises. Elles

bourdonnaient au loin dans l'air pur, douces et mélodieuses, et on aurait cru entendre tinter l'or du soleil.

Andri regardait les ruines de la fabrique et hochait joyeusement la tête.

— Ah! Il n'y en a plus pour longtemps! Quand ils prendront ça en mains, ils feront marcher la vapeur!

«Ils», c'étaient des Allemands ou des Tchèques ou peut-être même bien des Juifs, venus six ans plus tôt examiner la fabrique brûlée. Personne après cela ne s'était plus intéressé aux ruines, mais Andri avait toujours gardé l'espoir de voir arriver les messieurs qui remettraient l'usine en état de marche.

Et maintenant il en est sûr, car Khoma Goudz, le vacher du propriétaire foncier, lui a chuchoté la nouvelle. Khoma ne fait que paître le bétail, peut-être, mais il est tout de même plus proche des maîtres, il se frotte à eux. Il y aura bien une usine, il y en aura une!

Sinon, mon bonhomme, c'est la fin de tout maintenant. Plus un endroit où gagner sa vie. Sans jamais avoir eu de terre, il faut payer les tailles et quand la misère règne, il faut tout de même manger, oui! Un coin de terre, est-ce un si grand bonheur? Ils fouillent leur lopin, ils sont eux-mêmes noirs comme la terre et ne mangent guère mieux que ceux qui n'ont rien... les propriétaires!

Andri cracha entre ses dents avec mépris.

L'usine, ça c'est autre chose. Ni la sécheresse ni la pluie ne vous font peur. C'est du vrai travail, constant, et le moment venu, on touche son argent.

Il buvait de la bière alors, contre espèces sonnantes, de la bière bien fraîche, claire et dorée. Sapristi! Il en a l'eau à la bouche!

Il pensait que Gafiika grandirait, puis irait à l'usine. Où aurait-elle gagné autant? Et elle se serait bien vite mariée. Eh oui, il y a beaucoup de monde là-bas, et elle aurait bien trouvé un fiancé. Un machiniste ou un ajusteur. Et que la vieille ne raconte pas d'histoires, ni à elle ni à la fille, un fils de propriétaire n'ira pas prendre une fille pauvre, le monde n'est plus comme ça maintenant, pardi!



Ses pensées couraient, légères et limpides, comme l'air du printemps...

Il n'y a pas de ruines. Il y a partout des bâtiments neufs. Le bruit des machines, le sifflement de la vapeur, la foule des hommes: tout un enfer. Tout bouge et vit, tout ce qui captive. Et il sent une force gonfler ses bras, tandis que le goût de la bière fraîche envahit sa bouche.

Dans l'espace la dernière cloche s'est tue. Les gens sortent de l'église... La marée de la foule s'avance lentement de la colline à la digue. On entend le bruit des bottes campagnardes, le frou-frou des robes, le crépitement des rubans des filles...

Voilà Malanka qui s'avance. Petite, sèche, sombre, vêtue d'une chemise nette et de sa pauvre vieille veste. Andri ne voit pas son visage, mais il sait qu'elle a les yeux baissés et les lèvres pincées: on est peut-être pauvres, mais honnêtes. On vit peut-être du travail de ses bras, mais on a aussi sa place à l'église. A ses côtés marche Gafiika, évoquant un jeune arbrisseau du jardin des maîtres. Un sourire erre sous les moustaches d'Andri. Il sait qu'au village, il n'y a pas plus jolie fille. Elle va sur ses dix-sept ans depuis le Carême de la Saint-Philippe.

— Ah ah ah! Voilà où il dit son *Te Deum!* Pas mal du tout!

La voix grossière est venue d'en bas. Le vieux visage sans moustache de Khoma Goudz, le berger des maîtres, apparaît de l'autre côté d'une palissade de guingois.

— Et où est-ce que vous croyez?... Que Dieu me...

— Tu me paierais que je ne resterais pas ici! Vaut encore mieux être chez Mendel. S'il ne ment pas, le fils de chienne a rapporté de la bière fraîche... Je lui ai quand même envoyé dire... «Paie toi une bonne crève, que je lui ai fait, ta Sourá et vos rejets aussi...»

— Vous n'avez qu'à en acheter et on goûtera comment elle est...

— Que votre gorge se dessèche! Telle justice, telle bière! Qu'est-ce que vous croyez? Que je n'en achèterai pas? Venez donc prendre un verre, et que la fièvre l'emporte...

— Vous y allez vraiment? Et qu'allez-vous faire des boeufs? C'est le propriétaire qui va les surveiller?

— Qu'ils crèvent d'ici la nuit! Il croit peut-être que du moment que ça lui chante, je vais le jour de la Saint-Thomas faire paître le bétail? Il peut toujours attendre et en crever! Je veux vous dire une chose...

— Alors?

— Venez cet après-midi chez Mendel, je vous dirai...

— Alors, alors?

— On parlera un peu, on boira de la bière à flots... La fin de la phrase s'évanouit derrière la palissade.

* * *

Andri se hâtait de rentrer à la maison. La route s'étendait devant lui. On avait beau être aux premiers jours de printemps, elle était déjà poussiéreuse. Les champs gris nimbés de vert s'allongeaient de part et d'autre. Sa chaumière se détachait en bordure de route, toute blanche, comme si en rentrant du village, elle s'était arrêtée pour se reposer. Tout le long de la chaussée s'étiraient en file des gens tenant des bâtons et des baluchons. Voilà que Gafiika vient d'apporter de l'eau à l'un d'eux. Ils se sont arrêtés, ils bavardent. Un nouveau groupe s'avance, encore un rang. Ils progressent et il en vient toujours. Celui-là reste planté, là-bas. Eh, eh! Mais c'est une véritable escadrille de grues! Ils ne cessent de venir. Ils se rendent en Tauride* ou au Kouban. Les voilà, les cultivateurs, ces fils de propriétaires. Leur propre terre réclame des bras, mais eux se sont loués et... Mais que feraient-ils aussi de leur lopin? Ils ont proliféré. La guerre ou le choléra ne vous touche guère, vous autres. Les uns quittent le village, d'autres y viennent comme ce Marko Gouchtcha qu'on a récemment ramené au village. aux arrêts. A l'usine, à Odessa, il touchait, mon bonhomme, dix-sept roubles par mois, mais il a provoqué une émeute; «la paye est mince» qu'il disait, «et il y a beaucoup de travail». «Nous ne voulons pas, qu'il disait, enrichir les

* Tauride: ancien nom de Crimée. (N. d. Réd.)

gros richards à force de se faire des ampoules aux mains». Les patrons ont répondu quelque chose, lui, a répliqué par une autre. Quand on ne veut pas comprendre, on en prend pour son grade: ils lui ont tanné le cuir, et ouste! l'ont conduit sous bonne garde chez lui... Moi, un rebelle comme ça, je l'aurais...

Tiens, celui-ci est toujours là-bas. Mais avec qui donc parle-t-elle? Ne serait-ce pas Prokipe Kandziouba? Mais oui, c'est lui! Tiens, Malanka est sur le pas de la porte, cachée. Que la fille reste un moment avec un fils de propriétaire... Attends un peu pour voir, elle les marierait bien, pardi!

Andri gagna sa chaumière. La mesure au toit noir et aux murs blancs se trouvait au milieu d'habitations abandonnées, aux fenêtres condamnées, et qui avaient été jadis bâties pour les ouvriers de l'usine; il émanait d'elle chaleur et vie au milieu de ces morts frigides. Des plates-bandes grises la longeaient. Un petit sentier menait du portail au pas de la porte. Les jardins potagers voisins par contre étaient comblés d'ordures et de briques cassées. La terre, non entretenue, se hérissait de mauvaises herbes de plus d'un an, et des vols de corbeaux planaient sans arrêt au-dessus des ruines noires.

Andri trouva une Malanka douce et affable, comme toujours après la messe. Cela voulait dire qu'aujourd'hui, elle ne le réprimanderait pas comme les autres jours, mais qu'elle le ferait avec des mots tendres et un bon sourire.

Tout en observant du coin de l'oeil les lèvres fortement pincées de sa femme, Andri se débarassa de sa longue veste avec une précipitation feinte et s'installa confortablement sur le banc, comme un monsieur. Dame! N'était-il pas maître chez lui? Toutefois, il caressait le secret espoir que tout irait bien et que sa femme n'aborderait pas la q...

Mais juste à cet instant, Malanka qui retirait un plat d'une étagère, lui jeta un regard:

— Tu t'es loué?

Voilà que ça commence! pensa-t-il tout en restant assis en affichant un air innocent.

— Quoi?

— Je te demande si tu t'es loué au bureau de l'Intendance?

«La traîtresse de bonne femme! Elle sait bien que je n'y étais pas, mais elle me le demande».

— Fiche-moi donc la paix avec cette Intendance. Ce n'est pas ça que j'ai en tête en ce moment. Goudz me l'a dit, là, ils vont bientôt la construire, la sucrerie.

— Ecoute Goudz, mon coeur, écoute-le, Andri, et tu iras mendier ton pain, et moi aussi par la même occasion.

Elle pinça ses lèvres fines et leva les yeux au plafond.

Bon, eh bien... elle se tait car c'est pécher que de se quereller un jour de fête, mais si tous ceux qui mentaient en parlant de l'usine pouvaient avoir la langue desséchée, ce serait très bien. L'usine... L'usine! Et où est-elle? Bon, il y en avait une. Et qui en a tiré profit? Mendel? Ce n'est pas vrai, peut-être? Est-ce que ce n'est pas à Mendel qu'il laissait sa paye? Qu'est-ce qui les a fait tenir? Ses bras se sont desséchés au travail, elle a déjà épuisé toutes ses forces, elle s'est saignée à blanc, elle veut seulement ne pas crever de faim, que Dieu la pardonne!

Et elle lui fourra sous les yeux ses bras secs, nus jusqu'au coude et noirs comme du charbon.

Car son homme ne gagne pas son pain. Oh, il ne gagne pas sa vie, son coeur. Il pense à la bière, et il n'a pas dans la tête que...

Et ce fut parti! Elle lui faisait la leçon, déversait sur lui tous ses péchés, l'accablait d'injures, faisait pleuvoir sur lui tous les diables, lui chantait pouilles avec le soin et la délicatesse qu'on peut avoir seulement le dimanche après la messe. Après un temps de silence, lui, rouge comme une écrevisse, se mit à glapir aussi, d'une voix suraiguë et forcée.

Il finit par l'emporter.

— Zut et puis zut! Trois fois zut à ta terre! Qu'elle s'écroule! Je ne me louerai pas et je ne creuserai pas dedans! Elle a pompé toutes mes forces et m'a laissé tout nu sur mes vieux jours. Je lui dis zut et encore zut!

Malanka se raidit comme un piquet et leva les bras au ciel.

— Qu'est-ce que tu dis? Ingrat! Repends-toi! Allez, mets-toi à genoux, embrasse-la, mange-la, la sainte terre, c'est elle qui te nourrit, c'est là qu'on t'entertera, l'hum...

Elle était debout, blanche comme la craie, réellement terrifiée.

Une hirondelle chassa les nuages. Gafiika entra en courant, cachant précipitamment quelque chose contre son sein. Ce petit animal sauvage, bien soigné, comme bien léché par sa mère, tendu comme un ressort, les bras et les jambes couleur de bronze et couverts d'un léger duvet blond, cette abeille dorée du printemps fit pénétrer dans la chaudière un quelque chose qui fit sourire les murs blancs sous le plafond bas, se retourner la colombe sur son fil devant les icônes et se redresser, les poings sur les hanches, les cosaques de papier rouge, collés au mur.

— Maman, je sers à manger?

— Vas-y, oui, Gafiika.

Et Malanka se calma aussitôt.

— Pourquoi vires-tu comme une toupie dans la maison? Tu n'as cessé de le faire à l'église aussi, tu te retournais sans arrêt...

— Mais il n'était pas à l'église.

— Qui ça, «il»?

— Oh, j'ai dit cela, comme ça...

— Qu'est-ce que tu as aujourd'hui, ma fille? Tu as failli renverser le borchtch! *

— C'est horrible, ce qu'il y a eu, ce qu'il raconte... Le peuple, qu'il dit, est une force formidable comme à la guerre... Mais la police montée leur tombe dessus, les réprime...

«Circulez!» qu'ils crient... Mais eux répondent: «Nous ne nous en irons pas, donnez-nous ce qui nous appartient! Nous sommes pour la justice...»

— Et qui raconte cela?

— Marko, récemment rentré d'Odessa.

* Borchtch: soupe de légumes. (N. d. Réd.)

— Le fils Gouchtcha? On dit qu'il est tombé dans une affaire de cambriolage, qu'il a fait son temps de prison et qu'on l'a ramené ici pour égayer les vieux jours de son père.

Gafiika explosa:

— Ce sont des mensonges! Les gens racontent des histoires! Il n'a rien volé, Dieu du ciel!

— Mais taisez-vous donc! s'écria Andri. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de cambriolage? L'ouriadnik * m'a tout raconté lorsque je suis allé à la poste. Ce Gouchtcha, il n'a rien volé, il a soulevé le peuple. L'ouriadnik dit que les gens de son espèce doivent pourrir en prison et non pas rester en liberté.

— Mais on les a maltraités là-bas, père.

— Qu'est-ce que tu y comprends, toi? Si je l'y prends seulement à diffuser ses idées nébuleuses et à lire des livres aux gens, je lui colle aussi sec les mains derrière le dos et je le conduis tout droit à l'ouriadnik.

— Voilà que vous tombez sur lui sans même savoir pourquoi...

— Ce n'est pas ton affaire! Ne t'avise pas de le fréquenter, ou si je t'y prends, Seigneur, je...

Mais il ne put achever sa phrase. A l'instant même où Gafiika se penchait pour retirer la terrine du poêle, un petit livre s'échappa de son sein pour tomber par terre. Elle posa la terrine, se saisit du volume et, toute rouge, les yeux pleins de larmes, se sauva dans l'entrée. Andri tourna un regard étonné vers Malanka.

Mais Malanka, qui n'était ni sainte ni sans péché, avait déjà oublié qu'il ne fallait pas se quereller le dimanche et ses yeux verts lançaient des éclairs à son mari.

Andri se fit bien assaisonner au repas dominical, d'autant plus qu'ils avaient beau appeler Gafiika à table, elle ne venait pas.

Ce fut leur opinion commune de Gouchtcha qui les réconcilia.

* Ouriadnik: autorité rurale. (N. d. Réd.)

Bon, puisque Dieu nous a donné le dimanche, on peut se reposer. Malanka s'assit sur le banc de terre et mit ses mains sur les genoux. Andri était allé Dieu sait où, Gafiika était allée danser et l'ennui règnait dans la maison.

Le soleil est bas, à trois hauteurs d'homme au-dessus du sol. Les masures vides et décrépées projettent des ombres inégales. Le sentier poussiéreux court dans le pré sous les pieds de Malanka. Aux alentours, il n'y a personne. Les jeunes se promènent sur la place. Les vieux bavardent auprès des portails, mais Malanka reçoit des hôtes familiers, ses pensées.

Oh! mon Dieu, mon Dieu! La vie est brève mais qu'il est dur de la vivre jusqu'au bout. Andri ne s'est pas encore loué. Et c'est comme cela chaque année. Il cherche un pain facile à gagner. Il dit qu'il a donné à la terre toutes ses forces pour rien, et qu'il ne veut plus le faire. Il va se remettre à pêcher le poisson, à courir à la poste si le propriétaire l'y envoie, et à tirer le lièvre. Les gens moissonnent ou coupent les foins, mais mon Andri s'en va par le chemin, son sac de cuir sur l'épaule, son chapeau de paille sur la nuque, en agitant sa canne. La poussière envahit le chemin. Qui roule si vite? Ah oui, sûrement le fils Lélie, de l'exploitation voisine, il se rend au domaine, bien sûr. Et voici madame Tossa et madame Anna et le fils Pétrus. Les chevaux pie volent, les jeunes visages sourient dans un nuage de poussière, lui font un salut. Malanka se lève, se prosterne comme devant les icônes et regarde la poussière dorée par le soleil se soulever en volutes, sur le passage de l'équipage.

Ils ont tous grandi sous ses yeux, de son temps à elle. Et soudain, le fumet d'un bon borchtch bien nourrissant souffla sur elle d'on ne sait où. Elle en avait mangé du comme ça quand elle servait chez les propriétaires fonciers. C'était il y a longtemps, maintenant elle mange des pommes de terre. Malanka s'assoit et pose ses mains sur les genoux. Voilà où elles ont noirci, ses mains. Au travail chez les

maîtres. Quand elle avait huit ans, son père est mort et dans sa douzième année, il ne lui restait personne, sauf ses patrons. Après la mort de sa mère, elle avait hérité d'un vieux coffre, de quelques hardes et d'une pelisse rapiécée. C'était tout!

Tout d'abord, elle se revoit vêtue de noir, se tenant éternellement en faction à la porcherie auprès des cochons des propriétaires. Ensuite elle avait été fille de service. Elle cassait sans cesse la vaisselle, les maîtres la battaient et les fils du patron ne la laissaient pas passer. Puis on lui avait ordonné de faire la cuisine pour les employés. Et elle avait fait à manger pour eux, se faisant vieille fille. Douce et soumise, elle obéissait à tout le monde et pleurait dans les coins. Elle pleurait de travailler pour les autres, de se dessécher, de perdre ses forces et de n'être pas mariée. Elle pleurait parce qu'elle aimait la terre, le potager, le champ, mais était obligée de faire la soupe pour tout un troupeau d'employés goulus. Autour d'elle, il y avait la terre, si noire, si meuble, fertile, gonflée au printemps, riche en hiver, mais personne ne l'appelait sur cette terre, aucun fils de propriétaire ne voulait faire d'elle la maîtresse de son ménage. Ensuite, elle s'était mariée à Andri. Comment était-ce arrivé qu'elle l'avait épousé, lui, cet éternel journalier vieux garçon, cet ouvrier agricole qui n'avait même pas sa propre chaumière, sans parler déjà de terre, et qui ignore encore aujourd'hui ce que cela signifie? La Pauvreté s'était unie au Besoin et ils avaient engendré le Malheur. Et comme si elle l'avait su d'avance, elle avait sangloté à ses noces.

D'un côté les parents du fiancé chantent, de l'autre, les amies de la fiancée, la maison ressemble à une ruche, les employés regardent par la fenêtre:

Donne du gingembre, mère, du gingembre,
Et sors le beau torchon de coton...

Mais quelque chose avait monté à sa gorge, l'avait étranglée, et elle s'était tapé la tête contre la table, elle s'était lamentée, elle avait versé des larmes sur ses mains déjà noires.

C'était son sort qu'elle pleurait à cette époque-là.

Les années ont été emportées, vainement, comme les feuilles sur le Danube.

— Assez, maudites!... Allez-vous en!

Malanka bondit de son banc et lança une motte de terre. La couveuse et ses poussins fouillaient les plates-bandes; une fois dérangée, elle gloussa de colère en hérissant son plumage. Les petits poussins jaunes dévalèrent les plates-bandes comme des petits pois. Des freux, effrayés, s'arrachèrent d'une toiture voisine et battirent des ailes au-dessus de la paille éparpillée.

Malanka se calma et se rassit sur son banc. Le soleil était descendu encore plus bas.

— Eh eh! Gafiika se serait-elle attardée à danser? Qu'elle se promène! Qu'ils aient la liberté, les enfants, tant qu'ils sont chez père et mère. Même si ça dérange les gens. La femme du forgeron l'a bien dit: ils tiennent Gafiika comme une demoiselle, ils ne la laissent pas se placer, on pourrait croire qu'ils sont riches! Aie autant de maux, que Dieu me pardonne, que nous avons de malheurs! Ça t'est bien facile de parler, quand ta maison est pleine de filles, mais moi, je n'en ai qu'une, comme une âme, c'est la seule consolation de mes vieux jours. Je l'ai élevée, éduquée, bichonnée et coiffée, et il faudrait maintenant en faire cadeau aux gens? Ce n'est donc pas assez qu'ils s'en soient donnés à coeur joie avec moi, m'aient pris toutes mes forces, m'aient saignée à blanc, maintenant, il faudrait que je leur donne mon enfant? Ils peuvent toujours attendre! Ce n'est pas ce sort-là que je lui prépare. Je la donnerai à un fils de propriétaire foncier. C'est une fille saine, pure comme de l'eau de roche. Ce n'est pas pour rien que les jeunes gars la regardent sans se lasser. Prokipe fera sa demande. C'est pour cela qu'il est parti en Tauride, pour avoir de quoi assurer la noce. A l'automne, il enverra les marieurs. Elle voit bien déjà ce qui se trame et où cela va là mener.

Devant les yeux de Malanka se dressa le pré vert et joyeux au-dessus de la rivière... Gafiika et elle teillent le chanvre. Gafiika est si jolie. La tête prise dans un foulard, elle teille le chanvre et chantonne. L'enfant dort dans son

berceau. Prokipe a apporté de l'orge, qu'il met en gerbe. Et elle est si gaie, la vieille, elle se sent si légère, comme si elle avait rajeuni. Les potagers se présentent en couronnes, les têtes des choux sont pommelées, les haricots ont déjà jauni, le vent souffle sur les capsules de pavot. Les citrouilles sont vautrées, comme des porcs repus. Et les pommes de terre sont venues, même que leurs feuilles s'entrelacent... Ce sont encore ses mains noires qui ont peiné ici, c'est elle qui a planté chaque betterave, chaque tête d'oignon, elle fera la cueillette elle-même si Dieu le permet. Désormais, elle est propriétaire. Ce n'est pas sa terre à elle, mais celle de sa fille. Elle l'a obtenue au moins sur ses vieux jours. Et elle s'offrira à l'occasion des bottines rouges, comme celles de la femme du forgeron. Depuis qu'elle s'est mariée — cela ne ferait-il pas dix-huit ans passés? — elle ne cesse de rêver à ces bottes, elle met de l'argent de côté quotidiennement, mais l'argent file toujours à autre chose et elle reste sans ses bottines. Mettre ses bottines avec le foulard de mousseline des épousées et aller à l'église. Et être enterrée ainsi.

— On prend l'air sur sa chaise? Bon dimanche!

— Parbleu oui! Portez-vous bien, de même. Le Seigneur a donné un jour férié, il faut le fêter. Ne pas besogner, ne pas travailler. Dieu a dit: «Il y a les jours de la semaine pour travailler, mais le dimanche, il ne faut même pas se curer les ongles. Ça, c'est encore de la besogne. Il faut rester couché ou assis sans bouger le petit doigt.»

Malanka était toute douce. Elle souriait tant, qu'on aurait cru qu'elle parlait avec les propriétaires, au domaine.

— Je rentre des danses, moi. Il ne nous reste à nous autres qu'à regarder la jeunesse... Votre Gafiika, elle est tout le temps avec celui-là, ce fils de propriétaire qui revient d'Odessa... J'ignore si c'est vrai ce que les gens racontent à son sujet... ce Marko Gouchtcha, ils sont tout le temps ensemble tous les deux, comme deux tourtereaux, comme on dit... la jeunesse!... Portez-vous bien...

Malanka souriait comme avant, mais tout en elle bouillonnait. «Il faut voir ça, cette grosse bonne femme qui

secoue sa graisse à colporter les ragots.» Elle accompagna la femme du forgeron d'une pensée maligne et, Dieu sait pourquoi, se remémora la scène du matin avec Gafiika.

Et les ombres, pendant ce temps, s'allongeaient sur la route.

Sous les palissades on voyait les petites filles jouer à «saute-poussière»: les pieds nus rejetaient la poussière trois fois d'un côté, trois fois de l'autre et on aurait dit une volée de moineaux qui s'envolaient.

A l'horizon, les champs rosissaient. Venant d'en bas, des cigognes toutes brillantes volaient au village, de leurs blanches ailes. Ce soir de printemps vous insufflait des pensées.

«Que tu es belle, terre! songeait Malanka. Quelle joie de t'ensemencer, de te parer d'herbes ou de t'orner de fleurs! Quelle joie de te travailler. Il n'y a qu'une chose en toi qui n'est pas bien, tu ne fais pas vivre le paysan pauvre. C'est pour le riche que tu es belle, c'est le riche que tu nourris, c'est encore lui que tu habilles... le pauvre, lui, tu ne l'accueilles que dans sa tombe...

Mais attendez... attendez! Un jour viendra où nos bras travailleront nos propres champs, nos potagers, nos jardins. Ils te partageront, ô, terre, ils te partageront bien! Ils débarqueront un jour pour faire le partage, ce n'est pas pour rien que les bruits courent, c'est qu'il y a bien quelque chose. Et ils en donneront à mon homme. C'en sera fini de pêcher le poisson. Que tu le veuilles ou non, il faudra te mettre à la charrue, mon bonhomme. O, mon Dieu, mon Dieu! Connaître ce bonheur de faire de son enfant quelqu'un, ne serait-ce que sur ses vieux jours!»

Sur la route il y avait maintenant de l'animation. Des filles, des jeunes paysannes, des enfants couraient, avec des cannes et des bâtons. Les pans de robe froufroutaient, les pieds nus foulaient le sol, et les chiens, alarmés, aboyaient.

«Sté-pa-an! Cours ramener les brebis!» «Cours-y toi-même!» «Ma mère t'envoie dire que tu crèves! Diable!» «Papa te fait dire que tu éclates!» «On en a six à nous,

Mariika!» «Ne laisse pas les agneaux se débâter comme hier ou je te fouette!» «Quoi? Où... où? Peuh! ah ah!»...

Le soleil se couchait, rouge. Les vitres flamboyaient comme des poêles, les murs des chaumières devenaient roses, les chemises blanches rougeoyaient sous le halo. On voyait arriver de loin sur le village un nuage de poussière qui se rapprochait, grandissait, se soulevait jusqu'au ciel; le soleil finit par y plonger en diffusant une brume rose. De là, parvenaient des sons alarmés, comme si des enfants pleuraient, ou comme si les fléaux battaient l'aire. Et soudain, le troupeau inonda la route, et troubla l'air d'un bêlement incohérent. La masse vivante des corps des moutons, laine contre laine, trembla et oscilla comme un pâté en gelée. Une forêt entière de pattes fines fuyait devant les yeux. Les museaux nus et stupides ouvraient la bouche au milieu de la poussière rose et pleuraient: «Bé-é-é, mé-é-é!» Et dans la brume rose, comme des ombres, allaient et venaient des gens, surgissaient et disparaissaient les contours flous des masures. Les autres sons se perdaient dans le flot des lamentations des moutons. Derrière le troupeau, venait le berger, noir, grand, encore plus grand à cause de l'éclairage déformant, tel un dieu mythique, et il claquait du fouet en criant d'une voix forte et sauvage qui recouvrait tout:

— Allez, ga-a-re! té-é! hé-é!

Et il n'y a déjà plus rien sur la route. Tout a disparu comme un songe, la poussière se pose lentement sur le sol et l'air vespéral tremble aux vivants accords des sons qui se meurent.

Les étoiles, paisibles, jettent un regard à la terre.

* * *

Des murs bleu foncé, du bric-à-brac dans un coin, une table inondée de bière: on est à l'étroit dans le réduit de Mendel.

— Ne me faites pas marcher, Khoma, dites-moi vite s'il y aura une usine, dites, il y en aura une?

La bière mousse dans les verres couleur bouteille, et résonne dans la tête.

— Puisque je le dis.

— Oh oh! Et pourquoi conseillez-vous de placer Gafiika?

— Je vous le conseille car, de toute façon, elle est perdue la fille, sinon, elle va manger et boire à la maison et pour vous, ce sera pire; elle n'a qu'un sort, celui d'être placée! Tu penses, qui prendrait une fille pauvre? Elle restera vieille fille ou alors, laisse-la aller travailler, tant qu'on veut encore d'elle. Demain, tu n'as qu'à la conduire au régisseur, à Iamitch: un bon petit monsieur, qu'il ait la langue séchée! Alors, on sera les marieurs? Voilà pourquoi je t'ai fait venir chez Mendel.

— Ne me parlez pas de ça, je n'aime pas ça! Cela ne fait pas partie de mes projets.

— Envoie-la, Andri.

— Khoma, laissez-moi, et buvons plutôt!

— Qu'est-ce que tu as, à faire le fier? Ces pauvres mendiants, ça a la peau du ventre collée au dos, et ça joue encore les importants! Je te le dis, envoie-la, ou tu le regretteras.

— Oh, que je n'aime pas ça! A quoi ça sert de parler en l'air?

Le visage d'Andri s'empourpra et il se leva de table.

— Assieds-toi! Ce n'est pas vrai, peut-être? Tu crois que tu es un être humain? T'es qu'un chien. Qu'avons-nous comme vie? Une vie de chien. Alors, reste assis.

Goudz mit ses grosses pattes sur les épaules d'Andri et le fit rasseoir. Puis il approcha de lui son visage glabre, rouge de bière et tout brûlant.

— Allez, dis-moi un peu et sans façons: combien d'années as-tu vécu? Cinquante? Tu vivras un siècle? Et où sont tes jeunes années? Où est ta force? Montre-moi ton travail. Tu me fais voir tes mains calleuses? Tu me montreras aussi une bosse. On t'a écorché toute ta vie, mais toi, comme un boeuf, tu te mets à la charrue. Tel est notre sort: un siècle tu besognes, sans être un homme. Regarde-moi un peu: tu crois peut-être que c'est Khoma qui est devant toi? Mais

c'est un animal! J'ai fait paître le bétail dès mon plus jeune âge, et je le fais jusqu'à maintenant. Toute ma vie, je n'ai vu pour tout visage que leurs queues, j'ai pataugé dans le fumier, et c'est encore sur un tas de fumier que je crèverai. J'ai oublié ce que c'est que dormir dans une maison, par tous les diables! On a sa propre chemise qui a durci sur soi comme l'écorce sur l'arbre, ses pantalons maculés de sang de boeuf, parce que je leur donne mon sang, moi, aux boeufs. Je n'arrive pas à laver mes mains du fumier. Si je m'assois pour déjeuner avec les employés, tous les nez se détournent. Ça pue.

Tu croyais peut-être que ça sentait bon? Je fuis les hommes, je cours aux boeufs. Je parle avec les boeufs. Je m'adresse à eux, je déverse mon ennui, et eux, ils ruminent et beuglent, en agitant la queue. Ils sont ma seule consolation. Tu penses peut-être que j'ai une femme à moi qui me parle, me serre sur son coeur, ou encore des enfants qui gazouillent, un foyer qui vous réchauffe le coeur? Ah, j'ai vieilli célibataire avec les boeufs, qu'ils crèvent! Maintenant faudrait se réjouir, sur ses vieux jours, qu'il s'étouffe, le...! Que son âme fiche le camp! qu'il crève, que le malheur l'emporte! C'est tout ce qu'il mérite! Que...!

— Eh, toi, qu'est-ce que tu as à crier, à jurer, bon-homme?

— Ah, ce que j'ai à jurer? Cela fait du bien. Quand les nuages se rassemblent, je jure un bon coup et ça va mieux. Si je ne jurais pas, je serais fini. Je sens en moi une telle violence que l'âme me brûle. Elle me cuit si fort que je prendrais une massue pour les battre tous! J'irais d'une maison à l'autre, et chacun en prendrait sur le crâne. L'un, parce qu'il boit le sang des autres hommes, l'autre parce qu'il n'intervient pas contre celui-là. Puis je ferais tout brûler pour que tout flambe dans un grand feu et se disperse en cendres, et qu'il ne reste plus rien sur terre que le sol nu sous le soleil.

Khoma était debout dans la pièce. Grand, à hauteur de plafond, ou presque. Son regard se portait au-delà des murs. Son visage glabre, frippé comme celui d'une bonne femme,

était tordu. Il tremblait. Puis il s'affaissa brusquement, retomba sur son banc et vida sa bière d'un trait.

Andri avait été touché au vif. Il voulait lui aussi qu'on lui prête attention, qu'on écoute le récit de sa vie, comment elle se présentait à lui, ici, dans ce cabaret étroit. Il avait atteint l'âge des cheveux blancs sans avoir jamais rien connu de bon, oh que non!

— Moi, je pense comme ça, Khoma... Si un homme travaille...

Mais Khoma se fâchait à nouveau:

— Va te faire fiche! Les uns ont tout, les autres rien du tout. Est-ce que je n'ai pas vu la vieille propriétaire...

— Si un homme travaille, il doit recevoir quelque chose en échange. Et, comme la terre ne donne rien...

— ...chauffer tout l'hiver son poêle en faisant brûler la toile qui avait été tissée par les serfs?

— Bon, eh bien, si la terre ne me donne rien du tout, que diable en ai-je besoin? Qu'est-ce que cela peut bien me faire à moi, le journalier, de travailler sur la mienne ou sur celle du voisin? De toutes façons, je suis un paysan sans terre. C'est vrai ce que vous...

— La toile avait jauni à la réserve. Les gens demandaient: «Donnez-nous en, au moins de quoi faire une chemise, afin que le travail des hommes ne soit pas perdu pour rien». Alors... Mais, écoute!

— J'écoute, j'écoute. C'est juste. C'est vrai ce que vous dites, on a une vie de chien. Nous sommes vidés. C'est que toute ma vie, j'ai rempli la bouche des autres. Encore, quand il y avait l'usine, j'arrivais à vivre, mais depuis qu'elle a brûlé...

— ...Sûr qu'elle a brûlé! Toute la toile a brûlé.

— Quelle toile?

— Comment ça, quelle toile? Puisque je vous raconte que...!

— Ah oui, c'est ça... Bon, eh bien, si on buvait plutôt une bière... à votre santé...

— Et alors, pour Gafiika, qu'est-ce que tu décides? Tu la donnes comme servante?

— Oh, vous, ça suffit avec ça! Buwons!

— Que le diable t'étrangle si tu ne veux pas, c'est comme tu voudras.

Khoma vida sa bière d'un trait et lança son verre par terre.

Le bruit de verre brisé fit accourir Mendel, effrayé.

* * *

C'était jour férié. Gafiika était assise sur le banc de terre devant la chaumière. A ses pieds, s'agitaient les poules qui caquetaient en demandant à manger. Un livre gisait sur le banc.

— Kss... kss, allez donc faire des trous sous la palissade, leur disait la jeune fille en les chassant. Mais qu'est-ce qui vous prend de caqueter, bêtes que vous êtes? Et toi, la petite Bariolée, qu'as-tu à tendre le cou et regarder mes mains? Je t'ai déjà nourrie. Pour vous il n'y a que manger qui compte, bêtasses! Tu es fâchée de ce que je dis? Eh bien, tu n'as qu'à demander à Marko, qu'à écouter ce que dirait quelqu'un d'intelligent. Il vous dirait: «Bêtes que vous êtes et qui l'avez toujours été. On vous donne une poignée de blé, et on vous enlève tous vos oeufs ou bien on vous saigne. Et toi, le coq, tu bats des ailes, bêtement, tu fais le brave. Si tu étais aussi courageux que Marko, tu ne donnerais pas aux propriétaires tes enfants à rôtir! Mais peut-être que tu les donnerais? C'est que tu n'es qu'un coq, toi, alors que Marko est un aigle. Tu devrais bien écouter ce qu'il dit. Il dit... Mais qu'est-ce que tu comprends, toi... Tu n'y comprendrais rien du tout! Si tu étais plus intelligent, tu verrais bien que les hommes sont tout pareils aux poules. Et alors, toi, tu caquêtes tout le temps, la Blanche! Pourquoi ris-tu? Tu penses peut-être que tu peux aimer qui bon te semble alors que moi, je dois épouser Prokipe, parce que ma mère me marie à lui? Que tu es bête, bête... On me brûlera plutôt, on m'égorgera, on m'enterrera! Tu entends, la Bariolée?... Mais va-t-en, si tu ne me crois pas, et hoche la tête. N'aie pas peur, Marko ne me donnera à personne.

C'est un aigle, lui, et vous savez, mesdames les poules, au-dessus de lui, il y a des corbeaux qui planent, tout prêts à le frapper du bec... Car les paysans, et le staroste *, et même mon père s'en prennent à lui... Or, lui, il leur veut du bien, aux gens!... Pas mon père, Marko... Vous entendez, mesdames les poules, ce qu'il est bon, mon Marko? C'est pour ça que les gars et les filles l'aiment bien et l'écoutent passionnément... Eh... toi! Où vas-tu, maudite bête! Kss... Tu vois? Tu as laissé des traces sur le livre! Qu'est-ce que Marko va dire, quand il verra des traces de coq dessus? Il dira que le coq a lu plus que moi!... Bon, maintenant, allez, courez, kss... Je dois lire. Je vais me mettre plus près du soleil... qu'il jette un coup d'oeil dans mon livre, qu'il lise, lui aussi. Bon, allez... allons-y ensemble!

* * *

Il se passait quelque chose avec le temps. Le printemps était sec et venteux. Tout se desséchait dans les potagers. Les blés ne levaient pas dans les champs et des nuages entiers de poussière se propageaient sur les routes. Les gens demandaient la pluie parce que tout cela annonçait la famine. Le prix du blé avait grimpé subitement et cela alarmait tellement Malanka qu'elle faisait chaque nuit de mauvais rêves. Par contre, plus les choses allaient mal et plus les espoirs des laboureurs s'éteignaient, plus les rêves d'Andri à propos de l'usine le possédaient. Et tout comme Malanka voyait dans ses rêves la farine onéreuse, Andri rêvait de l'usine. Parfois, il sursautait au milieu de la nuit et, à moitié endormi, avec une sorte de terreur dans la voix, il interrogeait Malanka:

— C'était la sirène?

— Quelle sirène?

— Eh bien, la sirène de l'usine. Elle a hurlé? demandait-il en se fâchant.

* Staroste: autorité rurale, le bailli du village. (N. d. Réd.)

— Reviens à toi. C'est dans ta tête que ça bourdonne... à ne pas dormir la nuit... grognait Malanka qui, alarmée, baillait, soupirait, sans pouvoir se rendormir jusqu'au matin.

L'impatience dévorait Andri. De temps en temps il courait jusqu'aux ruines en agitant ses idées, calculant des choses ou faisant des comptes. Puis il courait de l'un à l'autre, posant des questions, et faisait courir des bruits qui, lorsqu'ils lui revenaient sensiblement modifiés et plus décisifs, le réjouissaient: il se vantait auprès de Malanka, et y croyait. Désormais il considérait même ses petits revenus habituels avec insouciance sans chercher à les obtenir.

Malanka, elle, accusait: plus ça allait et plus il devenait difficile de trouver du travail. L'herbe avait brûlé, on n'embauchait plus aux intendances. En s'approchant du poêle elle perdait tout simplement la raison, ne sachant avec quoi tremper la soupe. Il n'y avait rien à la maison, ses requêtes sempiternelles avaient lassé tout le monde, y compris elle-même. Plus que tout, cela lui faisait mal de penser à Gafiika: si jeune, enfant unique, et touchée quand même par la faim. Dieu sait par quels miracles elle se procurait pour sa fille une écuelle de baies ou une petite miche bien fraîche et les lui apportait, cachées sous son tablier. Andri accordait rarement son attention à la nourriture. Sa tête était pleine de l'usine, mais parfois il repoussait le brouet transparent et se mettait à grogner. Malanka guettait cet instant. Elle bouillait alors d'une joie mauvaise et lui lançait au visage tout le fiel, toute l'écume de son coeur. Sous le même toit vivaient deux ennemis et si chacun d'eux se réfugiait dans ses propres pensées et évitait même l'autre, il suffisait néanmoins d'un rien pour que la méchanceté les secouât tous deux comme la fièvre.

Une seule chose pouvait les réunir: c'était l'idée que Goudz avait conseillé de placer Gafiika.

— Et alors toi, tu lui as craché au visage, en plein dans les yeux? questionnait obstinément Malanka et tout en ricanant elle songeait: «attends un peu, attends voir, l'autonne va arriver et tu vas voir...»

— Je me suis si bien mis en colère que j'ai failli l'écharper, bonté divine! se vantait Andri; c'était tout ce qu'il avait imaginé.

* * *

— Qu'est-ce que tu fabriques là?

Malanka écarquilla les yeux et s'arrêta sur le seuil. Sur la plaque du poêle brûlaient des copeaux et bouillait une petite marmite. Andri, le visage rouge et échauffé regardait le feu. Pris au dépourvu par Malanka, il souriait d'un air bête et mal assuré. Malanka vint auprès du poêle, approcha la marmite et regarda à l'intérieur.

— Tu fais du poisson? demanda-t-elle d'une voix terrifiée, et elle blêmit.

Andri s'affaira un peu: en silence il repoussa le pot, et, souriant, le mit à la chaleur.

— Tu entends ça, Gafiika? Il fait cuire du poisson! s'exclama Malanka.

.. Il y avait une telle horreur dans sa voix qu'on aurait dit que ce n'était rien moins que de la chair humaine qui était en train de mijoter dans la marmite.

— Il est devenu fou! criait Malanka en courant dans la maison comme s'il y avait le feu.

Et soudain elle s'arrêta devant Andri, joignit les mains et ainsi figée le regarda de ses yeux étonnés, pleins d'indignation et de frayeur.

— Il fait cuire du poisson! La tanche pêchée ce matin! Une tanche si dodue, qui pesait au moins quatre livres! Il ne l'a pas portée au domaine! Il ne l'a pas vendue au propriétaire! Oh, c'est la fin du monde! Cela n'était encore jamais arrivé depuis qu'il pêchait le poisson. Ils n'avaient pas une seule fois mangé les grosses pièces réservées aux propriétaires fonciers. Pour une tanche comme celle-là, on aurait pu prendre deux zlotys et lui... il l'avait fait cuire!

Tout cela, Malanka le criait en pleurant, dans le dos d'Andri, accompagnée par le bouillonnement de la marmite et le crépitement des copeaux secs.

Andri s'efforçait de ne pas prendre la chose au sérieux.

— Ne geins pas, la vieille, assieds-toi et mange du bon petit poisson. Il n'y a pas meilleure chair que le cochon, il n'y a pas meilleur poisson que la...

Et il posa le récipient sur la table et se versa une écuelle de soupe.

— Tu n'as qu'à ingurgiter ça toi-même et en crever! Nous sommes gonflés par la faim, il n'y a pas une miette de pain à la maison, mais lui, il fait cuire du poisson!

Andri était mal à l'aise. Malanka disait la vérité, mais il avait tellement envie de poisson, le bouillon sentait si bon, que ses narines palpitaient et se dilataient. Sifflant et soufflant du nez, il s'assit pour manger son poisson et il clappait si bruyamment en mangeant sa soupe qu'on aurait dit que c'était pour assourdir le sermon de son épouse.

Mais Malanka était déchaînée. Et quoique le poisson gâché lui fendât le coeur, elle avait faim. La faim l'avait rendue si faible, elle avait tellement envie de quelque chose de chaud, de bon, d'inhabituel, et cette odeur de tanche lui chatouillait les narines à lui couper le souffle. Toutefois, elle comprenait qu'elle ne pouvait pas toucher à la nourriture et jurait davantage.

— Ne sois pas triste, ma petite femme, ils feront une usine et alors, je gagnerai...

— Si ton existence pouvait ressembler à celle de l'usine!

Andri leva les yeux et ils se fixèrent un instant. Il avait le regard perdu dans le vide, quelque part au-delà du mur, au-delà de la maison et il comprit sur-le-champ qu'il n'y aurait pas d'usine, que ses espoirs étaient vains, qu'il aurait mieux valu ne pas faire cuire le poisson, qu'on aurait pu le vendre et acheter du pain. Et l'animal perdit brusquement son goût, le désir de le manger tomba et Andri eut envie de s'en aller.

Il prit son bonnet de fourrure et sortit.

Les restes refroidissaient sur la table, mais Malanka et sa fille étaient assises chacune dans son coin, silencieuses, et dans les ténèbres du jour qui s'éloignait elles avaient

d'amères pensées. Dans la maison, la tristesse se tenait embrassée au silence.

Puis la mère et la fille se levèrent brusquement, et s'approchèrent de la table comme si elles s'étaient données le mot et entamèrent le poisson sans prononcer une parole. Elles mangèrent tout jusqu'au bout, sucèrent les arêtes, avalèrent le bouillon et, telles des chattes affamées, léchèrent même leurs écuelles.

* * *

Andri se préparait à aller à la poste. Il avait passé sa sacoche de cuir à l'épaule et pris son bâton. A ce moment, Malanka entra en coup de vent. Elle n'avait plus de visage. Blême, suffoquant, les yeux brûlants, elle tremblait toute entière.

— Viens... Ils sont en train de mesurer...

Andri arrêta son regard sur elle. Elle ne pouvait pas parler, elle pressait sa main contre son coeur et respirait difficilement. De l'autre main, maculée de terre — Malanka venait juste de sarcler — elle gesticulait devant ses yeux et lui montrait la porte.

— Mais viens, ils mesurent.

— Qui mesure? Quoi?

— Les propriétaires! Oh! Ils sont arrivés, ils vont partager la terre!

— Quelle terre, qu'est-ce que tu radotes?

— Toute la terre... entre les paysans... va, mais va donc voir qu'ils nous coupent un terrain pas loin, près du village; toi tu recevrais encore des marais.

— Sacré nom d'une pipe! Mais reprends tes esprits! Il me faut aller à la poste.

Malanka devint verte.

— Tu vas venir, oui ou non?

Elle fut d'un bond auprès de lui, terrible comme une chatte sauvage, la bouche tordue, les yeux brûlants comme la braise.



— Tu vas venir immédiatement, mon bonhomme! glapit-elle d'une voix perçante. Tu t'en fiches peut-être, mais moi pas. Tu as un enfant. Tu veux le saigner à blanc? Tu nous saigneras tous! Viens immédiatement! Les gens vont prendre ce qu'il y aura de mieux, tu entends? Alors?

Voyant qu'il restait là, à la regarder sans rien comprendre, elle saisit le battoir sur le poêle et l'en menaça.

— Tu vas venir ou c'est la mort pour toi, ici même! Elle était prête à le tuer. Andri le voyait bien.

— Peuh, l'idiot! Il haussa les épaules. Tu vois, je viens.

Il sifflait du nez comme le soufflet du forgeron et arrivait à peine à suivre Malanka.

Le soir, Malanka rentra chez elle, gaie, presque heureuse. Elle courait dans la maison comme une jeune fille et ses pensées planaient comme de blanches palombes au soleil. Elle souriait. Quels merveilleux propriétaires! Ils vont à leur guise dans les champs, ils mesurent. Elle se jette à leurs pieds. «Nos maîtres, mes doux oiseaux, ne m'oubliez pas, pauvre que je suis, coupez m'en un bout plus près, là où le blé lève». Et ils éclatent de rire. «Va, disent-ils, bonne femme, rentre chez toi. Ce n'est pas pour toi que nous sommes en train de mesurer». Et eux, de rire aux éclats. Que Dieu leur soit propice. Ils pensent que si elle est une bonne femme stupide, elle ne comprend rien. Attendez, attendez voir. Peut-être que ce n'est pas pour rien non plus qu'elle a une tête sur ses épaules. Est-ce qu'elle n'a pas compris qu'ils la trompaient? Allez dire tout de suite aux paysans que c'est pour eux qu'on partage la terre!... Il y aurait une telle foire d'empoigne, qu'ils se mangeraient tout crus les uns les autres. Chacun se battrait pour avoir la meilleure part. Mais ils se souviendront de la pauvre vieille, ils ne la laisseront pas en peine. Si encore Andri avait prié, lui aussi, mais il était resté raide comme une souche! Que tu sois...

Elle n'acheva pas son juron. Elle ne pouvait pas jurer aujourd'hui. Elle était si bonne, aujourd'hui, si gaie, elle avait pitié de tous. En préparant le dîner, elle chantonna même et le feu qui crépitait au-dessus du bois mort et sec avait l'air de se réjouir avec elle.

Elle servit le dîner d'Andri avec respect, comme à un propriétaire foncier qui a sa propre terre et son exploitation, elle-même ne pouvait pas manger, elle n'avait pas envie. Tout ce qu'elle entreprenait, elle le faisait solennellement, comme si elle servait à l'église. Et elle souriait à ses pensées. Elle lava la tête de Gafiika à l'eau alcaline, pour la nuit elle lui démêla les cheveux avec un peigne épais et ils devinrent brillants. Elle tressa elle-même ses fines nattes à des rubans pour que la tête de son enfant soit comme un soleil, pour que sa fille ne soit pas moins bien que les autres.

— Et si tu mettais un gilet neuf, le tien est tout en loques? dit-elle à Andri.

Et elle sortit du coffre son unique habit de fête. Un petit plaisir, ça ne fait pas de mal, c'est la femme du forgeron qui le lui avait donné.

Depuis bien longtemps, Andri ne l'avait vue si caressante. Son coeur s'était amolli, tout en elle chantait. Les champs modulaient les chansons des épis, les grues fredonnaient au-dessus d'elle, la serpe offrait sa chanson en coupant les tiges, où qu'on fane, on entendait chanter. Chantait enfin son coeur, rempli d'espoir. Le bonheur lui souriait. Non seulement le sien à elle, mais aussi celui de Gafiika. Elle sentait de la vigueur dans ses jambes, de la force dans ses bras. Ses mains noires et veinées étaient dures comme fer.

A partir de ce jour, Malanka courait souvent aux champs des propriétaires pour voir les maîtres mesurer. Ils flânèrent encore deux jours dans les champs puis s'en allèrent. Malanka pensait continuellement à cela, interrogeait les gens sans relâche, s'abandonnait à ses espoirs. On disait diverses choses. Mais Malanka savait bien à quoi cela allait aboutir. Elle commença à se préparer. Quand elle sarclait le potager d'un riche paysan, elle ne voulait pas prendre d'argent mais demandait qu'on lui versât des graines de froment pour avoir une bonne qualité de blé. C'est pour les semences, pour faire pousser. Quand elle mangeait une pomme, elle ramassait les pépins avec précaution et les faisait sécher à la fenêtre. Ils allaient servir. Rien ne pouvait lui procurer

de plus grande joie qu'une poignée de graines quémändée auprès d'une bonne propriétaire, ou gagnée à faire des journées. Elle en était arrivée à un tel point que si elle se trouvait dans un potager, elle cherchait des yeux ce qu'on pouvait y prendre comme semences et elle coupait en cachette, en jetant des regards autour d'elle, la meilleure tête de pavot, ou arrachait un concombre jauni et cachait tout cela dans son sein. Elle s'était fait à la maison une quantité de petits sachets de toutes sortes de graines, grandes et petites, et il y avait tout le temps quelque chose en train de sécher aux fenêtres.

— Où est-ce que tu vas fourrer tout cela? s'étonnait Andri. Nous n'avons que deux malheureuses plates-bandes. Elle souriait alors d'un air entendu et hochait la tête, de façon indulgente.

— Ne t'afflige donc pas, c'est mon affaire de savoir où.

Le dimanche, elle allait en forêt, là où se trouvaient les coupes prêtes, elle les examinait, pesait les prix qu'elle demanderait aux gardes forestiers. Elle rentrait chez elle pensive, les yeux perdus dans le vague, caressait la tête de Gafiika et se souriait parfois à elle-même.

Elle s'était même rendue à la foire et des conversations couraient sur elle au village, comme quoi la bonne femme avait de l'argent et le cachait, car elle avait déambulé à la foire et même marchandé un porcelet.

* * *

Un beau soir, Malanka sortit de chez elle et se heurta à Gafiika qui était là, appuyée contre le chambranle.

— Qu'est-ce que tu fais ici? lui demanda-t-elle. Mais après avoir jeté un regard sur elle, elle fut stupéfaite.

— Qu'est-ce que tu as?

Gafiika ne répondait pas. Elle était là, courbée sur elle-même, sans visage, elle était devenue couleur de cendre et tremblait toute.

— Qu'est-ce que tu as? questionnait Malanka. Et elle prit la main froide de Gafiika.

Gafiika se taisait, toute tremblante, comme si elle avait la fièvre. Malanka la conduisit à l'intérieur et se précipita pour allumer. La lumière pâle fit tomber sur le visage blême des ombres noires. Et ses yeux grand-ouverts luisaient de peur, comme s'ils étaient de verre. Malanka s'effraya pour de bon. Elle mit Gafiika au lit et se mit à lui palper le visage et la tête de ses mains tremblantes.

— Qu'est-ce que tu as? Tu as eu peur? Tu as mal quelque part?

Il n'y eut pas de réponse. Rien qu'un corps froid qui tressaillait sous les mains de Malanka.

Alors elle appela Andri. Mais ce dernier avait disparu. Elle ne pouvait comprendre ce qui était arrivé à sa fille. Quelqu'un lui avait-il jeté le mauvais oeil? Lui avait-on fait peur? Avait-elle pris froid? Où était-elle allée? Où avait-elle été? Qu'était-il arrivé à la jeune fille, Seigneur? Si au moins elle avait dit quelque chose, prononcé un mot, mais elle se taisait comme une morte. Les yeux vitrifiés et sombres, le visage brutalement creusé, effrayaient Malanka qui trembla alors à son tour, penchée sur sa fille, tout en la signant d'une petite croix.

Heureusement, Andri fut bientôt de retour. Il était gai et même un peu gris puisqu'il parlait haut et de manière agitée.

— Alors, c'est bien ce que... je vous l'avais bien dit. Ils ont débarqué et l'ont pris...

Malanka siffla entre ses dents à son intention:

— Où est-ce que tu traînes?

— Où? Dans la rue. J'ai regardé emmener Marko Gouchtcha. Fini de jouer, pour lui. Des comme lui, mon bonhomme, faut les prendre par la peau du cou et... au bout d'une corde! Sans palabrer!

Du lit, parvint un gémissement.

— Tss! Malanka s'en prit à son mari. Tu vois, elle est tombée malade. Cours immédiatement chercher Marianne, peut-être qu'elle chassera le mal à force de paroles ou en brûlant des herbes. J'ignore ce qu'elle a, cours vite.

Andri se rendit chez la guérisseuse.

Sans doute Marianne fit-elle quelque chose, car, deux jours plus tard, Gafiika se leva. Maigre, jaune, presque noire, comme une veuve, triste et silencieuse. Elle fuyait tout le temps la maison pour ne pas rester avec les vieux. Elle fuyait tout particulièrement son père, comme si elle le craignait. Restée seule, elle pleurait. Et elle pensait... pensait... épuisée à force de penser.

* * *

Il n'y a pas que des malheurs dans la vie. Il y a aussi des joies. Après une longue journée d'été, lorsque le soleil se couche et que la terre encore chaude ôte lentement ses chasubles d'or, qu'épuisées par leur journée, les étoiles craintives perlent furtivement à la surface d'un ciel blafard, que les mouchérons célèbrent leurs ébats dans le dernier rayon de soleil et que l'air, étonnamment doux, teinté de rose et d'or reçoit à l'horizon un soupçon de lilas et rend les espaces encore plus vastes, plus profonds, Malanka et Gafiika se traînent sur la route poussiéreuse, fourbues, mais contentes que la journée soit terminée. Elles triment jusque chez elles leur corps chaud comme la Terre, et l'odeur du blé mûr dans les plis de leurs vêtements. Elles ne bavardent pas. Elles marchent en silence en balançant leurs serpes. Le dos enfin redressé, les bras ballants, libres, encore un peu tremblants à cause de la tension prolongée, le contact de la blouse moite, rendue froide par l'humidité du soir, la poussière molle sous les pieds qui succède au chaume semblent être maintenant un vrai bonheur. Et à la maison, les attendent le repos et le sommeil, bref comme une nuit d'été, mais exquis comme une feuille fraîche posée sur une blessure. Au plus vite à la maison! Et, sans dîner, sans veiller, sans parler, tomber sur le banc de terre, comme une pierre dans l'eau et fermer instantanément les yeux.

Malanka endormie allume presque inconsciemment le feu dans le poêle, fait bouillir de l'eau pour faire dîner Andri. Le feu flambe et bourdonne et elle ferme les yeux en vacillant.



Elle a l'impression que les épis frissonnent dans le champ et que la serpe frémit sur la tige. Oh, qu'il fait lourd, que le soleil cuit! Mais non, c'est le feu qui brûle. Elle s'est approchée trop près. Voilà, elle a serré une gerbe et la lie d'une tige. Son dos lui fait si mal, qu'il est dur de se courber! ah!... Elle pétrit la pâte pour faire des galouchkis *. Fauche, Gafiika, fane les blés, c'est difficile, mon coeur, de gagner son pain, lorsqu'on fane pour avoir pour soi la treizième gerbe, mais il le faut. Quoi? Tu t'es coupé le doigt et tu gémiss de douleur? Ah non... c'est l'eau qui bout et qui se sauve.

Andri mange sa soupe. On dirait qu'il dit quelque chose... dans la maison ou dans la cour?

— Pourquoi est-ce que tu ne soupes pas?

— Hein?

— Viens dîner.

— Dîne seul, je mangerai après...

Il faudrait la-a-aver les cuillères... a-ah... Les jambes sont si lourdes, comme si elles étaient dans des bottes... et la tête... la tête tient à peine sur les épaules...

Ouf! Enfin sur le banc de terre... on est mieux. Tu dors, Gafiika? Tu aurais pu prendre l'oreiller. Bon, dors comme cela, mon enfant, si tu t'es déjà assoupie. Oh là là, mes pauvres mains, mes pauvres pieds. «Notre père qui êtes aux cieux... notre pain quotidien... a-a-ah!» Les étoiles vous regardent du haut du ciel, les grenouilles vous invitent à dormir. La coupole bleue descend de plus en plus bas, vous tombe sur le corps, vous ferme les paupières. Il fait si bon, si calme; on ne se lèverait même pas pour le jugement dernier, même pas si le bonheur vous appelait. Et le ciel, de plus en plus bas, vous caresse, vous embrasse, les étoiles vous font des chatouilles, comme des baisers. L'âme s'est fondue dans les cieux, le corps s'est collé au banc et fond comme la cire sur le feu. Il n'y a plus rien. Le néant... le néant absolu. Ne serait-ce pas la joie?

* Galouchkis: boulettes de pâte. (N. d. Réd.)

Juste après la moisson, il devint évident que l'hiver serait un hiver de disette. On avait sans arrêt la sécheresse et la sécheresse. Le seigle avait brûlé, les blés avaient poussé rares et chétifs. Il était dérisoire et triste de voir ce que Malanka et Gafiika avaient gagné, et les canards et les lièvres abattus par Andri avaient été mangés par les hobereaux. Cet hiver, il serait encore plus dur que l'hiver précédent de gagner son pain. Et ceux qui avaient mesuré la terre avaient disparu sans laisser de traces. Aucun signe de vie. Andri se taisait aussi pour ce qui était de l'usine.

Les conversations sur Goudz allaient bon train au village: on racontait qu'il avait tué un boeuf dans un accès de colère, avec un gourdin. Il l'avait frappé à l'oreille et lui avait fendu le crâne. Le propriétaire l'avait chassé du domaine à cause de cela. Goudz traîne désormais sans travail, boit tout ce qui lui reste de hardes et fanfaronne qu'il arrivera au Maître ce qui est arrivé au boeuf.

Un beau jour, Goudz était même accouru chez Andri.

— Tu pêches le poisson pour mon bon monsieur! le salua-t-il d'un rire d'ivrogne. Pêche, vas-y, peut-être que ceux qui le mangeront s'étoufferont avec... un usinier! Il pense qu'ils vont lui construire une usine, eh bien voyons! Tu peux toujours attendre, par le démon! Les hiboux et les corbeaux vivront là-bas jusqu'à ce que tout ça s'effondre à tous les diables. Alors, tu la laisses partir, Gafiika? Non? Tu veux donc tomber mort de faim comme un rat des champs en hiver. Bon, alors crève et que Satan vous emporte, toi et toute ta progéniture, qu'est-ce que ça peut bien me faire, à moi? On en trouvera une autre!

Il s'était mis en colère et avait claqué la porte en sortant de la maison, mais une minute plus tard sa face rougeaude et entêtée se profilait à nouveau à la porte.

— Et vous, l'usinier, souvenez-vous d'une chose: la bique revient toujours à son attelage en bêlant, mais Goudz, à ce moment-là vous montrera...!

Andri ne put se contenir.

— Oh... toi, le poivrot, l'écorcheur, qu'est-ce que tu me veux? Il se rua sur la porte, mais Malanka l'en empêcha.

— Laisse! glapit-elle d'une voix perçante. Et elle le fusillait de ses yeux verts qui lançaient des éclairs, pleins d'une joie mauvaise. Ne le touche pas! Il t'estropierait, comment irais-tu à l'usine, alors?

— A l'usine?

— Eh bien oui...

— A l'usine, tu dis...?

— Tu as bien entendu. Puisqu'ils vont te la construire...!

Elle filtrait ses mots comme du poison. Le ressentiment étouffa Andri.

— Vas-y, excite-moi comme une mauvaise dent, taquine-moi donc, tant que je ne te touche pas! Dis-moi plutôt si tu as ensemencé tes champs? On t'a attribué beaucoup au partage? Où sont-ils, les propriétaires à qui tu as léché les mains?

— Où ça? Mais... eh bien, ils te construisent une usine.

— Tu ramènes encore ça?

Andri avait battu Malanka ce soir-là. Elle restait couchée sur le banc et gémissait bruyamment. Lui était parti errer à travers les champs gris et dénudés, allant n'importe où, indifférent, dans le seul but de s'éloigner davantage de la maison.

Gafiika pleurait. Elle ferait mieux d'aller se placer.

* * *

Prokipe fut de retour à l'Intercession. Le bruit courait qu'il n'avait pas eu de chance. D'abord, il n'avait pu se louer, il s'était trouvé plus de monde qu'il n'en fallait et les prix avaient baissé; ensuite, il était tombé malade à Kakhovka et avait dû garder le lit un mois; puis il s'était rendu en Tauride et de là, avait abouti jusqu'au bord de la mer Noire. Il était rentré tout dépenaillé, malade et sans le sou. Malanka n'y croyait pas trop. Qu'est-ce que les gens n'allaient pas raconter? Elle avait couru en cachette chez la mère Kandziouba. Il s'était avéré que c'était bien la

vérité. Prokipe n'avait plus son visage à lui, il avait même noirci, comme à la merci d'un coup de vent, et gardait toujours le lit; la vieille mère Kandziouba pleurait presque en racontant qu'elle avait eu bien du mal à remettre son fils sur pieds. Parler maintenant mariage... Il avait pensé gagner au moins l'argent de la noce, mais sur ces entrefaites, il y avait eu une année comme celle-là, au point qu'il n'y avait même pas assez de pain.

Malanka rentra tristement chez elle et ne dit à personne ce qu'elle avait entendu. Que cela meure avec elle.

* * *

Plus on approchait du Carême de la Saint-Philippe, plus Malanka perdait son calme. Elle ne laissait pas Gafiika tranquille non plus. Elle était entièrement possédée par la manie du soin et de l'ordre. Et elle vaquait à la maison des journées entières. Elle avait blanchi la mesure par deux fois, à l'intérieur comme à l'extérieur, elle graissait quotidiennement le poêle, et avait passé une couche d'argile rouge sur la plaque.

Gafiika dut recouper de nouveaux cosaques en papier et des fleurs et les coller aux murs, en partant des icônes jusqu'à la porte. Les ailes des gentilles tourterelles, qui oscillaient sur leur fil devant les images saintes, furent changées contre de nouvelles, encore plus vives, et pour obtenir des papiers peints à roses dans le ton des icônes, elles avaient dû vendre tous les oeufs ramassés un à un.

— Pourquoi es-tu si noire? Malanka grondait Gafiika et l'obligeait presque à changer de chemise chaque jour.

Elle la coiffait elle-même, tressant dans ses nattes de nouveaux rubans. En ces soirées d'automne, elle allumait tôt la lumière, se faisait belle comme pour un jour férié, et, assise dans sa chaumière bien rangée, elle jetait de fréquents regards à la porte, prêtant anxieusement l'oreille à l'abolement des chiens; elle s'inquiétait comme si elle attendait quelqu'un.

Parfois, dans la journée, après avoir abandonné son travail, elle tirait de son coin le coffre de Gafiika et examinait ses pauvres hardes, déroulait les serviettes brodées * et tournait un regard pensif vers sa fille. Puis elle rajustait sur celle-ci son collier, tirait sa chemise, ordonnait les plis de sa jupe et hochait tristement la tête après avoir furtivement chassé ses larmes.

Mais ce qu'elle ne pouvait écouter sans indifférence, c'étaient les tambourins. Dès que sous le ciel nuageux de l'automne on entendait leur bruit sourd tout à l'autre bout du village, elle bondissait dans la cour en prêtant l'oreille pour deviner chez qui on célébrait des noces et elle manifestait autant de curiosité que si elle avait espéré se marier elle-même bientôt. Elle vivait dans une perpétuelle angoisse, ses mouvements étaient devenus rapides et nerveux, et ses petits yeux noirs brillaient d'une lueur inquiète.

Et les tambourins jouaient. A partir du milieu de la semaine les promises déambulaient dans les rues, les tresses tombantes, et vous faisaient des saluts jusqu'aux pieds pour vous inviter à la noce, ou c'était un cortège nuptial qui pataugeait dans la boue en remplissant l'air froid de ses chansons. Malanka s'élançait en chemise jusqu'au seuil, et elle suivait avidement la procession nuptiale, la tête appuyée contre sa paume et frissonnant sans même le remarquer. Elle tremblait toute entière de manière indigne.

Chaque jeune promis, chaque jeune promise, qui avait offert sa serviette, perdaient soudain leur prix à ses yeux et ne valaient pas une bonne parole.

— Il s'est fiancé! Vous parlez d'un bien acquis! sifflait-elle dans un rictus. Il nourrira les enfants d'un autre, et sa petite femme, quelle empotée! Est-ce que quelqu'un ignore qu'elle ne sait même pas faire cuire le pain? Elle est tout juste bonne à hennir avec les garçons, comme une jument. ...Elle s'est acoquinée avec ce malingre, un grêlé nasillard,

* En Ukraine, la coutume veut que la jeune fille offre une serviette brodée à son fiancé, lorsqu'il vient demander sa main. (N. d. Réd.)



et voleur en plus. L'an passé, il a volé un sac de grains dans la grange...

Par contre, si elle croisait des femmes dont les fils étaient en âge d'être mariés, elle devenait toute douce et vantait les mérites de sa fille. Grâce à toi, mon Dieu, la sienne était si travailleuse, si douce, si obéissante, un vrai petit agneau...

Le temps traînait.

Tous les soirs, elle et Gafiika restaient assises à l'intérieur, dans une maison aussi bien rangée qu'à Pâques, vêtues de propre, comme si elles attendaient un hôte de qualité qui allait juste arriver à la minute, d'on ne sait où, marteler l'entrée de la chaumière de ses bottes, alarmer les chiens et ouvrir la porte. Malanka avait même caché dans le petit cagibi au milieu de vieux chiffons, une bouteille de vodka, mais personne ne le savait à part elle.

Et la musique retentissait autour d'elles. Les tambourins tintaient et les chansons des fêtards éméchés troublaient le silence de la nuit. Personne ne se manifestait. Les murs déjetés de la chaumière montraient leurs flancs ridés d'ombres, les cosaques en papier, les poings sur les hanches, étaient alignés et regardaient en silence la lueur sombre de la veilleuse, et les tourterelles bien soignées se retournaient vers les icônes tandis que les ombres allongées de leurs ailes se mouvaient sur le plafond bas. Comme l'arbre qui grandit d'une petite graine, l'inquiétude croissait dans l'âme de Malanka sans pouvoir s'apaiser. Est-il possible qu'on ne vienne pas? Est-il possible que personne ne vienne faire sa demande? Elle passait en revue dans sa mémoire tous les garçons du village, les riches et ceux qui l'étaient moins, et même les pauvres, bien qu'elle s'attardât plus longuement sur les riches. Elle réfléchissait, évaluait, et espérait toujours. Parfois, elle pensait que c'était aussi la faute de Gafiika si elle n'avait pas de fiancé.

— Eh, toi, espèce d'empotée! lui criait-elle lorsque Gafiika faisait tomber par hasard le rouet ou heurtait quelque chose au passage. Quelle maîtresse de maison feras-tu? Tu es incapable de marcher ou de faire quoi que ce soit cor-

rectement! Ce n'est pas une fille, ça, mais une calamité de Dieu, disait-elle en se fâchant. Et comment t'es-tu coiffée? Qui te prendras comme tu es, mal peignée? Qu'est-ce que tu as à te taire? Tu ne sais pas parler? Vous verrez qu'à force de se taire elle laissera filer son bonheur aussi... Jamais comme tout le monde...

Mais après avoir remarqué des larmes dans les yeux de Gafiika elle se taisait, la pitié emplissait son coeur et s'envolait en un soupir prolongé. Elle savait déjà le sort qui attendait son enfant. Il lui faudrait aller par le même chemin que sa mère. Oh, il faudrait bien...

La tête baissée, lourde d'amères pensées, elle prêtait l'oreille aux derniers sons de la musique nuptiale qui s'éteignait au village; mouraient avec eux ses derniers espoirs, ses derniers rêves...

* * *

Tombent les pluies. Les froides brumes d'automne s'élèvent en rond dans le ciel et abaissent sur la terre leurs faux mouillées. L'ennui vogue dans la grisaille de l'inconnu, la désespérance plane, et la désolation sanglote doucement. Les arbres nus pleurent, et les toits de chaume aussi. La terre misérable est lavée par les larmes et on ignore quand elle sourira. Les jours gris succèdent aux nuits noires. Où est le ciel? Où est le soleil? Des myriades de gouttes fines, semblables aux espoirs perdus, retombent une fois montées trop haut, et, mêlées à la terre, coulent en flots boueux. Ni vastes étendues, ni apaisement. Les pensées noires, le chagrin du coeur planent au-dessus de vos têtes, nuages suspendus qui roulent comme une nappe de brume; on entend à proximité un doux sanglot comme si quelqu'un pleurait un défunt...

La petite lucarne grise, éplorée. Andri et Malanka peuvent y voir les gens se traîner par le chemin raviné et boueux et se rendre à leur gagne-pain. Ils se traînent et se traînent, noirs, abattus, mouillés, malheureux, tels des grues estropiées, égarées du groupe, tels une pluie d'automne.

Ils se traînent et disparaissent dans la grisaille de l'inconnu.

Il fait sombre à la maison. Les petites fenêtres filtrent l'obscurité, les coins humides s'assombrissent, le plafond bas vous oppresse et votre coeur affligé pleure. Les souvenirs se mêlent simultanément à ce mouvement perpétuel, à cette chute sempiternelle des gouttes fines. Et tout comme ces dernières sont tombées et ont disparu dans la boue, les jours d'une vie, les forces vives et les espoirs de jeunesse se sont effacés. Tout a été dépensé pour le compte des autres, pour des plus forts, des plus heureux, comme si cela devait en être ainsi...

Comme si cela devait en être ainsi...

Et la pluie tombe... ombres bossues dans l'obscurité de la maison, les vieux sont assis, comme s'ils résolvaient le problème posé par Goudz: la bique reviendra-t-elle à son attelage?

Peut-être bien qu'elle y reviendra...

12 janvier 1903

DEUXIEME PARTIE



Il est tombé d'épaisses chutes de neige et Andri ratisse avec joie le sentier, du pas de la porte au portail. C'est tout de même un travail et pour un homme, rester continuellement à la maison, là où l'oeil vide de la disette scintille et où le besoin se cogne aux coins humides, cela ne vaut rien. C'est que, mon bon monsieur, la fin des temps est proche. Il serait bien content de gagner son pain, mais il n'y a nulle part où le faire. On ne sait pas comment passer l'hiver. Malanka est noire, toute desséchée, elle n'a que la peau sur les os et n'arrête pas de le fusiller, de le brûler de son regard, en plus, elle tousse tellement fort que les vitres de la maison en tintent. Le souvenir de ces noces a marqué Malanka. Pardi!...

Lorsque Lélie, le jeune propriétaire de l'exploitation voisine avait épousé la fille de notre maître, elle était devenue presque folle: «Avec quoi vais-je les accueillir? Quand ils sortiront de l'église... Avec un pain d'orge?» Elle avait servi chez eux, le jeune homme avait grandi sous ses yeux... Elle avait couru jusqu'au village en se faisant toute tremper, elle était restée transie jusqu'à ce qu'elle obtienne une miche de pain blanc à force de la quémander. Sans doute de la femme du forgeron. C'est vrai, Lélie, le jeune hobereau, avait donné deux zlotys, mais elle en avait rendu un à Marianne. C'est que lorsqu'elle avait commencé à avoir des élancements dans la poitrine, c'était tout juste si son âme ne s'était pas séparée de son corps... Et maintenant, mon coeur, prends ça, tousse, et souviens-toi des caresses du maître.

Andri se redressa et ficha la pelle dans la neige. Il s'était réchauffé; une buée émanait de lui comme la fumée

d'une cheminée, ses moustaches et ses sourcils avaient blanchi.

Le village était à moitié enfoui sous la neige. Sous la coupole bleue du ciel, les maisons basses s'étaient affaissées comme des femmes en fichu, tombées à genoux à l'église. Le regard courait mollement sur les champs neigeux, au-delà du village, jusqu'à l'horizon et ignorait où se poser.

Andri prit la pelle et rattrapa une pensée interrompue: c'est que comme ça, il suppose qu'on n'échappe pas à son destin... La vieille dit qu'elle le savait bien, mais lui n'avait même pas espéré. Où a-t-on vu qu'un fils de propriétaires fonciers prenne une fille pauvre? Que Prokipe demande Gafiika? Bon, eh bien, il l'avait quand même fait. Noël avait à peine quitté leur foyer que les marieurs y entraient, mais cela n'avait abouti à rien: la fille s'était butée sans céder d'un pouce. Lui, cela ne lui faisait rien, mais pour Malanka, c'était un grand malheur. Dans ses rêves, elle avait vu comme pour de bon sa fille mariée à un fils de hobereaux; elle avait labouré un champ, planté un potager. Et... ah! Tu peux toujours te lécher les babines... si la fille ne veut pas... N'aurait-elle pas Marko en tête? Peut-être que ses os, à celui-là, ont déjà pourri, peut-être qu'il est mort quelque part en prison. La fille, avant, était fraîche comme une laitue, maintenant, elle était devenue une vraie nonne. Elle a maigri, garde le silence et en veut à son père... En quoi est-il responsable, lui? Est-ce que c'était lui qui avait mis Gouchtcha en prison? Pourtant, c'est vrai que c'est un émeutier, celui-là, mon bon monsieur. Et ils savaient bien ce qu'il fallait faire de lui...

Eh... le voilà déjà fourbu. Cet hiver il s'est affaibli à l'extrême. Ce sont les provisions qui leur ont joué un sale tour. L'été encore, ça va: il y a de la betterave, de l'oignon, et on arrive toujours à attraper un petit poisson.

Mais Prokipe n'avait pu attendre. Il en avait épousé une autre... Pardi! Malanka en avait même pleuré d'amertume.

— Ah... l'usinier! Voyez-vous ça, ce qu'il s'applique pour que sa petite femme ne se mouille pas les pieds! Que le mal l'emp... Salut!

— Peuh... Khoma, soyez...! Ce que vous m'avez fait peur! Si vous saviez... Je suis maintenant si farouche que j'ai peur de mon ombre!

— Aurais-tu une âme, toi? Tu n'as que l'esprit d'un lièvre!

Khoma raille, c'est visible. Sur le vieux visage glabre, l'animosité est profondément ancrée. Andri s'y est déjà fait. Il sait que depuis que le propriétaire a chassé Goudz, le besoin s'est encore davantage abattu sur ce dernier, mais il lui dit:

— Vous êtes bien, vous, tout seul, Khoma. Moi, j'ai trois bouches à nourrir.

— Ah ah ah! Moi, bien? Qu'il crève, aussi bien que je vis bien! Paye-moi donc une bière, je te dirai la nouvelle.

— A quoi bon parler de bière? J'ai déjà oublié le goût qu'elle avait... C'est à propos de l'usine? Eh... Vous avez déjà dit ça plus d'une fois...

— Tu ne me crois pas? Lélie le jeune, installe une distillerie.

— Mais non!

— Ce n'est pas mais non! C'est pour de bon! De l'ancienne sucrerie ils vont faire une distillerie, et Lélie va en plus se bâtir une maison... Qu'il crève, pour ta joie!

— Mais qu'est-ce que vous dites là? D'où le tenez-vous?

— Il ne le croit pas, le poison du diable! Jette ta pelle et viens!

— Où ça?

— Viens, et ne pose pas de questions.

Andri tournait et retournait la pelle dans ses mains en regardant Goudz d'un air circonspect. Il finit par planter l'instrument dans la neige et se retrouva bientôt de l'autre côté du portail.

— Pourquoi as-tu jeté la pelle? Quelqu'un va la chaparder! Eh... toi! Il entendit la voix de Malanka, mais ne se retourna même pas.

Il se traînait dans la neige, se pressant derrière Khoma. Ce dernier posait ses pieds d'un air décidé, plein d'animosité, tout comme il vous parlait, et faisait voler la neige comme le fait un cheval. Andri soufflait fort, le regard fuyant en avant, à la rencontre des murs de pierres que l'ensemble animé des ouvriers avait déjà, semblait-il, fait vibrer et dont les cheminées paraissaient avoir déjà respiré.

— Cette fois-ci, Khoma ne me trompe pas, martelait le coeur d'Andri.

Ils traversèrent le village désert, recouvert de neige, comme on le fait d'une profonde forêt qu'on désirerait traverser au plus vite afin d'apercevoir une vaste trouée entre les arbres. Lorsque les ruines noires de la sucrerie se dessinèrent enfin devant eux, sur la colline, Andri vit soudain très nettement la fumée, entendit le bruit familier. Si la fumée disparut instantanément, il y avait bien des gens en train de s'affairer près des bâtiments devant lesquels on voyait des camions se détacher en noir.

— Où cours-tu? Tu auras toujours le temps...

Andri eut juste un geste de la main. Eh... Qu'est-ce que Khoma pouvait bien... Maintenant... Il voyait déjà les traîneaux chargés de poutres, de poutrelles, les caisses de bois pleines de briques rouges qui ressemblaient à des comptiers remplis de baies, il voyait les chevaux à longs poils, qui courbaient l'échine, emmitouflés dans leur propre nappe de chaleur, il voyait les fouets levés... Holà! Hue! Allez! Hue!

Dans la cour, le régisseur prenait livraison des matériaux au milieu des cris et du bruit.

Andri courait d'un traîneau à l'autre, palpait le bois, heurtait légèrement les briques, observait les yeux de tout un chacun pour voir, comme pour demander si c'était bien vrai. Il ôta son bonnet devant le régisseur et resta longtemps debout en silence.

Il s'approcha de Khoma et sourit.

— Il y en aura une?

— Oui...

— ... de brûlerie?

— Oui, puisque je l'ai dit.

Les yeux verts et décolorés d'Andri brillèrent comme de la glace fondue au soleil. Ils caressaient les murs noircis et couverts de suie de la sucrerie, les poutres jaunes et rondes sur la neige blanche, ils souriaient aux alignements de briques, à la barbe blanchie par le gel du régisseur. Maintenant, mon bonhomme, ils vont mettre la vapeur en marche. L'homme ne périra plus de faim, pardil! Et le moment venu, il n'y aura qu'à prendre l'argent tout prêt. Oui, oui, Malanka, autant pour toi: voilà ce que c'est, un usinier.

— Khoma... Quoi, il y aura une usine? Regarde!... Regarde!

Mais dans les yeux de Khoma, des diabolins verts, persifleurs regardaient Andri.

— Qu'est-ce qui te réjouit? Tu penses qu'ils vont faire couler la vodka? C'est ton sang qu'ils feront couler, pas la vodka. Tu as envie de pain, mais tu y gagneras une bosse. Gare! Il y en a qui auront la panse plus haute que leur nez, mais toi, ils t'useront, te suceront le sang. Qu'elle disparaisse!

— Khoma, attendez!

— Qu'ils brûlent et se dispersent en cendres et l'injustice des hommes avec!

— Mais attendez donc. Khoma, attendez...

— Attendre quoi? Il pense qu'il y aura une distillerie... C'est un cercueil qu'ils te préparent, un trou entre quatre planches, et c'est tout.

— Ah, Khoma, que vous êtes...

Mais on ne pouvait arrêter Goudz. Il dévalait comme du haut d'une montagne.

— Moi, voilà ce que je ferais, je prendrais tout ça et en moins de deux je le ferais chanceler à tous les diables, raser à ras du sol, pour que même leur souvenir ne reste pas éternel!

Khoma gesticulait et trépidait. Les moindres rides de son visage glabre tressaillaient et son corps se tordait comme un ressort sous sa vieille veste.

Andri le regardait avec épouvante. Il en avait même avalé sa langue. Qu'avait-il? Et que disait-il? Il faut pourtant bien vivre de quelque chose. Est-ce mieux pour ceux qui fouillent leur lopin et qui n'en récolteront même pas les semailles (cela arrivait bien...)? Ou pour celui qui enterre sa force dans les champs des propriétaires fonciers et qui, lorsque viendront la maladie et la vieillesse, deviendra un estropié et crèvera comme un chien sous une pa-lissade? Que dit-il, Seigneur Dieu?

Mais Khoma se calmait un peu. Brusquement l'animosité et les malédictions se métamorphosèrent en un rire enrôlé et rauque.

— Ah ah! Alors tu payes une bière? C'est ta tournée. Allez ouste, chez Mendel.

Andri sourit d'un air coupable. Pourquoi ne pas payer une chopine? Lui aussi il en aurait volontiers bu, de la bière, rien que pour le plaisir, oui.

— Croyez-moi, Khoma...

— Bon, bon... tu as les poches vides, que le diable t'emporte... un usinier!... Je m'en vais...

Andri le regarda partir, mais avant que sa silhouette voûtée ne disparaisse, le sifflement des petits diables verts s'était estompé, les mots brûlants s'étaient éteints et une seule chose tintait dans la poitrine d'Andri: la distillerie!

Il voulait entendre ce mot encore une fois. Il se tenait debout devant le régisseur en froissant son bonnet entre les mains.

— Ce sera bien une distillerie?

— Oui, une distillerie.

Voilà, maintenant c'était sûr. Il ressentit de la fierté, du respect envers lui-même, comme si ce n'était pas Lémie, le jeune hobereau qui allait rendre vie aux murs défunts de la sucrerie, mais lui en personne, lui qui allait mettre en marche les engrenages, les courroies de transmission des machines, l'énergie humaine.

La campagne, les paysans, la terre...

Qu'ils étaient misérables, les malheureux!

Des taupes! Ils s'étaient glissés pour l'hiver dans leurs

trous blancs et le printemps venu, ils se mettraient à tourmenter la Terre, à lui taillader la poitrine: nourris-nous, Terre! Mais elle gémit, débile et décharnée, déchiquetée en morceaux. Elle ne vous nourrit pas, elle vous abreuve de son sang. Elle fait lever non le blé mais la nielle, la bardane et toutes sortes de mauvaises herbes. Et voilà... nourrissez-vous avec ça... et le nombre des affamés augmente, se multiplie, les affamés se tordent comme un serpent qu'on couperait en tronçons.

Vous avez proliféré. Si au moins le Seigneur miséricordieux avait réduit votre nombre par la guerre ou la peste. Peut-être qu'on serait plus à l'aise sur terre.

Mais qu'est-ce que cela peut lui faire, à lui? Il n'a pas de terre. La distillerie lui donnera son pain. Khoma dit des bêtises. Quant à toi, Malanka, Andri Volyk te l'avait bien dit qu'il y aurait une distillerie... et il y en aura une...

* * *

Gafiika entra et posa ses mains gelées sur le poêle.

— J'oubliais que le poêle était froid, dit-elle en riant d'un air coupable.

— Avec qui parlais-tu dans l'entrée?

— C'est Prokipe qui vient de passer.

— Qu'est-ce qu'il lui fallait?

— Il est venu me voir.

— Toi? Pourquoi?

— Il m'a apporté des livres.

— Il n'a qu'à en porter à sa femme... pas à toi...

Elle aurait voulu tuer sa fille du regard, mais elle n'y parvint pas. Une larme lui monta à l'oeil, la brûla; elle dut se cacher les yeux de ses poings.

Désormais, les yeux de Malanka pleurent tout seuls. Elle a versé tellement de larmes au cours de l'automne et de l'hiver qu'elle s'y est même habituée. Le froid, la boue, et les intempéries ont touché non seulement les éléments naturels, mais aussi son coeur. Ses espoirs se sont envolés, ils ont été balayés sans laisser de traces. Désormais, dans

son cœur tout est nu, comme dans la forêt. Les neiges s'y sont installées, les loups y hurlent. Le Seigneur n'a pas voulu faire voir sa Justice. La terre qui jusque là appartenait aux maîtres est restée leur. Malanka avait ramassé ses graines pour rien, bercé vainement ses espoirs. Les petits sachets de graines étaient restés si longtemps suspendus chez elle, sous les icônes, qu'ils avaient fini par leur sortir par les yeux, à tous les trois. Elle avait fini par les décrocher pour les suspendre dans le cagibi. C'en était assez de se tromper soi-même. «Pourquoi les enlèves-tu? Le printemps venu, tu ensemenceras les champs...». Andri l'avait piquée au vif.

Les lèvres de Malanka se crispèrent de douleur rien qu'à ce souvenir.

Ils sont trois, mais ils ont tous le même sort: le froid, la faim et le désespoir. Ils restaient des journées entières dans la maison non chauffée, sans rien faire cuire à manger, à se lancer des regards avec des éclairs de haine, à se torturer à force de mots sanglants. Comme des bêtes sauvages. La nuit, Andri coupait des saules en cachette sur la route, pour ne pas geler, ou démontait les toits des bâtiments vides du voisinage. S'il n'y avait eu sa conscience, il aurait volé. Puis, ils eurent des élancements à la poitrine, auxquels vint se joindre une toux. Ils avaient les entrailles toutes retournées, et personne ne pouvait dormir la nuit. Autour d'eux régnaient la tristesse et le désert. Gafiika avait l'air d'une religieuse. Et si Malanka se tait, cela signifie-t-il qu'elle ignore ce qui se passe?

— Tu vois... Il apporte des livres... Si tu l'avais épousé, vous les liriez ensemble.

— Laissez-moi, Maman.

— Qui est-ce que tu attends? Gouchtcha? C'est bien ça, le malheur. Ton père gagne peu, moi, je suis malade, j'ai noirci à la tâche, et celui-là... Que faut-il attendre de lui? Tandis que Prokipe...

Oh... Que c'est ennuyeux, que c'est ennuyeux d'entendre toujours la même chose!

— Ne vous chagrinez pas, Maman, j'irai me placer.

Malanka se mordit la langue.

— J'irai me louer au domaine ou chez Pidpara, on dit qu'il cherche une servante.

Les yeux de Malanka s'arrondirent d'effroi. Elle eut un instant la vision fugitive de quelque chose d'ancien, à moitié oublié.

Elle leva les bras, comme si elle voulait chasser quelque chose.

— Tu ferais mieux de te taire.

— Sur Dieu que j'irai!

Malanka se ramollit alors brusquement. Mais pourquoi s'attrister, tout irait mieux. Ils passeraient l'hiver, le printemps n'était pas au diable, Andri se louerait sûrement chez un propriétaire foncier, les gens se mettraient à fouiller leur potager et les gains reviendraient bien.

La voix de Malanka se faisait plus chaude, comme si le soleil la réchauffait en se couchant doucement, juste devant la maison. L'horizon doré transforme la fenêtre en autel. Le poêle rougit de chaleur, comme si un feu y flambait. Le discours coule, aussi caressant que les derniers rayons du couchant pour s'éteindre lentement dans les ombres du soir. Des mots épars parvenaient par instants à Gafiika. Cette voix carressante éveillait en elle des souvenirs, lui insufflait des pensées.

«Si je savais où aller, j'irais le rejoindre à pied. Il ne penserait pas que j'ai renoncé à lui. Je lui dirais: Marko, je n'ai pas oublié ta science. Tu as jeté une parole qui en a engendré dix. On t'a peut-être enfermé derrière des barreaux, mais ta parole va de par le monde...

— La moisson venue, nous la ferons, nous gagnerons notre pain, et en automne...

...Celui qui aime fidèlement voudrait ensemer le monde de la parole du bien-aimé... Ils se moquent de toi... Mais ai-je pris sur moi si peu de tourments? Regarde ce que je suis devenue: je suis chaque jour triste en pensant à toi, ma pensée s'envole chaque jour vers toi...

— Un autre fera sa demande, encore; ta part est toujours à la porte du Bon Dieu...

...Je t'attends, je t'attends. Si je ne suis tienne, je ne serai à personne. Ma seule consolation, c'est que je parle avec toi, bien que tu ne m'entendes guère...»

La fenêtre s'éteignait lentement. La terre avait pris son dîner de soleil et se préparait pour la nuit. Les ombres bleues découvraient leurs profondeurs insondables et accueillait dans la douceur de leur couche les pensées de Gafiika, les espoirs de Malanka.

* * *

Malanka ne voulait pas y croire. Eh... Goudz avait encore divagué! Cela mit Andri dans une telle colère qu'il changea d'expression. Goudz... Goudz... Il l'avait vu de ses propres yeux! Il n'y avait pas que Khoma: le régisseur aussi l'avait dit. Sur son visage rubicond, ses moustaches s'étaient faites plus blanches encore et il avait les yeux qui lui sortaient de la tête. Malanka haussait les épaules; elle passa pourtant sa pelisse pour courir au domaine. C'était désormais son affaire à elle. Lélie, le jeune hobereau, devait louer les services d'Andri. Elle avait servi chez eux, travaillé pour eux. Malanka toussa longtemps dans la cuisine, jusqu'à ce que le jeune maître finisse par sortir. Alors lui, en bon jeune maître, avait un peu plaisanté avec la vieille, mais il avait engagé Andri comme aide du régisseur.

Ce fut une grande joie. Désormais un feu joyeux flam-bait dans le poêle tous les jours, cela sentait bon le borchtch ou les galouchkis, et lorsqu'Andri rentrait à la maison au crépuscule en faisant pénétrer la fraîcheur glaciale de la rue qu'exhalait tous les plis de son habit, Malanka s'efforçait de lui être agréable et tous les mouvements de la maîtresse de maison étaient emprunts de sérieux. Après le dîner, Andri s'approchait du poêle et sortait sa pipe. La chaleur rouge clignait d'un oeil bleuâtre à son égard, clignotait en faisant fuser des étoiles pour finir par s'emmitoufler pour la nuit dans une pelisse de cendres grises. Gafiika faisait cliqueter les cuillers, clapoter l'eau chaude; Malanka, les bras croisés sur la poitrine, écoutait pieusement Andri

raconter combien de briques on avait apporté, quel était le bois mis au rebut et pour quelle raison, que le régisseur n'entendait rien à rien et que, n'eût été sa présence à lui, Andri, les affaires n'auraient pas bien marché.

Avec la venue du printemps, lorsque commencèrent les vrais travaux, leurs conversations devinrent plus variées et plus longues. Andri était pris comme d'une fièvre. Il avait l'impression que tout allait trop lentement, qu'on ne verrait jamais la fin du chantier. C'était sa distillerie, c'était lui qui l'avait installée. Contaminée par son état d'esprit, Malanka courait souvent elle-même voir le travail avancer. Au point qu'elle en oubliait ses rêves de terre; elle vivait avec Andri à l'unisson.

Un beau jour enfin, après la Trinité, la haute cheminée de l'usine souffla des ronds de fumée et des anciennes ruines de la sucrerie jusqu'au village, on entendit la sirène mugir.

Andri quitta sa place d'un bond. Il se pencha en avant, tendit le cou, longuement, solennellement, tendit l'oreille, saisissant cet appel de la machine, comme s'il craignait d'en laisser échapper ne serait-ce qu'une note.

Puis, le front perlé de sueur, il se retourna tout rayonnant vers sa femme.

— Tu entends, Malanka?

Malanka entendait.

— Ce n'est pas la terre, ça, qu'ils vont partager un de ces jours... C'est une usine, mon bon monsieur, et ça, ce ne sont pas des blagues.

Malanka soupira. Elle jeta un coup d'oeil à ses mains sèches et noires qui avaient aspiré à une autre tâche, et elle sentit que ses rêves étaient tombés quelque part au fin fond, au tréfonds de son coeur.

Ce soir-là, Andri rejoignit l'équipe de nuit.

S'il s'était écoulé peu de temps depuis le jour du mariage de Prokipe, Gafiika avait pourtant l'impression que le jeune homme avait à la fois grandi et vieilli. Tandis qu'elle contemplait ses larges épaules, son visage paisible sur lequel la barbe avait soudain poussé, il se tenait debout devant elle et lui parlait, et elle était frappée par le sérieux du jeune marié. Il lui semblait que ses yeux gris et un peu froids ne la regardaient pas tant elle que quelque chose qui se trouvait quelque part à l'intérieur de lui-même, et c'est pourquoi tout ce qu'il disait était solide et bien pesé, comme le bon grain. Elle avait aussi entendu dire que les riches lui en voulaient.

— Celui qui m'en veut le plus, c'est Pidpara. Dimanche, il criait à l'assemblée: «Des comme Kandziouba, il leur faut la Sibérie. Il a introduit des journaux, il lit des brochures aux miséreux, il agite le peuple. Et il fait circuler des papiers.» Mais si on se rencontre, il me demande aussitôt: «Qu'est-ce qu'on entend dire, là-bas? Qu'est-ce qu'on écrit sur la guerre, là-dedans?» Ma mère aussi me fait des reproches. «Il brûle de la lumière, alors qu'elle est si chère!»

— Mais, et Maria?

Prokipe lui lança un regard scrutateur. Gafiika se tenait debout, ferme, brûlée par le soleil, les bras et les jambes recouverts d'un fin duvet comme une abeille dorée. Elle baissa les yeux et essaya d'attraper une tige entre deux doigts de pied.

— Maria? Et bien quoi... une jeune femme, c'est une jeune femme. Elle a juste besoin des gens, d'écouter les conversations et d'y mettre son grain de sel. Les choses ne se sont pas passées comme je le pensais. Il m'aurait fallu une camarade, mais tu n'as pas voulu.

La tige ne se rendait pas, elle glissait pour s'échapper.

— Laisse-moi, Prokipe, c'en est assez.

— Mais je ne fais rien. Si on ne siffle pas l'ennui, il vient tout seul. Tu attends toujours Gouchtcha?

Gafiika leva les yeux sur Prokipe.

— J'ai rêvé de Marko, cette nuit.

— Ah... J'allais oublier: j'ai croisé le père Panass, ce matin, qui m'a dit: «Je vais venir écouter ce que les gens intelligents nous conseillent...»

— J'ai rêvé... C'était comme si je venais de finir la distribution des papiers, j'avais déjà sorti le dernier pour le fourrer dans la grange de Pétro, quand on me prend par le bras. Me voilà toute froide. Je regarde: c'est Marko. Drôlement fâché. Il me fait: «Je suis en prison pour vous autres, et c'est comme ça que tu sèmes ma parole? Fais voir tes mains.» Moi, j'ai honte, je suis remplie d'effroi, parce qu'elles sont vides, je n'ose lever les yeux, lui montrer mes mains. J'ai envie de me vanter, mais ma voix ne m'obéit guère... Tu entends, Prokipe? Quand m'en donneras-tu de nouveaux? Je n'en ai plus.

— Je n'en ai pas. J'irai en ville dans la semaine et j'en rapporterai. Tu n'as qu'à passer me voir.

Prokipe embrassa Gafiika du regard. Elle brillait au soleil, élançée, forte, pure, comme un champ bien cultivé, un épi plein, et ses yeux sombres avaient la profondeur d'un puits.

Ces yeux-là le charmaient. Prokipe poussa un soupir. Ne soupire pas, ne soupire pas, il n'en sera pas autrement. Il voulait au moins alléger son âme, tout comme le nuage éprouve le besoin de se décharger de son eau, et il se disait que son échec n'était rien, que seules les peines du monde comptaient. Il avait pu les contempler à loisir aussi bien chez lui que partout ailleurs. Les indigents se trouvent partout au bas de l'échelle et les gens riches, en haut. La vallée est le royaume des larmes, les sommets, celui d'une vaste mascarade. Les gens sont dans la poussière, tout comme les mauvaises herbes en bordure des routes, piétinées par quelqu'un de plus fort, plus riche. Et il n'y a personne pour clamer: «Lève-toi, peuple, tends la main pour cueillir ta Justice; et si tu ne le fais toi-même, personne n'ira te la donner.» Il n'est pas encore né, apparemment, celui qui sera entendu. Il faut avoir une voix forte. Mais qu'est-ce que nous pouvons, nous autres? Et où

est notre voix? On dit juste, en chuchotant: «Lève-toi, Ivan, lave-toi la figure. Lève-toi, Pétro, nous serons plus nombreux.» Ne serait-ce que pour réussir cela, en réveiller quelques-uns, que ceux-ci en réveillent d'autres, déjà... La tromperie des puissants a chauffée à blanc le coeur de chacun. Grattez un peu le mal, il gémit.

Il y avait quelque chose d'humble et de paisible dans ses plaintes qui évoquaient une rivière tintant tristement contre des petits cailloux.

Non, Marko n'est pas comme lui; c'est un torrent impétueux, il arracherait les pierres, creuserait les rives, retournerait les arbres et leurs racines. Et tout le monde l'écouterait.

* * *

Vinrent des temps meilleurs pour Malanka. Andri avait un emploi et, s'il ne rapportait pas tout son salaire à la maison, ils n'avaient tout de même pas faim. Elle voyait rarement son mari: il faisait partie de l'équipe de nuit et, dans la journée, il dormait ou traînait quelque part, de paire avec Khoma. Malanka et Gafiika gagnaient elles aussi leur pain, et leurs journées s'écoulaient aux champs, chez les autres. Mais Malanka ne connaissait pas le repos; les rumeurs sur la terre s'étaient ravivées avec le printemps, comme si elles avaient levé en même temps que les blés d'hiver et poussé avec. Et alors... Qu'elle ait abandonné ses petits sachets de graines, cela voulait-il dire qu'elle avait renoncé à ses vieux rêves? Ils demandaient à nouveau à pénétrer son coeur. La joie déferlait de bouche en bouche, de maison en maison, de village en village: ils partageraient la terre. Qui l'avait dit le premier, qui le dernier? Personne ne le demandait. Les rumeurs circulaient d'elles-mêmes, comme les nuages, elles voyageaient dans les airs comme le pollen des céréales en fleurs.

— Vous avez entendu? Ils vont partager la terre.

— Ils vont l'attribuer aux gens. Finis nos malheurs.

— La terre est déjà à nous; ils vont bientôt se mettre au partage.

— Même les propriétaires le disent: nous vous donnons la terre.

— Eux? N'y croyez pas.

— Comment ça?

— C'est comme qui dirait, qu'ils ont peur...

Malanka avait les yeux brillants.

Et là encore, la terre elle-même l'appelle.

L'épi chante pour Malanka. Le pré rit des rosées matinales, du bruit de la faux, les potagers l'appellent de leurs fanes bleues et juteuses, la terre brumeuse souffle sur elle, tiède comme, jadis, le giron maternel. A son appel, le coeur de Malanka répond, ses mains sèches et noires qui ont donné leur force à la terre et reçu en échange sa vigueur, lui font écho.

Elle s'arrêtait parfois en plein travail et regardait la terre. Les champs déferlaient, s'étalaient sur les collines, pleins, frais, riches, mais ils appartenaient tous aux autres. Vous avez beau les embrasser du regard, vous n'en voyez ni la fin, ni le bout; mais ils sont tous aux autres. Même pas à des paysans; aux propriétaires fonciers. Pourquoi est-ce au propriétaire? Que fera-t-il de tout ça?

Le coeur vous faisait mal à regarder les terres labourées et le champ vous chuchotait à voix basse, consolateur: «Ne te chagrine pas, ils partageront la terre, ils la partageront».

Ces pensées réveillaient Malanka en pleine nuit. Elle se réveillait sous l'effet de l'inquiétude, toute en sueur. Il lui semblait brusquement que ce n'était pas possible. Le riche ne donnerait jamais son bien au moujik, jamais, le riche a de l'argent, il possède la force, mais le moujik, qu'a-t-il? Quatre membres: ses bras et ses jambes. Rien ne sortirait de tout ça: tout resterait tel quel. Jusqu'à sa mort, le paysan pauvre dépenserait ses forces sur la terre pour d'autres, jusqu'à sa tombe Malanka serait sans voir la meilleure part. Et la beauté de Gafiika, sa jeunesse se faneraient à force d'être louées. Gafiika deviendrait toute noire, flétrirait à la tâche pour les autres, comme sa mère. La terre ne sera à toi que lorsqu'ils en jetteront une pelletée sur ta poitrine.

Une sueur froide perlait sur Malanka; toute figée, elle scrutait l'obscurité de la nuit, intensément, comme pour la questionner sur ce qui serait. Mais la nuit est sombre, aveugle, sourde. Elle ne sait que se taire. En même temps que ces froides réflexions et à leur insu, s'animait au fin fond de l'âme de Malanka une autre idée, minuscule, tiède et bonne, qui lui chuchotait quelque chose, l'entraînait dans son sillage jusqu'aux champs.

Les champs ondulent au soleil, ces couches des Dieux; le lin fleurit en bleu de roi, dirais-je; le ciel s'est oublié dans la contemplation d'un petit lac. La fenaison... la télègue... Gafiika nourrit un enfant, un autre se trouve à côté de Malanka: «Grand-mère!» Et tout cela, le champ luxuriant, la télègue, les chevaux, la famille... tout cela est à elle, on ne lui arrachera pas du coeur. Qu'est-ce qui m'arrive? J'ai mis mes bottines rouges aujourd'hui, comme si c'était férié, tu vois, elles sont comme des coquelicots en fleurs dans les champs.

Le matin, Malanka demandait à qui elle rencontrait:

— Vous ne savez pas? Ils vont partager la terre?

Elle arrêta même la femme du forgeron.

— Vous avez entendu, mon coeur, ils doivent nous la donner bientôt, la terre?

— Si j'ai entendu? Et comment! Malanka, bien sûr que oui! Les gens n'ont que ça à la bouche, ils ne vivent que de ça, et ne respirent que par ça. Cet hiver encore, mon mari a acheté à un propriétaire une déciatine*; il a versé des arrhes, mais il ne veut plus payer. «Pourquoi gaspiller mon argent, qu'il dit, si de toute manière la terre va être à moi. Abandonner l'acompte... soit.» Mais moi, je regrette même les arrhes. Par exemple, faudrait encore payer pour ce qui est à soi! Je ne donnerai pas un kopeck! Je fais le siège de mon mari pour qu'il reprenne ses arrhes, mais il ne veut pas. On dit bien que ce qui est tombé de la charrette est bel et bien perdu. Ils feront le partage, oui. Vous devrez avoir une part plus grande, puisque vous êtes des

* Déciatine: mesure agraire valant 1, 0925 ha. (N. d. Réd.)

sansterre. Qu'ils fassent seulement un juste partage, que les gens n'aillent pas se battre...

— Oh! Que le Miséricordieux nous accorde... Mais les gens, c'est bien connu, sont les chiens de Dieu. Ils s'entredéchirent. Merci à vous, mon coeur, pour ces bonnes paroles. Que le Seigneur vous vienne en aide, dans vos destinées.

Le coeur de Malanka fondait comme de la cire. Elle trouvait même étrange de se disputer si souvent avec la femme du forgeron.

* * *

Maria joignit les mains.

— Regardez! Même l'oncle Panass est venu écouter!

— Et alors? On ne peut pas? Est-ce qu'il se dit quelque chose de mal, ici?

Sa silhouette trapue et rude s'arrêta sur le seuil pour déplacer jusque dans la pièce une longue canne qui gardait encore son écorce et sur laquelle il prit appui, puis il cligna des yeux. On aurait dit qu'une souche d'arbre avait déterré ses racines et s'en allait, clopin-clopant, vers les gens, forte, battue par les intempéries, sentant le terroir sur lequel elle avait poussé. La vieille Kandziouba convia son frère:

— Entre, entre à la maison.

Tout le monde se retourna vers Panass et l'étranger se tut soudain, mit ses mains sur la table et cligna d'un oeil.

Panass examinait toujours tout.

— Vous avez, comme qui dirait, une lumière qui brûle mal. Tout d'abord, on ne distingue pas qui se trouve ici.

Mais il avait dévisagé tout le monde. A côté de Gafiika, était assis Olexa Bézik, qu'on appelait au village «Guigne-et-demi». Il avait autant d'enfants qu'il y a de graines dans un pavot, et pas le plus petit bout de terrain. Dans le coin, appuyé contre le mur, se tenait le grand Sémène Majuga, au buste creux et aux mains effilées comme un canif. Il ne vivait que du transport des juifs qu'il menait à la gare sur sa jument boiteuse. Il y avait Ivan Korotki et Ivan

Redka, Olexandre Déïneka et Savva Gourtchine. Tous des sans-terre, ou des qui ne pouvaient se nourrir de leur lopin.

Alors, Panass fit passer le seuil à ses grosses bottes dans lesquelles les portiankis * occupaient sans doute plus de place que ses pieds, et il s'installa à côté de Maria.

— Et c'est qui, le noiraud, à la table?

— Il est de Iamitch, expliqua Maria. Et elle regarda l'étranger avec curiosité.

— Poursuivez, pria-t-elle.

Celui-ci s'arrêta de cligner de l'oeil et tous se retournèrent vers lui.

— Bon... alors, nous sommes réunis en assemblée, le staroste et nous; de fil en aiguille, on établit un protocole selon lequel nous, habitants de Iamitch, sommes d'accord sur le fait qu'aucun d'entre nous ne travaillera pour un propriétaire selon l'ancien tarif. Désormais, c'est un rouble pour un travailleur à pied, deux pour celui qui a un cheval. Et la journée de travail doit être réduite d'un quart.

— Oh oh!

— Chut! Qu'il parle!

— On doit faire la moisson pour la sixième et non la dixième gerbe, et battre le blé pour la huitième et non la treizième mesure...

— Voilà qui est bien! Il y a des hochements de tête dans tous les coins et Majuga aux longs bras se plie et s'ouvre comme un couteau de poche en signe de parfait accord.

— Et si le propriétaire n'est pas d'accord?

La vieille Kandziouba se faufila à travers la foule et baissa prudemment l'intensité de la lampe.

— C'est vrai, qu'est-ce qui se passera si le propriétaire n'est pas d'accord?

L'homme de Iamitch se tut un instant, jeta un regard autour de lui et lâcha:

— S'il n'est pas d'accord, c'est la grève.

Maria joignit les mains au ciel.

* Portiankis: chaussettes russes. (N. d. Réd.)

— La grève!! Seigneur miséricorde!

Panass Kandziouba vacilla tel un saule face au vent.

— La grève? Comment ça? Ça peut se faire?

— Voilà comment: le maître nous appelle pour faucher.

Bien, mais ce sera un rouble la journée. Si tu ne veux pas, fauche toi-même à ton aise. Et personne ne se rend au travail. Arrive la moisson. Donne-nous notre prix. Si tu n'es pas d'accord, chausse les laptis* et en avant, prends la serpe et va aux champs!

— Ah! ah! Voilà qui est adroit!

Un gros rire ébranla toute la maison, de fond en comble, et fit osciller des rangées entières de personnes. Les gens se couchaient de rire comme l'herbe sous la faux. Le maître en laptis, ah ah!

A cette idée, Guigne-et-demi se couvrit même de sueur: sa calvitie ruisselante cueillait et reflétait la lumière de la lampe. Le maître en laptis, ah, ah!

La silhouette grotesque de l'énorme propriétaire en laptis se présentait constamment et de manière obsédante devant les yeux de Panass: esseulée, en plein champ, gauche, sans ressort.

Et dans son coeur, ne jouait pas une gaieté légère, mais la haine ancestrale du moujik qui avait fini par trouver son expression propre.

Chausser les laptis au propriétaire!

Il y avait dans cette parole tout un tableau, un plan magnifique, la justice des hommes et celle de Dieu.

Chausser les laptis au propriétaire!

Mais comment faire?

Oui, comment s'y prendre? Le propriétaire n'est pas un imbécile. Si ses gens ne veulent pas travailler, il en fera venir d'autres. Un propriétaire, cela a toujours le dessus.

A la seule idée que des gens venus d'ailleurs pourraient entraver leur action, iraient contre la collectivité, ses yeux s'allumèrent.

Et tous se mirent à parler en même temps.

Majuga leva la main, raide comme un limon.

* Laptis: chaussure d'écorce tressée. (N. d. Réd.)

— Faut pas les laisser venir! Faudra les chasser! A coups de pieu!

Oh, oh, oh! Celui-là ne les laissera pas venir!

Maria joignit les mains.

— Et s'ils n'obéissent pas, il n'y aura qu'à les battre.

— On n'en peut plus. Mourir, c'est toujours mourir. Ce ne sera pas pire, pour nous, même dans la tombe. Le peuple est affamé et personne n'irait s'en soucier. Personne n'irait nous donner à manger. Pour rien au monde. Si vous voulez manger, buvez de l'eau. J'ai bu des malheurs jusqu'à plus soif. Les uns vivent dans le luxe, mais les autres... La misère est née avant le luxe.

Chausser les laptis au propriétaire...

L'imagination de Panass se ternissait toutefois peu à peu comme rongée par un ver. Qu'allait-il imaginer là? Est-ce que c'était si facile de discuter avec un propriétaire? Et ce dernier, brusquement, ne voulait plus chausser les laptis, ne voulait plus faire lui-même la moisson. Il était redevenu l'ennemi puissant et rusé contre qui il était difficile de lutter et qui l'emporterait sur tous. Mieux valait être loin de lui, loin du péché. Celui du zemstvo * ne lui avait-il pas fait sauter une dent, à lui, Panass?

Personne ne l'écoutait.

Alors, il se mit à marteler le sol de sa canne.

Qu'est-ce qu'il voulait?

— Non, vous n'effarouchez pas le propriétaire. Il a la force avec lui. Il flanquera tout le village à vos trousses, et ceux dont l'arrière-train est encore bien lisse se retrouveront avec des enluminures dessus... Maintenant ils crient, mais que se passera-t-il ensuite? Au milieu de la meute, même le chien édenté est méchant. Vous voudriez tuer un hérisson à mains nues. Vous n'y parviendrez pas, c'est lui qui vous piquera.

La vieille maîtresse de logis réduit encore la lumière. Adviene ce qu'il advienne, mais le pétrole, ça coûte cher.

* Zemstvo: administrations locales et provinciales élues par la noblesse et les classes possédantes dans la Russie tsariste. (N. d. Réd.)

Ivan Korotki voulut savoir si tous avaient signé.

L'homme de Iamitch ne pouvait rien dire à cause du vacarme.

— Moins fort, moins fort! Qu'il parle!

C'était bien certain: tout le monde n'avait pas signé. Les richards avaient refusé.

— Qu'est-ce qu'ils voulaient aussi? Le propriétaire ou le paysan riche, c'était tout un, le même diable.

D'autres villages s'étaient tout de même joints à eux: Peski, Béreza, Vessely Bor.

— Voilà. Vous avez entendu? Vous avez entendu combien de gens se sont joints à eux? C'est notre tour à présent. Nous allons prendre leur parti et eux, le nôtre.

— Il faut signer! Signer!

A l'intérieur, l'air était étouffant. La fumée s'y propageait comme des nuages bas, en vagues bleu foncé qui, mêlées aux cris, s'étiraient vers les fenêtres grand-ouvertes.

— Est-ce qu'on nous forcerait à travailler pour le propriétaire? N'y allez pas, si vous ne voulez pas. Qu'il voit que la force ne réside pas dans la richesse, mais dans nos mains noires. Il faut tous s'unir, tous.

Panass allait contre la collectivité. Il n'était pas d'accord, ce serait une émeute.

— Quoi? Quelle émeute?

— Une émeute. Et on ne nous fera pas de compliments pour ça.

Mieux valait attendre les lopins de terre.

— Attends... tu peux toujours attendre!

— Ils vont bientôt partager la terre.

Maria joignit les mains.

Ne l'avait-elle pas dit?

Ils firent le siège de Panass. Qui allait partager? Peut-être que ce serait les propriétaires, hein?

Panass restait toutefois ferme sur sa décision. Ferme et gris, comme un tas de terre, dans ses grosses bottes lourdes, il ne savait qu'une chose:

— Ils vont partager la terre.

— Bon, bien... bien... Mais en attendant...

— Ce sera une émeute...

Pousser les chevaux sur les champs des maîtres, emporter du bois de la forêt en douce, poser des nasses dans l'étang d'un propriétaire, ça encore, c'était une chose, mais que tout un village se soulève contre un propriétaire, ça, il n'était pas d'accord. Pour sa part, il avait assez d'une dent de cassée par celui du zemstvo.

— Regarde... là, tu vois?

Il avait ouvert grand la bouche et montrait d'un doigt grossier et raide comme une bille couverte d'écorce un trou noir dans ses pâles gencives.

— Là, vous voyez... là!

Ils le laissèrent dans cette posture.

* * *

Le tonnerre tonne toujours. De son aile gauche, un nuage roux embrasse le ciel. Les gouttes font partout des petites bulles à la surface de l'eau; dans les ravins, coulent des flots qui lavent les foins. Le foin est mort! Malanka a relevé le bas de sa robe et pénètre dans l'eau; juste à ce moment, Gafiika dit:

— Maman, quelqu'un frappe au carreau.

— Au carreau? Où y a-t-il une fenêtre?

— C'est vrai qu'on frappe.

Malanka quitte son banc, tâtonne le long des murs, mais on martèle bien à la fenêtre.

— Qu'est-ce que c'est? Qui frappe?

Malanka ouvre la fenêtre.

— Rendez-vous à l'usine, il est arrivé un malheur. Andri s'est blessé la main.

— Un malheur! Malanka répète à sa suite. C'est sérieux?

— Je ne sais pas. Les uns disent qu'il a eu la main arrachée, les autres, que ce ne sont que les doigts.

— Mon Dieu, mon D...

Malanka s'affole dans l'obscurité comme une souris prise au piège, sans se rappeler ce qu'elle veut faire. Gafiika finit par lui tendre sa jupe...



En voilà un coup de tonnerre!

Qu'il est long et sans fin, ce village! Il y a eu un malheur là-bas; à la distillerie, Andri est peut-être mort, étendu de tout son long, immobile, et ces chaumières, ici, sont paisiblement endormies. Vous en dépassez une, une autre se dresse, sans fin. Palissade après palissade, portail après portail... On entend le bétail gémir avec peine dans les étables; Gafiika respire d'un souffle inégal, aux côtés de Malanka. Mais l'usine est encore loin.

C'est juste maintenant que Malanka remarque le jeune gars de l'usine qui court derrière elle.

— Tu as vu Andri?

Quelqu'un d'autre a posé la question, mais le jeune gars lui parle immédiatement.

Non, lui ne l'a pas vu, on l'a envoyé.

Il raconte quelque chose d'une voix monotone et traînante, mais Malanka ne l'écoute pas.

De l'étang, voilà l'humidité de la nuit qui souffle déjà; brusquement après le tournant, c'est l'alignement des fenêtres éclairées, qui lui déchire le coeur. L'usine vomit des volutes de fumée, tremblante, éclatante, grande et vivante au milieu de la nuit morte.

Dans la cour, il y a un groupe de personnes au milieu desquelles brille une lumière. Andri est mort. Elle crie et écarte tout le monde.

— Tais-toi, la vieille!

Une voix courroucée l'arrête. Elle se tait brusquement et se contente uniquement de porter son regard de l'un à l'autre, humblement, comme un chien battu.

On lui explique:

— Voyez-vous, il se trouvait dans la salle des machines...

— Près d'une machine... alors...

— ...Près d'une machine... répète Malanka.

— Il tenait une burette, quand soudain, le pignon... eh bien... s'est retourné...

— ...S'est retourné... dit Malanka.

— Il s'est brusquement précipité pour retenir de sa

main droite la burette et c'est comme ça qu'il a eu quatre doigts de pris.

— Jusqu'à la paume.

— Il est vivant? demande Malanka.

— Oui, il y a là l'infirmier.

La lumière se couche sur le sol; quant à ce qu'ils font, là-bas, et comment va Andri, Malanka l'ignore. Elle entend seulement maintenant qu'il gémit. Il est donc vivant...

La même voix courroucée finit par crier:

— C'est sa femme qui est ici? Bon, alors, la vieille, viens par ici...

Les ouvriers la laissent passer. Elle voit quelque chose de blanc, comme un oreiller... Ce n'est qu'une fois plus près qu'elle remarque le visage jaune comme la cire, desséché, chétif et sombre, et la bouche déformée.

— Qu'est-ce que tu as fabriqué, Andri?

Il se tait et gémit.

— Qu'est-ce que tu as, Andri?

— D'où le saurais-je? Je suis devenu infirme... ramasse mes... ramasse mes doigts.

— Qu'est-ce que tu dis, mon petit Andri?

— Ramasse mes doigts et enterre-les. Je gagnais mon pain avec. Oh... Mon Dieu... Mon D...

Deux ouvriers s'approchèrent pour l'emmener sans même donner à Malanka la possibilité de verser des larmes.

Elle chercha les doigts d'Andri dans l'atelier des machines. Près de l'appareil traînaient trois moignons jaunes d'huile, mais elle ne put trouver le quatrième. Elle les enveloppa dans son mouchoir et les emporta avec elle.

Le matin, on emmena Andri en ville à l'hôpital. Lélie le jeune hobereau, en personne, convoqua Malanka. Il tempêta longuement, cria contre elle et Andri, mais merci bien, donna cinq roubles.

Trois semaines plus tard, Andri était de retour. Un Andri maigre et jaune, aux cheveux blanchis et à la main bandée.

— Mes doigts me font mal, se plaignait-il à son épouse.

— Mais où sont-ils, tes doigts?

— Dès que je les remue, et j'ai envie de les remuer, ils se mettent à me faire mal. Tu les as enterrés?

— Bien entendu. Dans le potager. Qu'est-ce qu'on va devenir? se lamentait Malanka.

— Comment ça? Je vais aller à l'usine, ils me trouveront un autre emploi.

Mais au bureau, on lui dit qu'on n'embauchait pas les infirmes. On ne le laissa pas approcher Lélie, le jeune propriétaire.

— La belle affaire! criait Andri. Mon bon monsieur, j'ai trimé pendant douze ans à la sucrerie, pas chez des étrangers, dans celle de ton beau-père, et maintenant que je me suis esquiné la main à une machine chez toi, tu me balances comme de la camelote!

Ensuite ce fut Malanka qui y alla. Elle pria, supplia, mais rien n'y fit. Il dit qu'il avait eu de grosses dépenses, que, déjà comme ça, il avait payé l'hôpital et lui avait donné cinq roubles et qu'en plus de ça, ils avaient eu bien du tracas...

— C'est ça, Andri, ta distillerie, persiflait Malanka pour alléger son âme.

* * *

— Maman, ce que je vais vous dire...

— Et quoi, Gafiika?

Gafiika se tait, indécise.

— Mais parle, parle donc!

— Je vais aller me placer fille de ferme.

Malanka leva les bras au ciel. Elle remettait ça! Tout le monde la mettait en colère, l'énervait à mourir.

— Ne soyez pas triste, Maman. Ce sera mieux. Père ne pourra plus gagner sa vie. Où irait-il? Et l'hiver va arriver, et...

— Tais-toi! Qu'est-ce que tu as à me harceler avec ça, j'ai bien assez l'air d'une ombre comme ça!

Gafiika se tut. Elle était contrariée. Sa mère pleure... Mais qui sait pourquoi au juste?

Malanka renifla longuement et essuya ses larmes.

Gafiika pensa à voix haute :

— Pidpara cherche justement une fille.

Malanka se taisait obstinément.

Rien n'allait, comme toujours.

Et Andri qui enrageait. Sa voix était devenue encore plus perçante, pareille à celle d'une femme, et lorsqu'il s'emportait, il avait le visage tout congestionné, ce qui donnait à ses moustaches une blancheur extrême.

— Les riches! les fabricants! Ils ont fait de moi un infirme et m'ont fichu dehors alors. Ils m'ont pris ma force, ils ont bu mon sang, puis je leur ai été inutile.

Andri fourrait sa main mutilée sous le nez de chaque passant.

— Regardez ce qu'ils ont fait de moi! Ils m'ont saigné à blanc pendant douze ans; douze ans que je les ai nourris! C'est ça, la Justice qui doit régner sur terre? On n'a que ce qu'on mérite!

Andri avait emprunté les injures de Khoma. Il disait :

— Ils ne s'en sortiront pas comme ça. Le mal qu'ils ont fait à d'autres leur rejaillira bien d'un côté ou de l'autre!

Cette conversation parvint aux oreilles du propriétaire qui cessa d'envoyer Andri à la poste. C'était désormais un autre qui faisait le piéton.

— Qu'est-ce que vous pouvez lui faire, au gros? pensait Andri. La vérité est du côté du plus fort. Nous, nous sommes comme du bétail chez un propriétaire. Et encore... Il aura plutôt pitié de la bête car il a payé pour elle. Gouchtcha disait vrai.

Gafiika regardait son père avec bienveillance. Voilà quand il s'était souvenu de Gouchtcha.

Ils n'abordèrent plus le problème, mais tous savaient qu'il faudrait que Gafiika se place. Malanka était souffrante, elle avait les traits tirés et ne sortait pas tous les jours de chez elle. Gafiika se rendait seule au travail. La misère d'avant était de retour. Malanka en avait gros sur le cœur.

Elle avait élevé sa petite, l'avait protégée, s'était fait du souci pour elle, était prête à tout faire pour elle, à décrocher les étoiles, et maintenant, il fallait la livrer aux outrages?

Elle savait ce que cela voulait dire, être au service de quelqu'un. Ses mains usées à la besogne, son âme étouffée à force d'avoir été placée comme une fleur parmi les mauvaises herbes, le savaient bien aussi.

Une seule chose la consolait. Ils allaient bientôt partager la terre. Alors, Gafiika cesserait son travail et reviendrait chez elle.

Mais lorsqu'il fallut conduire Gafiika chez Pidpara, Malanka fut dans l'état du supplicé qu'on vient de détacher de la croix; elle se prosternait et demandait qu'on ne fasse pas de mal à son enfant.

Chez Pidpara, Gafiika travaillait du matin au soir. La patronne était une femme malade et sans forces, qui gémissait perpétuellement et arrivait tout juste à traîner les pantoufles usées qui chaussaient ses pieds nus. Le travail domestique reposait sur Gafiika, mais c'étaient les cochons qui lui donnaient le plus de soucis.

Les porcs restaient étendus dans la porcherie. Les ver-rats, les truies et les goretts fouillaient la cour. Le matin, tant que Gafiika n'avait pas préparé leur pâtée, tout ce petit monde piaillait, glapissait, grognait et heurtait du groin contre la porte. Toujours sur son dos, la patronne geignait de manière épouvante et Gafiika entendait sa voix grincer, et le bruit de ses savates qui traînaient par terre.

Gafiika se réjouissait lorsqu'elle en venait enfin à s'occuper des cochons. Ces derniers, affamés et gloutons, se ruaient aussitôt sur elle, lui arrachaient tout des mains, l'assourdisaient de leur piaillage et la faisaient presque tomber.

Elle ne pouvait rien y faire et se contentait de regarder les bêtes renverser leur soupe, piétiner leur nourriture et faire des saletés. Ceux qu'on engraisait se comportaient mieux. Propres et lourds, ils ne voulaient pas déranger leur

arrière-train et se soulevaient tout juste sur leurs pattes de devant. Eux, il fallait les prier pour qu'ils mangent. Ils ne voulaient pas. Ils clignaient de leurs petits yeux endormis, levaient leur gentil groin rond et propre et gémissaient, si pleins de tendresse... oh... oh... oh...! comme la patronne.

Gafiika leur grattait le ventre, si rose, si plein. Ils écartaient alors une patte de derrière et leur queue en tire-bouchon, une vraie spirale, n'arrêtait pas de trembloter... oh... oh... oh...

Pidpara aimait, lui aussi, venir ici. Lorsque sa haute silhouette se profilait à la porte et que son ombre tombait sur les clôtures, Gafiika tressaillait. Elle avait peur de Pidpara. C'était un individu peu amène, d'un abord sévère. Sous ses sourcils épais il y avait, cachée en permanence, une préoccupation qui se retrouvait également dans le brillant des fils argentés de ses cheveux noirs. Il piquait les porcs d'un bâton, les obligeait à se lever et leur palpait l'échine. Et, sans même la regarder, il disait à Gafiika d'une voix sévère:

— Ma fille, veille bien sur les cochons que tu gardes. Une créature de Dieu aime qu'on prenne soin d'elle.

Il y avait en dehors de Gafiika deux autres employés de qui Pidpara exprimait tout le suc. Il n'avait jamais assez de leur travail. Lui-même travaillait pour deux. Lorsque les travailleurs affamés mangeaient beaucoup, il grognait à sa femme: «Quand c'est pour manger, ça y va, mais pour se mettre à la besogne, on est plutôt froid. Ça vous faucherait tout d'un seul coup...»

Lorsque la nourriture n'était pas bonne et qu'un employé repoussait sa cuiller, Pidpara se fâchait: «Miséreux, de quoi vous nourrissait-on, chez vous? De patates et d'eau!»

Gafiika avait l'impression que c'était d'elle qu'il parlait.

Pidpara haïssait tout particulièrement les indigents. Il remuait ses sourcils épais et laissait filtrer entre ses dents d'un ton méprisant: «Les va-nu-pieds, qu'est-ce qu'ils ont? Si vous travailliez mieux, paresseux, vous en auriez

aussi, du bien, mais ça ne fait que convoiter celui des autres...»

La seule chose de bien, c'était qu'il était rarement à la maison. Il était tout le temps aux champs, au fanage, à la grange, auprès des cochons... L'ombre de sa haute silhouette tombait partout et là où elle tombait, on aurait dit que la besogne allait plus vite.

Parfois, le dimanche, Pidpara ôtait du porte-manteau son caftan court et l'attachait d'une large ceinture.

Après son départ, la patronne ne se sentait pas bien du tout, comme si elle était en train d'agoniser.

«Il est allé à l'assemblée, oh... oh... quelque chose me fait mal dans la poitrine... les gens écoutent beaucoup mon bon Monsieur, les choses seront telles qu'il le dit. C'est terrible, ce qu'ils le respectent. Ils voulaient l'élire staroste, mais il ne veut pas, mon homme. Qu'advierait-il des biens, sans l'oeil du maître?... oh... ma douleur... oh...»

C'est ainsi que cela se passait la plupart du temps.

Pidpara pouvait rentrer courroucé.

— Seul le diable sait ce qui se passe avec le peuple, se plaignait-il à sa femme. Avant, tout ce que vous disiez, tout le monde l'écoutait; maintenant, vous pourriez même bien vous taire... Il y a un tel laisser-aller! Vous parlez aussi de meneurs d'hommes... des va-nu-pieds, peuh!

Des invités se réunissaient parfois chez lui. Lorsque la fièvre était tombée, les jours fériés, venaient Skorobogatko Maxime, le staroste du village qu'on appelait «La Toupie» et le beau-père de Pidpara, Gavrila. Ils s'installaient dans la cour en plein air et Gafiika leur apportait de la maison du lard et du poisson. La patronne, bien qu'il fasse bon, ajustait sa pelisse et se joignait aussi à la compagnie. Ils mangeaient et examinaient ce qu'il y avait de plus intéressant à vendre, qui avait amassé quoi et à quel prix, qui avait trompé qui et de quelle façon. Maxime le Roux avait l'habitude de ramasser les miettes de la table en une pincée et de se les jeter dans la bouche; il se léchait les doigts après avoir mangé son lard, non pas parce qu'il avait faim, mais pour ne rien laisser perdre. Il clignait de ses

yeux inquiets, riait sans cesse et tournait de tous côtés son visage semé dru de taches de rousseur. Il aimait faire virer une conversation grave sur un terrain glissant.

— Bon, alors voilà... Les va-nu-pieds vont partager la terre. Ah!... ah! Pourquoi les riches ont-ils tant de terres? Pour que chacun en ait sept! ah... ah! Tu en as combien? Trente? On t'en prendra vingt-trois, alors! ah... ah!

Pidpara n'aimait pas la plaisanterie. Mais il n'était pas aisé d'arrêter Maxime. Déjà il faisait un clin d'oeil à Gavriila.

— Et vous, compère, ce ne sera pas péché d'en donner davantage. A quoi vous est-elle bonne? Vous êtes déjà vieux, c'est un fait; qu'ils obtiennent ce qu'ils veulent, les va-nu-pieds, ils en mangeront du bon pain.

— Eh bien, voyons! Ce qui est valable pour les gens du monde, le serait pour les bonnes femmes! Gavriila eut un ricanement qui sonnait faux. Faudrait encore travailler sur ses vieux jours pour une gerbe, peut-être!

— Aïe... aïe... aïe! Et encore... faudra voir comme! Auriez-vous oublié comment on moissonne?

Pidpara se fâchait.

Ils auront peau de balle. Il ne donnera rien. Ce que les grands-pères et les pères avaient obtenu par leur sang était indivisible. Et ce qu'il avait acquis, lui, était le fruit de son travail. Et tous les fainéants n'avaient qu'à se tenir coi.

— Si quelqu'un s'y décidait, je le coucherais sur place comme un chien; et sans peur de pécher.

La femme de Pidpara s'emmitouflait dans sa pelisse et gémissait:

— Et si tu achetais un meilleur fusil... oh... oh... Dieu miséricordieux... le tien est mauvais, tu le tiens avec une ficelle...

— Celui-ci suffit bien, pourquoi dépenser de l'argent.

«Oh, celui-là ne laissera pas échapper même le plus petit bout de terrain tant qu'il sera en vie.» Gafiika hochait la tête.

Après de pareils entretiens, Pidpara se renfrognait encore davantage.

Se préparant à dormir, il réajustait son fusil pendu au mur et prenait une hache à côté de lui.

Gafiika avait très peur.

* * *

Une pluie fine tombe du ciel, traverse un tamis épais, mais Majuga s'est couvert les épaules d'un sac et parcourt le village. Il se plie et se déplie comme un canif.

— Vous avez entendu? Le propriétaire ne veut pas monter son prix!

— D'où le tiens-tu?

— Prokipe et d'autres viennent juste de passer chez lui.

— Et que dit le propriétaire?

— Que les choses continueront comme avant et qu'il ne donnera pas plus cher.

— Alors, qu'est-ce qu'on va faire, maintenant?

Majuga leva une main raide comme un limon, serra le poing et les mots s'arrachèrent de sa poitrine creuse, comme d'un gouffre:

— Nous allons faire la grève.

— Si nous ne voulons pas, ils loueront les gens de Iamitch.

— Ceux de Iamitch n'iront pas: eux aussi ont monté leur prix.

Olexa Bézik sort de sa cour, ses gamins bondissent dans la boue à sa suite, comme des petits bohémiens.

Il est d'accord pour tout. Si c'est la grève, va pour la grève. Ce ne sera pas pire que maintenant. Majuga va plus loin. Sa silhouette s'allonge ou se rapetisse, dans le filet de la pluie, évoquant un poisson en train de se débattre dans une seine.

Malanka a caché ses mains sous son tablier, elle lance des éclairs mauvais.

— C'est ça, mes gars, allez-y, passez-vous donc le joug, moissonnez pour la treizième; servez le propriétaire.

Et elle serre ses lèvres sèches et fanées.

— Il peut toujours courir. Il n'a qu'à moissonner lui-même.

— Mais c'est que le chaume pointe...

Olexandre Déïneka lache un gros juron qui fait un bruit de tonnerre, partout, comme le fléau sur l'aire.

Déïneka est trempé, mais il ne rentre pas à la maison. Il est mieux dans la foule.

— Le propriétaire s'entête, mais nous aussi, nous tiendrons.

— Il ne fera rien contre la collectivité.

— Il ne nous obligera pas à moissonner.

— C'est clair.

— On fait tous la grève, décide Guigne-et-demi.

Et Majuga soulève déjà les gens à l'autre bout du village.

— Vous avez entendu?

— Oui.

— Bon, et alors?

— On fera comme les hommes.

— Ils font la grève.

— S'ils la font, on est avec eux.

Et le champ du hobereau somnole comme la mer, dans la brume grise aux reflets verts et il rêve de la serpe.

* * *

Khoma est assis sur la colline, Andri est à ses côtés. Le soleil tape. Un nuage vogue au-dessus du village, au-dessus des champs, et à sa gauche danse l'usine, à sa droite le domaine. La voix d'Andri est toute petite, pleurnicharde, comme s'il demandait l'aumône. Il regarde Khoma dans le blanc des yeux.

— Vous voyez, Khoma, ce qu'ils ont fait de moi?

Mais les yeux de Khoma sont aussi troubles que de l'eau savonneuse.

Ils sont fixés quelque part dans l'espace et une lueur d'un vert rougeâtre y clignote juste de temps en temps, comme dans une bulle de savon.

— Que vais-je devenir, maintenant? Ils ont des gens en bonne santé.

Khoma se tait.

— Qu'est-ce que je dois faire? Le plongeon?

— Tu vas cesser d'exister, oui.

— Où donc est la justice, en ce bas monde?

— Tais-toi, Andri, tais-toi et meurs.

— Un être vivant, ça ne veut pas mourir!

— Maintenant, il pleurniche, mais avant, il était tout content: la distillerie! Un de ces miracles! Que la fièvre secoue celui qui l'a installée!

Andri s'éteint aussitôt et dit, déjà plus pour lui-même:

— Ils m'ont mangé en entier, mon bonhomme, ils m'ont pris, m'ont dévoré...

— Tu pensais peut-être qu'ils auraient pitié? Regarde un peu ici!

Khoma prend Andri par l'épaule et le tourne vers la gauche:

— Tu vois ceux qui sont là? Puis il le tourne vers la droite. Et ceux qui sont ici? Des riches, des princes, ils posent des pièges à hommes comme des pièges à loups. Tu tombes dedans, ils te dépouillent, t'écorchent vif et jettent au dépotoir ce dont ils n'ont pas besoin.

— Vous dites vrai, Khoma, oh... vrai...

— Tu penses peut-être qu'ils installent une usine, bâtissent une cité ouvrière... En fait, ils forgent des chaînes pour les hommes, posent des pièges pour capturer la force des hommes, sucer leur sang, afin que, pareils aux larves qui rongent les poutres, les vers vous mangent jusqu'à la moëlle.

Andri étouffe. Goudz dit des paroles anciennes, mais aujourd'hui, elles lui déchirent l'âme comme une lame acérée, comme si elles lui ouvraient les yeux.

Son regard pour un instant pénètre les murs de l'usine, les murs du domaine du propriétaire, il regarde les choses d'un oeil nouveau, en profondeur.

Ils ont empoisonné la terre, comme la gale, entend Andri.

Combien sont-ils? Une poignée. Et regarde-les, installés sur la gorge de la terre, avec leurs longs bras. Ils ont étranglé le village comme s'ils lui avaient passé la corde au cou, avec leurs champs, ils l'ont acculé dans un retranchement. Tu vois, là-bas, les hameaux couchés comme des tas de fumier sur les champs des propriétaires? Au-dessus d'eux fument les distilleries, les sucreries, qui métamorphosent l'énergie des hommes en argent.

Andri est surpris de constater pour la première fois aujourd'hui, qu'effectivement les hameaux sont minuscules, perdus dans les champs, comme si d'une charretée on avait laissé tomber sur la grand-place un peu de paille.

Il est étonné aussi de voir le gardien du troupeau des maîtres avoir grandi là, devant lui. Ce dernier est assis à ses côtés, il a poussé comme un chêne; à ses pieds roulent humblement les vagues blondes des champs, même le soleil se couche avec humilité.

Andri a oublié ses plaintes. Il ne fait que regarder, écouter.

— Si nous nous regardions, toi et moi... Tu vas me montrer tes cheveux blancs, ta main mutilée... Mais moi, que vais-je te faire voir? Peut-être bien mon âme, qui a tellement remué de fumier quand je faisais paître le bétail du propriétaire? Tout ce qu'il y avait d'ardent en elle, je l'ai enfoui dans le fumier. Pendant ce temps-là, toi et les autres, vous regardiez, vous vous taisiez... Que vos langues se dessèchent, taupes aveugles...

Ah... C'était comme ça... Mais qu'aurait-il pu, lui Andri? En quoi les gens sont-ils fautifs?

Khoma plonge en lui ses yeux troubles; un rire piquant, mordant, allume des étincelles dans le gris profond de ses yeux jaunes où tout commence à bouillir.

Andri ne peut ciller les yeux. Il n'est pas à son aise. Khoma se tait, mais Andri entend le rire bouillonner en lui comme fait l'eau dans une marmite.

Le rire finit par éclater et le soleil s'assombrit.

Soudain, la grande figure brûlante s'est rapprochée tout près de son oreille en exhalant la fièvre. Les mots ont volé si vite qu'il les saisit à peine:

— Tu n'aurais pas pu? Tu mens! Tu aurais pu! Tu vois, les champs, les blés pareils à une mer, la richesse des seigneurs, il suffit de prendre une allumette, rien qu'une seule dans une boîte, et voilà, la fumée qui s'envole au ciel et il ne reste sur terre que des cendres. Tu vois les maisons. les cours des fermes remplies de bétail, de biens... Suffit que tu t'amènes toi, minuscule et gris comme l'ombre d'une souris et après toi, il n'y a plus que des tisons...

Khoma parle de plus en plus vite, avale les mots, siffle, bouillonne:

— D'un propriétaire à l'autre, de distillerie en sucrerie, d'un repaire de maître à l'autre, partout où l'injustice des hommes a tressé son nid jusqu'à ce que la terre devienne nue...

Andri a les yeux exorbités, et des fourmis dans le dos.

— Tu entends? lui siffle Khoma. Rien que la terre, nue sous le soleil.

Khoma est fou. Qu'est-ce qu'il dit?

Il faut qu'Andri réponde quelque chose, mais sa langue, peureuse comme un lièvre, se dissimule dans sa gorge.

Le don de la parole finit par lui revenir, mais il ne sort pas du tout ce qu'il faudrait:

— Dieu soit avec vous, Khoma, mais serait-ce possible?

Khoma le regarde en silence puis laisse filtrer, supérieur, comme s'il lui crachait en plein dans les yeux:

— Larve grossière... Meurs, disparais, et qu'il n'y ait plus trace de toi, comme si tu n'avais jamais vécu!

— Khoma... Oh... écoutez, c'est comme ça? Que vous êtes...

Mais Khoma n'écoute pas. Il se lève, grand, furieux, et pénètre dans les blés comme on pénètre dans l'eau; Andri reste collé au sol, pareil à une feuille pourrie de l'an passé.

L'économe se tient découvert devant le propriétaire qui lit une certaine inquiétude sur le visage de bronze sur lequel le soleil a toujours erré.

— Qu'est-ce que c'est, Ian?

— Faites excuse, Monsieur, mais on ne peut pas commencer la moisson aujourd'hui.

— Et pour quelle raison? N'ai-je pas donné des ordres pour hier?

— J'ai parcouru tout le village. Faites excuse, Monsieur, mais personne n'est venu au travail. Ils ne veulent pas moissonner selon nos conditions.

— Comment cela, «ils ne veulent pas»?

Le propriétaire tressaillit. Une grève? Chez lui? Il est offensé. Il sait qu'il y a eu des grèves dans les villages, mais que chez lui, ils fassent grève! Lui qui a toujours été bon pour les nécessiteux, lui qui a toujours pardonné les bévues dans le travail, et sa femme qui n'a jamais refusé aux malades de la quinine en poudre, de l'huile de ricin ou une compresse d'arnica!

— Ian dit qu'ils ne veulent pas?

— Oui, faites excuse, Monsieur.

C'est tout à fait logique: les rustres sont de vrais loups: vous aurez beau les nourrir, ils lorgneront toujours du côté de la forêt.

Le propriétaire regarde par la lucarne: le soleil vient tout juste de se lever.

— Bon, eh bien, voilà: à cheval sur l'heure et rends-toi d'une seule traite à Iamitch pour louer des gens de là-bas; s'ils ne veulent pas, tu n'as qu'à monter notre prix.

— A vos ordres, Monsieur.

— Des fainéants!

Le silence matinal n'avait pas encore eu le temps d'absorber le martèlement des sabots du cheval que la maison fut envahie par un bruit sourd qui avait jailli de la cour et que seule une voix pointue, féminine, déchira, comme une flamme déchirerait la fumée.

— Qu'est-ce qu'il y a là-bas?

Le propriétaire ouvre les fenêtres.

Tous les employés sont dans la cour. Même les gardiens de bestiaux. Les filles de cuisine font froisser leurs jupes en courant... Il y a des gens venus d'ailleurs.

— Qu'est-ce que ce cri, là-bas? Qui sont ces gens?

Le maître se drapé dans son habit pour se couvrir la poitrine et s'efforce de comprendre ce qui arrive. Mais on ne lui accorde aucune attention.

— Maxime! Qui est là? Maxime!

Maxime accourt enfin d'un air mal assuré, les yeux éfarés, suivi par d'autres.

— Faites excuse, ce n'est pas de notre faute, la vie vaut plus cher que le service. Ils nous estropieraient. Que feraient alors nos enfants?

— Qu'est-ce que c'est? Allons, parle!

Les employés répondent en chœur:

— Comment ça, qu'est-ce que c'est? Mais c'est la grève! Si nous ne laissons pas le travail en plan, ils nous battront. Mais qu'y a-t-il à ajouter? Allons... eh... les gars... En avant!... Monsieur, tel n'est pas notre bon vouloir...

Le sang inonde le cerveau du propriétaire.

— Où allez-vous? Arrêtez-vous!

La voix, mauvaise, a grincé comme le fer sur la pierre et s'est soudain brisée. Le propriétaire entend que sa voix a chuté, s'est cassée, et qu'il ne peut dire un mot. De toute manière, cela n'arrangerait rien. Les employés sont déjà aux portes. Ils s'y sont entassés comme un troupeau uniforme qu'on mènerait au pâturage. Des maisons, surgissent en courant des filles dont les robes rouges scintillent au soleil. Le gardien du troupeau, à la traîne, tout seul au milieu du domaine déserté, se hâte de quitter la cour, vers son bétail. Il a relevé les pans de son vêtement, ajusté sa casquette et son fouet serpente par terre, derrière lui, en laissant une trace tortueuse.

— Où vas-tu, coquin? Le propriétaire trépigne. Arrière! Le jeune gardien ne fait que redoubler son pas.

Le propriétaire reste une minute à regarder le domaine déserté.

— Propres à rien! Bouseux!

Il enfille à la hâte son pantalon et sort en courant dans la cour.

Elle est vide.

Il longe les bâtiments. C'est étrange. Ce n'est pas son exploitation: on dirait que c'est celle de quelqu'un d'autre.

Il pénètre dans les cuisines du personnel, pousse la porte du pied et crie:

— Marina!

Personne.

— Oléna!

Le silence.

Les cuisines du personnel rappellent une forge. Des murs enfumés, un sol défoncé et l'odeur âcre de la sueur et du levain, ancrée là solidement comme un matou paresseux qui se couche sur son poêle. Il y a là, près du poêle une brassée de bois. Ils avaient commencé à éplucher les pommes de terre. Et tout cela a été abandonné, tel quel.

Le propriétaire avance. Les oies se sont vite égaillées dans la cour. Les oisons roulent sur eux-mêmes, à croire que le vent culbute dans l'herbe leurs boules duveteuses jaunes. S'il en épargne un, celui-ci peut rester tranquillement, là où il est. Le maître hoche la tête. Les vaches sont bel et bien restées à l'étable. Les portes de la remise sont ouvertes. Vous contemple de là un vide noir pareil à celui d'une bouche édentée. La carriole est dans la cour, les harnais traînent par terre à côté d'elle. Oh, l'animal! Oh, le sagouin! Le maître prend le harnais pour le porter dans la remise, mais le rejette aussitôt. N'y aurait-il vraiment personne, même à l'écurie?

— Mussi! Eh?!

De nouveau le calme.

— Mussi! Tu es là?

Sa voix tombe dans le vide environnant, étrange, puis disparaît sans réponse.

Le maître croise ses mains sur son ventre et examine la cour.

— Qu'est-ce que ça veut dire?

Est-ce un songe ou est-ce la réalité?

Il y a tout juste un instant, le domaine était encore un coeur battant qui faisait circuler du sang dans un corps. Maintenant, voilà que tout s'était arrêté, tout avait cessé de vibrer, et chaque porte close, chaque trou noir était une énigme.

Les chiens, à la vue du maître, se jettent à ses pieds en hurlant, lui sautent sur la poitrine.

— Arrière!

Ah, les démons, les culs-terreux!

Il revient à la maison. Le vide règne là aussi. Sa femme dort encore. Il traverse les pièces vides, jette un coup d'oeil dans la salle à manger, cherche la femme de chambre. Il n'y a âme qui vive. La rage l'étouffe. Il claque les portes, renverse les chaises et ressent une énorme envie de crier pour que les injures qu'il contient encore éclatent dans la pièce.

Ah, les démons, les sagouins!

Où est Ian?

Il s'arrête, prête l'oreille.

Ian! Ce mot fait frémir les champs alentour, tressaillir le blé mûr. Et on ne peut faire la moisson!

Où est Ian?

Autant pour lui! C'est lui-même qui l'a envoyé à Iamitch louer des faneurs. Les gens de Iamitch vont sûrement venir, et tout sera bientôt terminé. Mais ces gueux-là!...

Le maître n'arrive pas à rester assis à la maison; quelque chose l'attire dehors. Cette cour de ferme à moitié morte détient une certaine force attractive. Il la traverse encore une fois d'un bout à l'autre, solitaire et désespéré, longe les granges fermées, les écuries sombres et ouvertes, passe devant les yeux humides et brillants des bovins.

Mais voilà Ian qui, dans un nuage de poussière et tout ruisselant de sueur, revient au galop. Son cheval halète et lui aussi, tressautant sur sa selle.

Il est accueilli par une clameur:

— Alors, larbin de Monsieur, as-tu loué des gens de Iamitch?

— Où sont tes faneurs? Sont-ils nombreux? Ah! ah!

Ian galope sans même se retourner et ne fait que les menacer en silence de son fouet qu'il tient haut levé à la main.

Le village s'est replié sur lui-même: il attend. Ses yeux voient tout, ses oreilles entendent tout. Au milieu, le domaine, comme un mort, suscite l'inquiétude malgré son calme et son immobilité. La nouvelle du refus des gens de Iamitch à se laisser louer file plus vite que la monture de l'intendant.

C'est jour ouvrable, mais tout le monde est chez soi. Il y a des petits attroupements près des portails et les portes des maisons sont grand-ouvertes. Le travail s'est arrêté dans les potagers. Les gens se tiennent debout entre les plates-bandes, les bras croisés, et conversent avec leurs voisins par-dessus les haies.

— Vous avez entendu? Il n'y a âme qui vive au domaine. Ils sont tous partis.

— Ils nous auraient rejoints il y a longtemps, ils attendaient seulement que les hommes commencent.

— Qu'est-ce qui va se passer?

— Quand le grain commencera à couler, il élèvera son prix.

— Faites attention, qu'il n'aille pas louer des gens d'ailleurs.

Prokipe fait la leçon.

— Tenez bon. Si nous nous soutenons les uns les autres, nous l'emporterons.

On l'écoute en le regardant droit dans la bouche.

— Pardi! On dit bien qu'à plusieurs, même battre son propre père n'est pas une affaire!

Les nantis grognent. Ils ont pénétré dans la terre jusqu'aux genoux. Ils ont du mal.

— La grève! Je vous en ficherais, moi, de la grève! Plus d'un se tâtera avant de faire... Diable sait quoi!

Ils n'ont d'ailleurs pas très peur.

Les jeunes rigolent:

— C'est malin, hein?

— Oui, drôlement!

Vers midi, les enfants sont porteurs d'une nouvelle: le maître se rend à l'usine. Des centaines d'yeux suivent le maître, derrière une fenêtre, un potager, ou une palissade. Il avance et les yeux le regardent comme les étoiles du haut du ciel.

— Il est allé à l'usine chez son gendre.

— Il est allé déjeuner, il n'a rien chez lui.

— Ses carottes ne sont même pas cuites.

Même Panass se régale et clappe des lèvres:

— Si on te mettais des laptis, hein?

Bientôt, on apprend une autre nouvelle: le jeune Lélie, le fabricant, a envoyé au domaine des ouvriers de son usine.

— Les nôtres ont frappé les ouvriers.

— Ce n'est pas vrai. Personne ne les a frappés. On ne les a pas laissés entrer et c'est tout.

— Que le maître surveille lui-même son bétail, nous ne lui interdisons pas.

Prokipe demande à Déïneka et à deux jeunes gars de former un piquet de grève et de ne laisser entrer personne au domaine.

Un peu plus tard, le maître sort de son domaine sur des montures que Lélie lui a envoyées de l'usine.

Le jour s'étire longuement, comme une année entière.

On dirait bien que le froment va se répandre dans les champs, et que le maître ne va pas tenir. Qu'il va sur l'heure convoquer les hommes à la moisson, et accepter les exigences des paysans.

Après midi, l'intendant, à bride abattue, retransverse le village au galop. Il fouette sa monture et rebondit sur sa selle comme s'il voulait rattraper un coursier. C'est tout juste si on parvient à voir la croupe de la bête et le dos de l'intendant.

— Il a filé en direction de Peski.

— Là-bas non plus, il ne fera pas fortune. Il ne louera personne.

— Qu'est-ce qu'il y a donc?

— Ils font grève.

Le soir approche déjà, mais il n'y a aucun changement. Il n'y a que les vaches qui mugissent au domaine.

Le soleil se couche doucement, rouge, dans un ciel vert. Il doit être contre le vent.

Quelque chose d'oppressant, d'inquiétant, croît à ras de terre de manière imperceptible. Les fenêtres rougeoyent comme des charbons ardents et le mugissement du bétail déchire l'air épais.

Si au moins quelqu'un nourrissait les bêtes.

— Est-ce qu'elles sont coupables?... Elles sont là, les pauvres, sans avoir ni mangé ni bu.

Le bétail, au domaine, mugit de plus en plus fort. Les vaches ont cessé de meugler et dans un rugissement rauque et grinçant, plein de désespoir et de tourment, elles appellent à l'aide. Les chevaux hennissent de rage. Ils sont en furie dans leurs stalles et frappent le sol de leurs sabots, les naseaux dilatés de colère.

A force d'ennui, les femmes quittent leur ferme en courant.

— Oh, je ne peux plus écouter ces bêtes pleurer.

— Mon Dieu, je vais faire un saut là-bas, leur donner à manger.

— Oh mon Dieu, que c'est triste! Même les enfants pleurent.

La nuit tombe. Les ombres rampent hors de leur abri et, sans en avoir l'air, comme en douce, se couchent sur le sein de la Terre.

Du domaine, on entend parvenir le mugissement sauvage des bêtes qui déferle par vagues sur le village, persévérant, intolérable, évoquant un bateau qui sombrerait en mer et qui, dans le désespoir qui précède la mort, éreinterait la gorge de ses sirènes. Alors, Prokipe envoie des jeunes gars au domaine.

Les bêtes, elles, ne sont pas coupables.

Le maître ne soufflait mot, les gens non plus. Ils se rendaient aux champs, moissonnaient leur blé et raillaient d'une joie mauvaise lorsque l'intendant revenait bredouille des villages avoisinants. Le soleil dardait, le froment se desséchait, prêt à couler. Le commissaire de police était passé. Les clochettes de la poste, l'aboiement des chiens, les injures grossières et les cris... Tout cela était passé comme en été un nuage dans le ciel. C'était comme cela : il était reparti bredouille. Ils n'avaient pris que Khoma : il avait effrayé le commissaire.

Et le froment coulait...

L'intendant devint alors plus conciliant : il payait la vodka et faisait la leçon à chacun. Les uns lançaient un juron, les autres buvaient. Ils buvaient la vodka, et pour quoi pas ? Mais ils n'allaient pas travailler. Peut-être certains en avaient-ils envie, mais ils avaient peur.

Et le froment coulait...

Malanka s'était rendue aux champs. Elle avait approché son oreille tout contre terre, contre ces terres sans rivages, comme une mouette met son oreille contre le sein marin, et elle écoutait le grain de l'épi trop mûr se répandre doucement, à croire que les champs de blé pleuraient des larmes d'or. Elle en avait pitié, comme s'il s'était agi d'un enfant, bien que cela appartienne aux maîtres. Et la voilà à genoux, qui écarte les épis et ramasse les grains rouges avec tant de précaution, de tendresse, d'amour, qu'on dirait qu'elle retire un nouveau-né des fonts baptismaux.

Blé sacré !

Certains de ceux qui avaient un emploi permanent étaient retournés chez le propriétaire foncier, mais la moisson n'avait toujours pas commencé. Au bout d'une semaine, le maître finit par augmenter son prix. Pas autant que les gens l'auraient voulu, mais il était devenu tout de même sensiblement plus élevé.

— On va y aller ?

— Oui, on y va.

Prokipe aussi le conseillait :

— C'est le moment.

Les gens déferlèrent immédiatement sur les terres du propriétaire comme on se jetterait à l'eau en pleine canicule, et dressèrent des tas de moyettes et de meules.

Quant à Khoma Goudz, il fut bientôt relâché. Il revenait justement à travers les champs du propriétaire foncier. Il jeta un coup d'oeil sur les moissonneurs en ricanant d'un air faux.

* * *

Les nuages s'étaient, bas, grandissent, s'accumulent et retombent. Le vent dans le ciel nocturne dresse des moyettes à croire qu'il met en tas du foin.

Dans le pré, les meules noires somnolent lourdement, comme des boeufs repus qui seraient au pâturage. Elles se fondent pour disparaître dans l'obscurité, mais Khoma les distingue partout : là, à droite, derrière et à gauche au-dessus de sa tête. Le foin est si glissant, si lissé, sent si bon, qu'on a envie d'y plonger la main, de ranimer les tiges mortes et de libérer l'odeur émuée des pois de senteur et du mélilot.

Un petit rire piquant, perçant, s'agite dans la poitrine de Khoma, lui monte à la gorge... ah... ah...

Des bras ont oeuvré, des jambes ont marché pour rassembler une telle richesse.

Et voilà... une seule seconde et...

Il n'achève pas. C'est comme s'il voyait la chose : ils dressent des moyettes de foin. Le maître se promène comme une cigogne. Il s'est plié, a fourré son nez dans le foin... «Pardon, mon bon Monsieur.— Comme de l'or pur...— Ramassez, hommes, ramassez, pour que la pluie ne détrempe pas le foin...»

...Et il jette un coup d'oeil au ciel. Il a fourré ses mains dans ses poches, il a sur lui des pantalons noirs et une veste blanche, et le voilà qui repart dans le pré, comme une cigogne.

Et le rire danse dans la poitrine de Khoma.

Il fourre paresseusement sa main dans sa poche et ne la retire pas.

A quoi bon se hâter? Il a tout son temps.

Ivre de l'odeur du foin, le vent frémit parmi les meules, les nuages se couchent dans le pré, la nuit est un lac côtoyé par le ciel, mais Khoma voit encore quelque chose: l'intendant, la cravache au côté, se tient devant le maître.— «Oui, mon bon Maître, il y en aura assez pour l'hiver et on en aura même à vendre».

Oui, même à vendre, se dit Khoma pour lui-même.

Avec précaution, il arracha une touffe de foin et la secoua. Puis il sortit des allumettes de sa poche.

Le vent éteint le feu. Mais Khoma s'est courbé en deux, a protégé la petite flamme entre ses paumes et s'est arrêté dans la contemplation de ses mains qui se colorent de petits pétales de rose. Le foin ne veut pas brûler. Il crépite et lui fume en plein dans les yeux. Cela rend Khoma furieux. Toutefois il commence à prendre.

Alors, d'un air absorbé, Khoma s'éloigne d'un pas tranquille vers une autre meule. Tel une luciole, il luit un instant pour disparaître ensuite dans l'obscurité.

Il a enfin terminé.

Maintenant il veut regarder.

Il se couche sur le ventre dans les regains, appuie sa tête sur sa main et attend.

Les meules deviennent très distinctement noires et Khoma les voit même en fermant les yeux. Lorsqu'il les ouvre, eh bien, les meules ne sont plus les mêmes, elles sont enveloppées de fumée, drôlement légère, mobile.

De petits brasiers commencent à jouer à leur pied, comme des gamines en jupettes rouges; ils s'attaquent aux flancs par bonds, y grimpent, mais la masse noire ploie ou grandit brusquement, comme si elle s'efforçait de s'arracher au sol et de s'envoler.

La tête de Khoma repose lourdement sur sa paume. Un calme étonnant se propage dans ses veines et ce n'est que quelque part au plus profond de lui-même que le ricanelement se tord en sa poitrine, tel un ver luisant.



Entre temps, les meules grandissent. La fumée déploie ses ailes et entraîne le feu avec elle. Ce ne sont déjà plus des gamines en jupettes rouges, mais un être énorme et obstiné, un fauve, qui voudrait se débarrasser d'un poids. Il étire ses pattes sous les meules, véritables veines bleues, les contracte et les écrase sous son propre poids, comme ferait un ours. Il ouvre une gueule saignante et dévore le foin qu'il déchire à belles dents, fou de rage.

Les meules se flétrissent déjà, s'affaissent, et la bête continue à cracher des étoiles, comme un chat de la salive, elle continue à souffler d'un feu bleu, à éclabousser de flammes les berges de la nuit noire.

Khoma rit doucement. Le ricanement lui a échappé de la gorge et a roulé sur le visage sans ride; Khoma se sent plus léger après cela. L'apparition du feu a comme cautérisé un endroit douloureux dans sa poitrine.

Le feu!

Rouge, gai, pur!

Il n'y avait pas encore si longtemps, le feu reposait dans sa petite boîte sombre, aussi froid et imperceptible que Khoma parmi les gens, mais désormais, il avait vengé les paysans des vexations qu'on leur infligeait.

Flambe, flambe.

Les yeux troubles de Khoma lancent eux aussi des étincelles. S'ils pouvaient, ils brûleraient, transformeraient tout en cendres. Le foin, le blé des maîtres, les bâtisses, même la terre, ils la livreraient au feu...

C'est que tout est péché. Tout est péché sur cette terre maudite. Tout est péché. Seul le feu est sacré. Et alors, Dieu le Père lui-même jette ses foudres de feu sur la terre dans son courroux.

Vous accumulez votre bien à la sueur du front du paysan, et vous souillez la terre des larmes que le paysan verse à force d'être maltraité; mais le feu est tombé sur vous, et maintenant, où est tout cela? Cherchez-le dans les nuées, remuez les cendres... ah... ah...!

Une joie mauvaise emplît le coeur de Khoma. Il voudrait se lever, crier, railler. Mais quelque chose le retient,

quelque chose qui coule avec le feu et on dirait que s'il se lève ou s'il cesse de les regarder, les meules vont s'éteindre, vont s'arrêter de brûler.

Les meules finissent par succomber. Dociles, humbles, elles flambent d'un feu régulier comme des cierges à l'église. De bas nuages roussâtres battent de leurs ailes noires à l'horizon, dans le ciel, comme une chauve-souris.

Tremblantes et craintives, les ombres des meules tombent sur le champ éclairé. Autour, tout est calme.

Le foin se consume peu à peu. De temps en temps seulement, une gerbe d'étincelles jaillit en crépitant, ou le vent saisit une brassée de foin pour la détailler en étoiles.

Un bruit lointain parvient brusquement jusqu'à Khoma. Ce sont certainement des secours qui arrivent. Khoma rit, la bouche déformée d'un rictus.

Accourez! Hâtez-vous! Il n'a pas envie de se lever. Tout lui est égal. Ils vont l'attraper? Qu'ils le fassent...

Les voix sont de plus en plus proches. On entend déjà le halètement des gens et le jaillissement de la terre sous les sabots.

Alors Khoma finit par se lever. Il s'étire, se dégourdit les membres et paresseusement, lentement, les cheveux en bataille, tout noir, il s'évanouit dans les ténèbres.

* * *

On était en train de récolter le sarrazin lorsque Gouchtcha débarqua soudain au village. Tout d'abord on ne le reconnut pas. Il s'était laissé pousser la barbe, faisait plus vieux, et avait un peu l'air d'un étranger. Il fut bien accueilli. Les jeunes gens lui serraient longuement la main, bien fort, et le regardaient droit dans les yeux d'une manière un peu nouvelle. Même Andri n'était plus le même. Il lui donna l'accolade, eut un cillement d'yeux rusé et se mit à rire.

— Alors, tu as fait ton temps?

«On sait bien pour quoi», qu'il disait.

Les paysans ne parlaient plus tout à fait comme avant, ils disaient: «il a fait son temps de prison, il en sait davantage que nous».

On l'accablait de «comment?» et de «quoi?». Que disait-on du partage des terres? De quoi parlait-on de par le monde, etc... C'était un hôte très prisé.

C'est par Pidpara que Gafiika apprit que Marko était au village. Il s'était plaint, furibond:

— C'est comme ça... A cause des va-nu-pieds, on ne vit plus. Mais voilà qu'en plus ils ont relâché Gouchtcha.

— Gouchtcha?

Le coeur de Gafiika défailloit. Avait-elle bien entendu? Elle eut bien du mal à attendre l'obscurité pour courir chez elle.

Mais en chemin, elle se heurta à Gouchtcha.

— Marko!

Oubliant tout, elle tendit les bras vers lui.

Ils tombèrent dans les bras l'un de l'autre, d'un seul élan. C'était arrivé de manière aussi inattendue, aussi simplement que s'ils s'étaient séparés la veille.

Gafiika riait d'un rire argentin et haché, à croire qu'elle enfilait les perles d'un collier. Elle-même ne savait pourquoi. Elle ressentait la chaleur agréable du bras de Marko qui l'avait prise par la taille et la barbe du garçon lui chatouillait le front.

— Regardez-moi ça, mais il a une barbe, comme un vieux!

Ils s'éloignèrent sous les saules.

Gafiika était comme neuve, limpide, elle semblait avoir mûri.

— Tu ne m'as pas oublié?

— Non, je ne t'ai pas oublié.

— Tu m'attendais?

— Oui.

— Et tu as distribué des tracts?

Sa voix tremblait. Chaude, douce, comme le vent au printemps quand les arbres sont en fleurs.

— D'où le sais-tu? Bien sûr que je l'ai fait. Tu sais, les gens ne sont plus les mêmes: il y a eu grève chez nous aussi.

— Oh oh!

Gafiika était terriblement fière.

— Bien entendu! Les riches ont eu si peur, si peur... Mon patron déambulait aussi sombre que la nuit, il s'était même arrêté de manger. Il posait sa cuiller en disant qu'il ne pouvait pas manger et il a peur encore maintenant.

— Et ton père? Il regrette toujours autant que je ne sois pas en Sibérie?

Gafiika s'anima toute.

— Il n'en est plus là: depuis qu'il lui est arrivé malheur, il a totalement changé; maintenant, il dit: «Gouchtcha disait bien la vérité». C'est bien que tu sois revenu. La vie nous sera plus facile, désormais.

— A qui ça, «nous»?

Gafiika raconta alors à Marko comment ils s'étaient réunis durant tout l'hiver, comment Prokipe avait rapporté de la ville des brochures et des tracts, et combien de personnes les avaient rejoints. Même l'oncle de Prokipe, Panass, qui disait: «Parlez-moi donc de ces démocrates...»

Gafiika éclata de rire au souvenir de l'oncle Panass.

— Il est si drôle!

Marko prit sa main dans la sienne.

— Tu es une fille bien, tu sais.

Gafiika rougit. Il faisait nuit, mais cela se voyait quand même.

— Qu'est-ce que tu racontes... moi?!

Bientôt, les jeunes commencèrent à se regrouper autour de Gouchtcha. Il savait tout. Il avait fait de la prison. Pour la première fois de leur vie ils apprirent, par lui, que des villages s'organisaient un peu partout en communautés. Des débats et des conversations interminables se déroulaient durant leurs longues soirées d'automne. Il introduisit dans son petit groupe une nouveauté: le travail en commun. Ils labouraient et dépiquaient ensemble, et leur rendement était meilleur que celui des autres. On ne savait trop pourquoi,

mais les souleries turbulentes des garçons, les bagarres et les promenades nocturnes avaient cessé au village. Ceux qui récemment encore se livraient à des excès étaient désormais attirés par le travail, la lecture collective. Même les anciens faisaient les louanges de Gouchtcha. Ils allaient le voir pour savoir si c'était bientôt qu'il y aurait le partage des terres. Lui, il savait sûrement. Marko riait. Personne ne donnerait sa terre de son plein gré.

Comment cela? On n'allait pas partager la terre? Qu'est-ce qu'il y aurait, alors? Que devaient-ils faire?

Seul Khoma, le gardien de bestiaux avait une réponse toute prête, à tout instant:

— Comment ça, que faire? Il faut frapper sans même laisser leurs semences.

Andri levait sa main par-dessus l'épaule de Khoma, sa main estropiée, menaçante, et glapissait:

— Il faut frapper et brûler tout! Si tu veux du miel, mon bonhomme, enfume les abeilles...

Qui devaient-ils écouter?

Gouchtcha parlait d'union, Prokipe de liberté, et Khoma conseillait de frapper et d'incendier.

Panass Kandziouba, lourd et gris dans son caban, comme la terre que la charrue a retournée, interrogeait tristement des yeux: «Où aller? Où chercher la vérité?»

Il ne croyait personne.

— Est-ce que le moujik sait, lui?

Si quelqu'un d'autre était venu, qui comprenne, qui tende la main, montre le chemin.

Mais le moujik, que sait-il, le moujik? Il n'a sur lui que sa peau et encore, elle est toute rapiécée.

* * *

Il y avait désormais des incendies toutes les nuits. La nuit tombée, dès que le ciel noir recouvre la terre, l'horizon se fleurit aussitôt d'un hâlo rouge et les nuages d'automne éclosent comme des roses jusqu'au petit matin. Parfois, la

lueur est plus lointaine, à peine perceptible, étrangère, comme si la lune se levait. Mais parfois, elle éclate près du village et même les fermes prennent une teinte rose, même les fenêtres ont un reflet rougeâtre.

Malanka sort de la maison, cache ses mains sous son tablier et contemple l'incendie. Qu'est-ce qui est en train de brûler? Où ça? Les gens ne dorment guère, mais il serait temps pour eux de le faire. Ils se tiennent près des portails, déchiffrent les signes du ciel. On entend des voix émerger de l'obscurité, on ne sait à qui elles appartiennent, et elles s'éteignent dans les ténèbres.

— C'est le propriétaire à Péréorki qui brûle.

— Mais non, ce n'est pas là-bas! C'est plus près. On dirait que c'est à Mlinitchi ou Roudka.

— C'est un incendie qu'on a provoqué, pour sûr.

Les chiens aboient dans les cours des fermes; la mélancolie et la frayeur règnent en cette nuit d'automne.

— Hier, c'était l'intendance à Guta qui brûlait.

— Et avant-hier, quelqu'un a mis le feu à la grange.

— On raconte qu'elle a complètement brûlé, il n'en est resté que des cendres.

Il arrivait que le feu appelât le feu. Dès que le ciel s'embrasait quelque part, une nappe de brume rouge se levait aussitôt ailleurs et déployait ses ailes. Alors le village noir était comme un flot dans une mer de feu. Le vent apportait parfois l'odeur de la fumée, le son lointain d'un tocsin, l'alarme.

Que se passe-t-il, mon Dieu? Tous les propriétaires brûlent, les généraux, les personnes importantes, inabordablement auparavant. Et personne ne peut arrêter cela...

Les gens erraient dans la nuit comme des ombres; les enfants pleuraient et le bétail leur répondait, de ses étables. Le feu se soulevait ou s'abaissait comme une poitrine qui respire, il érigeait des gerbes, déployait une nappe de brume et dans le ciel fleurissaient des roses des nuages.

Malanka était en effervescence.

— Va dormir, se fâchait Andri.

— C'est terrible, Andri.

— Qu'est-ce qu'il y a là de terrible? C'est tout ce qu'il leur faut.

Mais Malanka n'arrivait pas à dormir. Des bruits de pas et des bruits de paroles se faisaient encore longtemps entendre dans la rue, les lucarnes restaient éclairées et les chiens hurlaient d'ennui.

Le matin, une fumée planait au-dessus du village et vous chatouillait les narines.

Les gens respiraient l'odeur de brûlé et regardaient le domaine du propriétaire foncier.

Loukian Pidpara s'est tout à fait rembruni. Chaque nuit il décroche son fusil du mur et s'en va vers sa grange dans son champ. Il marche, terrible, grand, éclairé par l'incendie. Pidpara écoute tout. Il lance un regard à l'horizon, sous ses sourcils bien fournis, mais ses oreilles restent à l'écoute du moindre bruit. Le voilà qui contourne sa grange et soudain, il s'arrête: il y a une tache noire dans le champ.

— Qui est là?

La champ se tait: après l'été, à bout de forces, il dort d'un sommeil de plomb, roussâtre et déchiqueté.

Pidpara reprend sa marche. De là-bas, de la mer de feu, viennent sur lui toutes les frayeurs, toutes les alarmes; il serre bien fort son fusil et lance dans la nuit:

— Qui va là? Je vais tirer!

Il se tient là, robuste comme le fer, et met en joue une cible invisible dans l'obscurité.

Il n'y a personne. Où se sont-ils cachés?

Il tire.

Oh oh... gémissent les ténèbres au-dessus de la plaine. Et au village les chiens se mettent à hurler plus fort.

Et Pidpara reprend sa marche, garde sa grange, sévère, intrépide, prêt à défendre son bien non seulement à coups de fusil, mais encore à coups de dents.



Les pluies tombaient quotidiennement. Pour se sécher, le soleil jaillit un instant sur la clairière bleue, se mire dans une flaque et de nouveau, glissent sur lui de lourds nuages échevelés. Après des nuits agitées naissaient des jours jaunâtres et troubles. Mais les gens se cachaient sous leur veste, sous leur treillis, retournaient leur bonnet de chèvre, mettant la fourrure à l'extérieur, et pataugeaient dans la boue. Avant que les intempéries ne les retranchent dans leurs masures, quelque chose les poussait maintenant à l'extérieur, vers les gens. Chacun voulait voir un visage humain, entendre une voix. On dormait peu la nuit. Les uns ne pouvaient détacher leurs yeux des incendies à l'horizon, d'autres menaient leurs bêtes sur les terres des propriétaires et ne dormaient pas, prêts à tout. Il est vrai qu'une fois que l'intendant s'était enfui, les habits quasiment déchirés, plus personne ne s'était risqué à retenir les chevaux et ces derniers rongeaient avec appétit les jeunes blés verts lavés par les pluies.

C'était comme si les gens avaient oublié leur travail quotidien. Au village l'animation était extraordinaire. Les gens se désintéressaient de leur propre lopin qui leur paraissait tellement petit, tellement malingre, tellement peu digne d'attention, et il restait abandonné, sans avoir été ensemencé, ni même labouré.

On était à l'étroit dans les assemblées. Les vestes se serraient les unes contre les autres, à tel point que les vêtements mouillés dégageaient de la vapeur. Les nouvelles et les rumeurs surgies d'on ne sait où faisaient boule de neige et gonflaient à vue d'oeil, comme la pâte dans un pétrin. Les yeux secs et sans sommeil des uns allaient chercher chaque mot droit dans la bouche des autres, et leurs oreilles, attentives, s'en saisissaient. Qu'allait-il advenir? Comment cela allait-il se passer? Le peuple se révolte partout, se soulève, veut quelque chose, les ouvriers font grève, abandonnent leurs usines, le chemin de fer ne fonctionne pas. Qu'est-ce qu'ils ont, eux, à rester assis, les bras croisés, à attendre qu'on s'occupe d'eux?

Les retardataires se pressaient à l'assemblée et s'efforçaient de passer la porte.

— De quoi parlent-ils là-dedans? Il faudrait que tout le monde puisse entendre.

— Voyez-vous, on est à l'étroit, ici. Tout le monde ne pourra trouver une place.

Lorsque Mandryka ou Pidpara, un des nantis, venait à passer, ceux qui se faisaient tremper sur le perron les persifflaient:

— Rentre, tu entendras mieux la façon dont on va partager tes terres.

— N'écoute pas, tu maigrirais de tristesse.

— Rien ne lui arrivera, le pauvre aura beau maudire son travail, la panse des riches continuera d'enfler.

— Si le pauvre perd quelque chose, c'est le riche qui récolte.

— Ce n'est rien: tout va changer. Même les cochons iront au ciel.

— Dès qu'on les attrapera.

Mandryka ricanait sans joie et allait son bonhomme de chemin. Pidpara se renfrognait et jurait.

Gouchtcha disparaissait fréquemment. Il revenait tout couvert de boue, trempé, mais joyeux. Gafiika l'accueillait derrière le potager de Pidpara.

— J'étais à la gare. Ils font grève. C'est le deuxième jour que le chemin de fer ne marche pas. Les ouvriers se sont réunis et tiennent conseil. Nous aussi nous devons réunir les gens.

— Prokipe aussi le pense.

— Il ne faut pas perdre de temps.

— Et où se réunir?

— Dans la forêt peut-être, de l'autre côté de la combe.

— Faudrait convoquer les gens de Iamitch.

— Nous ferons venir tout le monde.

Marko voulait s'en aller.

— Attends! Je vais te montrer quelque chose.

Gafiika rougit soudain. Elle se tenait là, indécise.

— Qu'est-ce que tu as là? Montre!

Gafiika se détourna de lui et sortit quelque chose de son corsage.

— Tiens-le!

Il prit l'objet par un bout et elle déplia un morceau de tissu rouge.

«Terre et Lib...»

— Je n'ai pas encore terminé de le broder.

Elle était honteuse et des larmes jaillirent de ses yeux.

— J'ai fait ça comme ça... Si c'est utile... Mariika a décousu sa jupe neuve et elle a brodé, elle aussi... encore mieux que moi.

Et elle se tut.

Ses yeux coupables cherchaient, sans oser le faire ceux de Marko.

* * *

Le village n'était pas tranquille. Depuis la nuit où ils s'étaient réunis dans la forêt et avaient décidé de confisquer la terre des propriétaires fonciers, il s'était écoulé une bonne semaine, mais les gens restaient hésitants. Tous attendaient, tendus, mais personne ne savait trop bien quoi exactement. Les uns disaient une chose, les autres une autre, et ces conversations s'entremêlaient comme un filet, sans début et sans fin. Les cheminots faisaient grève, les ouvriers faisaient grève. Partout régnait une atmosphère sourde, trouble, une sorte de néant, et seuls les freux, de la chaîne noire de leurs ailes, rattachaient le village au reste du monde.

Il se passait quelque chose alentour, comme si un nuage, gros d'orages, approchait, mais personne ne savait d'où viendrait la grêle, où elle tomberait et ce qu'elle frapperait. Tout le monde haletait, inquiet, en ces sombres journées. Et les longues nuits d'automne s'écoulaient, grosses d'inquiétude. Si quelqu'un avait crié: «A l'aide, à la garde!», si le tocsin avait résonné ou si des coups de fusil avaient déchiré l'air épais, les gens auraient alors surgi hors de chez eux et se seraient jetés tête baissée l'un sur l'autre!

Gafiika n'arrivait pas à dormir. Dès qu'il faisait nuit, Pidpara fermait la porte de l'entrée à clé, vérifiait longuement la solidité des verrous, décrochait son fusil avant de se coucher et prenait une hache à ses côtés.

On éteignait la lumière, mais Gafiika savait que le maître des lieux ne dormait pas. Elle l'entendait remuer sur sa couchette, s'agiter, siffler péniblement puis s'asseoir et tendre l'oreille.

Ensuite, il se recouchait et restait ainsi, en retenant son souffle; mais soudain il faisait un bond, passant et repassant sa main par terre jusqu'à ce qu'il trouve sa hache. Alors, le silence régnait à nouveau. Les souris, déjà réfugiées à l'intérieur pour l'hiver piaillaient sous les banquettes et les cafards crissaient sur les étagères. Mais Pidrapa ne dormait pas. Gafiika avait l'impression qu'elle voyait ses yeux ouverts, plongés dans l'obscurité.

Pidpara finissait par se lever et sortir. Gafiika avait le coeur battant et en écho à ses battements répondait le bruit des pas de Pidpara près de la grange, près des meubles, ou sous les murs de la maison.

Pour la nuit, le maître se rendait parfois aux champs, près de sa grange. Alors, la maîtresse du logis errait de nouveau toute la nuit car elle avait peur; elle gémissait, poussait des soupirs et traînait ses savates d'une fenêtre à l'autre.

Mais Pidpara s'en sortait mieux avec les employés. Il ne jurait pas, n'était plus sur leur dos, comme avant, mais toujours derrière leur dos, à les regarder d'un oeil soupçonneux; et au beau milieu d'une conversation la silhouette lourde de Pidpara se dressait brusquement derrière eux, comme un clocher, qui jetait son ombre.

Pour Gafiika cela devenait parfois si pénible qu'elle demandait à passer la nuit chez elle.

Malanka ne se couchait pas tôt; Andri était éternellement en vadrouille et rentrait tard, mais Malanka rêvassait toute la soirée. Il se passerait bien quelque chose. Quelque chose de beau surviendrait, qui changerait la vie. Quelque chose se produirait soudain et si ce n'était aujourd'hui,

ce serait demain. Elle ne voulait rien faire, et, les bras croisés, comme un dimanche, elle parlait, brodant délicatement avec les mots. Elle restait sur le seuil avec Gafiika, dans l'entrée, et regardait longuement les fenêtres illuminées dans tout le village. Là, dans chaque demeure, on attendait quelque chose, on était prêt à s'embraser comme du petit bois sec qu'il suffit d'allumer. Dans chaque demeure fleurrissait l'espoir, grandissaient les espérances.

Et on n'avait certainement jamais brûlé autant de pétrole qu'au cours de ces longues nuits d'automne grosses d'inquiétude.

* * *

Le vent se levait par rafale, déchirait les voix et hurlait, mais un pâle soleil, au-delà des nuages, s'était montré un court instant, faisant tomber son ultime pluie d'or sur la terre. Gafiika repêchait le linge dispersé par le vent dans la cour, comme un troupeau d'oies blanches. Une chemise du maître s'était gonflée, avait roulé, toute ronde, comme enceinte, et ramassait de la terre avec ses manches. Le vent sifflait aux oreilles de la jeune fille. Elle eut l'impression qu'on l'appelait.

On l'appelait en effet. Elle se retourna.

Près du portail, Prokipe lui faisait signe.

— Qu'est-ce que tu veux?

Elle n'entendit pas ce qu'il disait.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Apporte ton drapeau.

De l'autre côté du portail il y avait plein de monde. Il y avait aussi Malanka avec ses mains desséchées, et Panass Kandziouba, le lourdaud, et des enfants qui sautilaient près de la palissade comme des moineaux.

— Apporte-le vite!

— Qu'est-il arrivé?

Gafiika se précipita à l'intérieur.

Plusieurs mains se tendirent vers elle, mais ce fut Prokipe en personne qui le prit.







Il avait déjà attaché le morceau de tissu rouge à une hampe.

Les gens grondaient d'impatience. Ils avaient tout de même pu voir ce jour. Le manifeste était arrivé. Pidpara se tenait sur le seuil de sa maison, noir comme une ombre, l'épaule appuyé au chambranle, il regardait le tableau en silence.

Le drapeau fut enfin levé. Le tissu rouge claqua au vent, et les mots sautèrent, comme s'ils avaient été vivants.

Terre et Liberté!

Tout le monde leva les yeux et quelque chose traversa la foule, comme un soupir.

Et ils s'ébranlèrent plus loin. Gafiika avait oublié le linge, elle marchait avec la foule, comme dans un rêve. Quelque chose s'était produit. Qu'on attendait, il est vrai, qu'on espérait, mais quelque chose de confus. Un certain manifeste.

Elle eut l'impression qu'à côté d'elle, Prokipe avait aussitôt grandi. Ses grosses mains de travailleur tenaient tranquillement la hampe, ses pieds avançaient d'un pas ferme.

Du brouhaha informe se détachèrent quelques paroles isolées:

— Dieu merci, on a vu enfin ce jour.

— Il y en aura pour tout le monde! La voix de Malanka tintait. Le vent déchirait ses mots et les renvoyait:

— Pour tout le monde, notre terre...

— Maintenant, mon bonhomme, fini le temps des larmes pour les brebis, c'est le tour des loups.

Sur le visage rubicond d'Andri, les moustaches grises étaient plus blanches, telles des palombes.

Panass Kandziouba rayonnait.

— On chaussera les laptis au propriétaire, Andri!

— Pardi oui, ça alors!

Près de la palissade, les pieds rouges des enfants faisaient gicler la boue.

Les enfants couraient devant et piaillaient.

Terre et Liberté, Terre et Liberté!

Le drapeau flottait comme une flamme au vent.

Les gens affluaient dehors. Ils ôtaient leurs bonnets, se signaient et rejoignaient les autres. Ceux qui venaient en sens inverse faisaient demi-tour.

A l'assemblée! Il y a le manifeste!

La route était inondée de monde.

Il y avait quelque chose de neuf en eux. Leurs yeux profonds brillaient sur leurs visages gris comme des cierges dans la pénombre d'une église. Gafiika avait l'impression de comprendre chaque âme, chaque pensée, comme si cela avait été les siennes. Il y avait quelque chose de solennel dans le frémissement de ce drapeau, dans la douce mélancolie du soleil d'automne, sur les visages clairs et émus. Comme si par une nuit sombre de printemps, ils tenaient à la main des bougies allumées et entendaient voguer vers les étoiles un «Christ est ressuscité!»

Ceux de devant s'arrêtèrent brusquement.

Un autre flot s'était montré au coin de la rue et avait bouché le passage. En tête, il y avait aussi un drapeau rouge.

— Terre et Liberté!

— Terre et Liberté! Nous vous souhaitons une bonne fête!

— Et nous de même!

Tout le monde s'entremêla.

Malanka embrassait déjà la femme du forgeron.

— Oh, ma commère, ma douce commère...

Elle ne pouvait pas parler.

Elles s'embrassaient. Les mains sèches de Malanka tressautaient sur les flancs énormes de la femme du forgeron.

— Gloire à toi, mon Dieu, gloire à toi!

Le vent arracha une larme du nez de la femme du forgeron.

Ils s'ébranlèrent. Maintenant il y avait deux drapeaux qui, réunis, vogaient à l'unisson. Ils s'agitaient, se lovaient comme une flamme que le vent ranimerait.

Les gens s'agglutinaient à l'assemblée, si serrés que leurs vestes se fondaient en une seule masse et on ne

pouvait plus respirer. Sur le perron, Gouchtcha était en train de lire quelque chose. Il était fatigué déjà, enrôlé, mais les retardataires voulaient entendre eux aussi. Ceux qui étaient loin tendaient le cou, mettaient leurs mains en cornet à leurs oreilles, ceux qui étaient devant ne voulaient laisser passer personne pour entendre encore une fois. Et les gens arrivaient toujours, s'écrasant sur les épaules du voisin.

— Qu'est-ce qu'il lit donc? La liberté, la liberté, mais où donc est la terre?

— Tu n'entends donc pas? C'est d'elle qu'il parle justement.

Malanka, minuscule, avait été complètement reléguée en arrière. Bien au chaud au milieu des effluves des corps, elle se sentait tout à fait bien. Elle n'écoutait pas. Pour quoi faire? On le savait bien comme ça: tous le savaient que la terre leur avait été donnée. On aurait mieux fait, au lieu de rester plantés là, d'aller tous ensemble sur les terres du propriétaire et de mettre la charrue en route pour la voir au plus vite s'enfoncer dans les champs immenses, rejeter une couche de terre, départager les gens. Voilà ta part. Voici la mienne. Afin que le partage soit équitable pour tout le monde. Regardez! Même Andri a levé sa main mutilée en la faisant voir aux paysans pour qu'on ne l'oublie pas. Y avait-il si longtemps de ça qu'il maudissait la terre? Mais c'était du passé. Maintenant, elle était bonne, elle ne se souvenait pas du mal, elle n'en voulait pas à Andri. La terre elle-même lui sourit, parle avec elle. Regardez là-bas comme elle joue au soleil de son chaume roux.

Tout le monde est rassemblé. Le village est vide. Les routes boueuses serpentent solitairement entre les maisons comme des reptiles noirs et rampants, le vent dérange la paille sur les toits et des nuées de corbeaux fondent sur les potagers où l'on a retourné la terre.

Une vieille était sortie de chez elle. Elle se tenait aux murs en criant d'un ton fâché dans le vide:

— Où sont les gens? Qu'est-ce qui brûle, hein?

Personne ne lui répondait. Seul le vent heurtait aux portes des masures abandonnées, les vaches erraient dans les cours et les chiens se faisaient les dents aux tas de feuilles mortes.

Peu à peu, les gens rentraient de l'assemblée.

En voilà deux qui viennent:

— Tu as entendu? La liberté, la liberté... mais laquelle?

— D'où est-ce que je le saurais, moi?... La liberté de frapper les propriétaires.

— Mais moi, j'ai tout de suite compris: la liberté nous est donnée pour que le menu peuple vienne à bout des maîtres. Ce qui veut dire, de ceux que les paysans nourrissent.

Des femmes:

— Quand on réquisitionnera l'exploitation du propriétaire, je prendrai juste la vache rouquine.

— Moi, juste une paire d'oies, pour l'élevage. Sont de si bonnes oies...

— Y aura de quoi prendre... si ce n'est nous, d'autres s'en chargeront, or, c'est le nôtre, le maître...

— C'est certain... Nous ne le donnerons à personne.

Des jeunes avaient soudain rempli la rue de leurs chansons.

Près des maisons des riches, ils s'arrêtaient, levaient leur drapeau en l'air et criaient à pleins poumons:

— Terre et Liberté!

S'ils se sont terrés, au moins qu'ils entendent... Pour eux, c'est comme du piment sur un chien...

C'est tout juste si Gouchtcha et Prokipe ne sont pas en charpie. Comment cela se passera donc? C'est bientôt qu'on commencera le partage de la terre? Et celle qu'on a achetée, sera-t-elle confisquée?

Marko s'enrouait, arrivant tout juste à répondre à droite et à gauche, mais Prokipe, comme toujours, était calme.

Malanka le cueillit par les pans de son habit:

— Prokipe, écoute-moi, c'est moi, Malanka. Mais, attendez donc, les hommes, laissez-moi parler! Tu entends, Prokipe? Qu'on m'en coupe, pour moi, un bout plus près de

l'endroit où le froment donne bien... Et attention, veille à ne pas oublier... Tu entends, Prokipe, hein?

Elle était toute courbée, sèche et petite, saisie de son désir insurmontable et unique.

* * *

Chaque jour était porteur d'une nouvelle. Là on avait démembré en entier une exploitation, ailleurs on avait incendié une distillerie ou une sucrerie, dans un autre endroit, on avait taillé les forêts d'un propriétaire, labouré ses terres. Et on n'était pas puni pour ces choses-là! Les maîtres s'étaient sauvés, avaient disparu devant leurs yeux comme un feu de paille. Chaque jour, le vent apportait une fumée fraîche, les gens, des histoires nouvelles, et personne ne s'étonnait plus de rien. Ce qui hier encore était conte, était aujourd'hui devenu réalité. Qu'y avait-il d'étonnant à cela? Il est vrai que la distillerie de Lélie, le jeune fabricant, l'intendance du propriétaire leur crevaient les yeux; qu'est-ce qu'on attendait encore?

— Serions-nous pire que les autres? On avait pourtant bien décidé.

Il y avait des mécontents, mais Gouchtcha et Prokipe avaient pris le dessus.

Toutefois, le soir, certains attelaient leurs montures et sortaient clandestinement du village, à vide, pour la nuit. Il y en avait qui allait aussi à pied. Ils se fourraient une hache à la ceinture, prenaient un sac sous le bras et ils s'étiraient tout le long des champs dans les villages voisins pour aller prendre le bien des maîtres.

La nuit, par les routes boueuses, des fourgons roulaient sans arrêt, chargés de sacs de grain, de pommes de terre, de sucre. Ceux qui étaient à pied revenaient à cheval, sur des bêtes fringantes, ou poussaient devant eux une vache. Le lendemain, ils dormaient jusqu'à midi, et ce n'est que d'après les roues maculées de fumier que les voisins devenaient qu'untel ou untel avait été à la pêche au trésor durant la nuit. Parfois, les enfants jouaient avec des jouets

nouveaux, des éclats de fiole, des poignées de porte ou bien alors, une jeune fille suscitait l'envie des autres en se faisant un bonnet dans un tissu avec lequel les maîtres tapissaient leurs meubles.

Malanka aussi y allait.

Haletante et toute gémissante, elle avait traîné à grand-peine jusqu'à chez elle un petit sac de farine.

Andri dévorait à belles dents de délicieux petits pains et vantait sans arrêt leurs mérites, mais Malanka n'en mangeait pas.

— Pourquoi n'en manges-tu pas? s'étonnait Andri.

— Je ne peux pas. Ce n'est pas à nous.

— Alors pourquoi l'avoir pris?

— Tout le monde en prenait, alors moi aussi.

La farine troublait Malanka comme l'aurait fait un défunt dans la maison. Elle ne savait où la fourrer.

Au village, les riches se terraient, c'était comme s'ils n'existaient pas.

— C'est comme qui dirait... qu'on n'entend pas nos chefs de file... Ils ont eu peur, ils restent bien cois chez eux, raillaient les gens.

Mais là où ils étaient en nombre, ils ne se taisaient guère. Panass Kandziouba, rentré de chez sa soeur de Pskov racontait:

— J'arrive au village; on est en semaine, mais les gens se rendent à l'église. Ils m'arrêtent pour me demander qui je suis et pourquoi, dans quel but, je suis venu, et chez qui. Ils m'examinent comme si j'étais un voleur. Bon, bien. Mon beau-frère s'y trouve aussi. Quant à ma soeur, elle tient à peine sur ses jambes, et déambule, chancelante, les yeux rouges et tout troubles. Ah mon Dieu! «Qu'est-ce que tu as, je lui demande, tu es malade?» Elle me rétorque en pleurs: «Je ne suis pas malade, j'ai peur. Je suis à bout, à force d'insomnies. C'est la cinquième nuit que l'on ne dort pas, qu'on n'éteint pas le feu, qu'on veille à ne pas somnoler. On attend l'instant où ils vont venir». — Qui attendez-vous? — Les va-nu-pieds. Ils nous ont fait dire de les attendre, qu'ils allaient tout brûler. Pour qu'il n'y ait plus ni

pauvre ni riche, mais que des paysans moyens. La terreur nous possède. Le jour encore, ça va, on voit qui va là, à pied ou à cheval, mais la nuit... alors, on monte la garde. Hier, mon homme est sorti dans la rue, le soleil se couchait déjà et des gens arrivaient au galop. Mon homme est allé au clocher sonner le tocsin. Mon coeur a défailli. Ce sont les incendiaires! Les gens sont accourus, ont tiré ceux qui étaient à cheval à bas de leurs montures et les ont ficelés puis conduits à l'assemblée du village.— «Vous voulez donc nous brûler? — Frappez-les!» Eux se mettent à hurler: «Nous sommes nous-mêmes à la poursuite d'incendiaires». Mais personne ne les croit et c'est le staroste de l'église qui les a sauvés. S'il ne les avait reconnus, on les aurait battus à mort. C'est ma soeur qui me l'a raconté et elle était toute tremblante. Ah, mon Dieu!

Mais voilà mon beau-frère de retour de l'église. Il a des cernes sous les yeux, on voit qu'il est épuisé. Bon, bien. Quelle fête avez-vous donc, aujourd'hui, que je lui fais. «On n'en a pas, mais les gens ont servi la messe pour que Dieu détourne le malheur. Notre seul espoir est en Dieu». Bon, on était là, assis, à bavarder de choses et d'autres, mais mon beau-frère, bien entendu, pique du nez et somnole. Ma soeur aussi s'arrache péniblement au sommeil pour prononcer un mot. Il fait déjà nuit noire. Quel jour pourrait-il encore faire, à cette heure-là! On a déjà soupé, la lumière brûle toujours. Il est l'heure de dormir. Ils ne dorment toujours pas. Je suis alors sorti de la maison, les lumières brillaient dans tout le village, personne n'allait se coucher. Ah, mon Dieu!... Je ne me sentais pas très bien, j'étais terrorisé. Les nôtres restent assis. Une souris crisse-t-elle sous une couchette, qu'ils dressent déjà l'oreille. Il se fait tard, cela fait belle lurette qu'il est temps d'aller dormir, mais ils ne dorment toujours pas. On entend le chant des coqs, on voit par la fenêtre le scintillement des lumières au beau milieu de la nuit dans tout le village. Quand soudain, quelque chose fait pan! Quelqu'un a tiré un coup de fusil qui a claqué sur tout le village. Bon, bien. Ma soeur s'est figée sur place, elle s'est juste pris la poi-

trine dans les mains; mon beau-frère a jailli hors de la pièce et le voilà déjà dans l'entrée. Il a pris une fourche en fer et est sorti. Moi, derrière. Je cours, et je vois des gens surgir de chez eux. Il y en a qui tiennent une hache toute prête, d'autres tiennent qui une fourche, qui un fusil. Ah, mon Dieu! Où courir? Où? Qui a tiré? On sort du village. Il y a là-bas quelques personnes. Sans rien leur demander on se précipite pour les frapper. On les a battues à mort; les coups pleuvaient où ça pouvait, jusqu'à ce qu'ils se dispersent. Personne n'a plus dormi jusqu'au lever du jour et là, au matin, on a été voir. Il y en avait huit de couchés, bien morts, l'un d'eux était encore chaud, il gémissait. Ah, mon Dieu!

* * *

On avait convenu de réunir l'assemblée du village sur la place. Gouchtcha était arrivé en avance, il déambulait près du perron avec inquiétude et regardait partout. Prokipe était déjà là.

— Ils n'ont pas l'air de venir, s'alarmait Marko.

— Il est tôt encore, ils vont arriver.

Prokipe était cependant inquiet lui aussi. Cela n'avait pas été facile de calmer les gens. Autour d'eux, il y avait des pillages, des incendies, qui traversaient les villages d'un vent de feu après avoir tout emporté dans leur tourbillon. Les gens ne voulaient pas être différents des autres, de leurs voisins, et il avait fallu beaucoup d'efforts pour les arrêter. Mais Gouchtcha et Prokipe avaient gagné. Ils leur avaient démontré qu'il ne fallait pas brûler ni détruire le bien du peuple. Ce n'était pas le propriétaire qui avait installé les maisons. C'étaient les bras des paysans qui avaient posé rondin après rondin, poutre après poutre, et tout devait désormais être à leur service. Aujourd'hui justement, on devait décider qui l'avait emporté, d'eux ou de Khoma, Khoma qui incitait à tout détruire, tout brûler.

Les gens se rassemblaient petit à petit. Voilà Sémène Majuga qui vient de se montrer à la tête de tout un groupe.

Panass Kandziouba aussi conduit des paysans. La place s'était remplie et commençait à faire du bruit. Marko serrait la main à tout le monde; il étouffait, quelque chose lui coulait dans la gorge et il ne reconnut pas sa voix lorsqu'il l'entendit:

— Et le drapeau, vous l'avez apporté?

— Le voilà! Il est là! lança en écho Majuga, après l'avoir déployé. Puis il l'éleva.

— Tout le monde est là?

— Oui, tout le monde.

On pouvait donc commencer. Mais ils ne le faisaient pas.

Ce n'est que lorsque le drapeau oscilla et s'éleva doucement dans les airs qu'on s'agita; et ce fut le signal. Les pieds patageaient dans la boue, comme des écrevisses dans un sac, on chuchotait; et les mesures de guingois, misérables, regardaient ce flot d'un air perplexe.

Le domaine du propriétaire somnolait, vide et endormi. Comme s'il n'y avait personne. Seuls les chiens grognèrent puis allèrent se terrer.

Les gens se déversèrent dans la cour à travers le portail, comme l'eau à travers le goulot d'une bouteille. Le cocher se montra hors de l'écurie. Gouchtcha lui ordonna de faire venir son patron.

— Le maître n'est pas là.

— Et où est-il donc?

— Il s'est enfui cette nuit.

Une houle déferla sur les gens.

— Il s'est enfui? Bon, bien. Que l'intendant se montre.

Ian sortit de son bureau; livide, sans son bonnet. Ses yeux froids s'agitaient, inquiets, allant de l'un à l'autre. Il recula inconsciemment. Mais Gouchtcha l'arrêta, sortit un papier de sa poche et entreprit de le déplier. Au milieu d'un silence de mort on entendait juste le froissement des feuillets. On aurait dit que Gouchtcha faisait cela trop lentement. Finalement, il toussota une fois, se redressa et, d'une voix sonore qui n'avait pas l'air de lui appartenir, il se mit à lire. Tous connaissaient déjà l'arrêté, mais il pa-



raissait à ce moment-là nouveau, solennel, comme les paroles qu'ils entendaient à l'église. C'est cela, c'est bien cela. Ils savaient déjà qu'à partir de ce jour la terre n'appartenait plus au propriétaire foncier, mais aux paysans, que le peuple la lui reprenait, en faisait sa propriété. Cette terre, sacrée par le travail des grands-pères et des petits-fils.

Retenant leur souffle, ils écoutaient tous en silence.

Gouchtcha avait terminé. Il s'adressa à Ian.

— Nous n'avons pas besoin de toi. Ramasse tes affaires et va-t-en.

Ian voulait dire quelque chose, mais il ne pouvait pas : ses lèvres blanchies remuaient sans bruit et ses mains tremblantes semblaient chercher quelque chose.

Il vacilla et comme ivre, se dirigea vers son bureau.

Mais il n'y resta guère. Il ressurgit une minute plus tard. Il jeta un coup d'oeil effrayé sur la foule et cria d'une voix enrouée :

— Mussil Attèle la voiture!

Cela mit Panass Kandziouba hors de lui.

— La voiture! Tu ne voudrais pas la télègue à fumier, hein? Vous entendez ça, braves gens, il veut la voiture!

— Voyez-moi un peu ce qu'il a voulu! Son temps est révolu!

— Ne lui donnez pas la voiture!

— Prépare la télègue, Mussi.

— Sur laquelle on transporte le fumier!

Mussi se précipita vers la télègue.

Mais Ian n'en voulut pas.

— Je n'ai pas besoin des chevaux. Laissez-moi partir, j'irai à pied.

— A-Dieu-vat!

L'intendant enfonça son bonnet et traversa la foule en marchant quasiment de biais. Ses yeux de souris en déroute croisaient chaque visage avec terreur, ses mains étaient prêtes à se défendre, mais personne ne le toucha. Lorsqu'il se retrouva enfin de l'autre côté du portail chacun se sentit plus léger, comme si une poussière leur était sortie de l'oeil.

Il fallait prendre en main l'exploitation.

— Comment allons-nous la prendre en main?

— Choisissons trois d'entre nous; qu'ils dirigent la maison. Après, on verra.

— Trois, cela suffira. Prokipe, Gouchtcha et Bézik, peut-être.

— Non, mieux vaut Majuga.

— Ratifier l'arrêté.

Olexa Bézik sortit une table au milieu de la cour, Gouchtcha se cala derrière.

C'était une grise matinée d'automne. Tout était gris. Le ciel, la plaine au loin, la cerisaie nue derrière la maison, les bâtisses et les hommes. L'odeur du crottin de cheval et la senteur des pommes fraîches étaient tenaces dans l'air.

Le brouhaha se répandait. Malanka ne laissait personne tranquille. Il fallait écrire pour qu'on partage au plus vite la terre. A quoi bon attendre? On avait bien assez attendu comme ça. Que chacun sache ce qui lui appartient et où. Ses yeux brûlaient et elle fatiguait tout le monde.

L'odeur des pommes chatouillait les narines. Pourquoi ne pas y goûter? Même si c'est, comme dit Gouchtcha, le bien du peuple; il y a sûrement un tas de choses curieuses, dans cette maison. Des liqueurs, des coussins moelleux, de la vaisselle et une foule de babioles étranges qu'un paysan n'avait pas même eu l'occasion de voir. Était-ce possible que tout cela reste là? Les jeunes paysannes lorgnaient vers la fenêtre. Comme si elle avait deviné, la gardienne monta de la cave deux paniers de pommes et en donna à tout le monde.

Entre temps, Gouchtcha en avait terminé. Les gens défilèrent longtemps devant lui et les grosses mains des travailleurs firent longtemps des gribouillages, ou, pour faire plus sérieux, des croix.

Prokipe fit venir tous les domestiques et réquisitionna les clés.

— Celui qui ne veut pas servir la collectivité peut quitter le domaine.

La gardienne et le cocher furent de ceux-là. On ne les retint pas.

Le domaine se vida progressivement. Ne restèrent que ceux qui avaient été élus: Prokipe, Gouchtcha, Majuga. Le domaine du propriétaire foncier était passé aux mains du peuple.

Personne ne se souciait aussi sincèrement que Prokipe du bien du peuple. Il courait des jours entiers de l'aire à l'écurie, de la cour aux bestiaux à l'aire. Il distribuait, aux travailleurs de la nourriture, aux chevaux de l'avoine, il mettait de l'ordre, et inscrivait tout dans un livret pour qu'on sache ce qui partait, où et combien. Il hochait la tête et s'étonnait: quel désordre! Non, le propriétaire était tout de même un bien mauvais patron. Son bien pourrissait, manquant d'un oeil de maître véritable. Il aurait fallu battre le blé, mais la machine, à ce jour, n'était toujours pas réparée, les charrues avaient rouillé, il n'y avait pas de soc. Les avaloires des chevaux étaient cassées. Tout exigeait travail et argent, mais il n'y avait pas d'argent. Alors, après qu'ils eurent tous ensemble tenu conseil, Prokipe envoya vendre le froment.

Ils s'installèrent tous les trois dans le bureau, dans les pièces où l'intendant avait vécu. La femme de Prokipe exigeait qu'il dormît à la maison; cela lui faisait tout drôle de dormir sans le maître de son logis, mais lui ne voulait même pas l'écouter: la communauté l'avait choisi.

La nuit, il ne dormait pas. Il sortait du bureau, se plongeait dans l'obscurité des nuits d'automne et restait à l'écoute du gardien qui fendait du bois. C'était à la fois étrange et joyeux. Ce qu'il voyait encore récemment dans ses rêves s'était finalement réalisé. La vie avait tourné son bon visage du côté des paysans. La justice les regardait dans les yeux. Il n'y avait plus ni pauvre ni riche. La terre nourrirait tout le monde. Le peuple forgerait lui-même son propre bonheur, à condition toutefois de ne pas être gêné. Ces maisons-là, ces appartements du maître, dans lesquels errait auparavant un seul homme, cupide et insatiable, allaient désormais faire une école. Les paysans se réuni-

raient là, il y aurait des cycles de conférences. Il voyait s'esquisser une vie nouvelle, la nuit s'était écartée, les fenêtres brillaient de mille feux, des voix avaient repoussé les murs, bombé le torse...

Il ne faisait pas encore jour que Prokipe réveillait les travailleurs, qu'il faisait tinter les clés.

Il avait toujours à la main le livret qui tranchait par sa blancheur et dans lequel il portait chaque kopeck appartenant au peuple, chaque épi.

Du village, les gens venaient le voir.

— Alors, comment va notre exploitation, hein?

Tout le monde était intéressé par la gestion de l'exploitation, par l'activité des gestionnaires, par le fait de savoir ce qui était mieux, partager la terre entre les gens ou peut-être travailler les champs de concert et ne partager alors que les céréales. Malanka criait presque à pleins poumons qu'il fallait partager au plus vite. On leur expliquait, on les menait à l'aire, dans la cour aux bestiaux, on leur donnait des conseils sur la manière d'utiliser les bâtiments.

— Ici, il conviendrait d'installer une école, disait Prokipe.

Mais Gouchtcha allait plus loin encore:

— Il y en a déjà une, ouvrons plutôt une université populaire.

Les gens étaient d'accord pour tout. Pour l'école, pour l'université. Que les paysans aussi étudient, tout ne devait pas être aux seuls propriétaires.

Panass Kandziouba regardait la plaine qui s'étendait à partir du portail et s'éloignait jusqu'à l'horizon, et il soupirait sans arrêt. Il était dépité car le maître s'était enfui et il n'avait pu le voir en laptis.

Et des silhouettes noires erraient éternellement dans la plaine sur un fond de ciel bleu. Ces impatients mesuraient la terre pour savoir combien il en reviendrait par personne.

Malanka avait relevé sa robe et, pliée en deux, déplaçait ses pattes de héron dans la terre argileuse labourée.

Khoma raillait d'un mauvais rire.

— Vous montez la garde auprès du bien du propriétaire? Ah! ah! veillez-y bien, veillez à ce qu'il ne soit pas perdu! Il vous en remerciera, le maître, lorsqu'il reviendra. Pardi!

Ses yeux verdâtres sautillaient comme des grenouilles dans une mare.

— Vous pensez que puisque le maître s'est sauvé, c'est la fin pour lui... déjà... Justement! Les gens comme lui ne sont jamais perdus! Il va faire venir des cosaques plein le village et ouste!... Au chaud, à la maison! Merci à vous, les paysans d'avoir gardé mon bien. Et on vous l'écrira sur votre dos, ce mot de «reconnaissance»! Non, si vous voulez faire quelque chose, faites en sorte qu'il n'ait pas envie de revenir, qu'il ait la nausée à force de regarder. Rasez tout à ras du sol pour que tout soit aussi nu qu'une paume de main.

Khoma pointait son gros doigt dans sa paume.

— Voilà... qu'une paume!

Ceux qui voyaient dans leurs rêves les vaches du maître, les oies de race ou autre bien, buvaient les paroles de Khoma.

C'est vrai, si Gouchtcha n'avait pas inventé le bien du peuple, ils auraient tout, comme les autres; se mettrait-on, oui ou non, à partager la terre... qui le savait? Mais entre temps, quelle utilité en tiraient les paysans?

Andri levait sa main estropiée.

— Où donc est la justice? Ils se sont conduits comme ça avec nous, et nous, qu'est-ce qu'on leur a fait en échange?

Et il regardait la distillerie. Cela l'irritait qu'elle tienne encore debout, qu'elle dresse fièrement sa cheminée qui crachait joyeusement sa fumée, comme si elle se moquait.

— Le maître s'est enfui, mais ils ont laissé Lémie, le jeune fabricant, pour la parade, qu'il fasse marcher la vodka, mon bonhomme, hé... hé...

Andri s'emportait, haletait:

— C'est clair: elle va rester comme ça, qu'est-ce qu'on en ferait?

Mais Khoma savait quoi en faire. Sa conversation était courte:

— La brûler.

Et ses paroles incendiaires sifflaient entre ses dents comme le vent.

Si l'usine était encore debout, c'était comme par miracle. Elle ne faisait que leur gêner la vue. Partout dans les villages, on en avait fini avec les propriétaires, partout les ruines étaient fumantes, mais ici, il y avait la distillerie. Où que vous regardiez, elle était là. C'était la cheminée qui vous crevait les yeux, ou bien la fumée, qui crépitait en l'air comme un serpent velu et noir. La nuit, la sirène hurlait, les fenêtres brûlaient, comme des yeux de loup, et à l'usine, rien n'avait changé, comme si de rien n'était. Quelle guigne! C'était désormais le droit des paysans et non plus celui des maîtres qui règnait. Partout ils avaient été défaits. Et tout cela s'était fort bien passé. Même les étrangers au village se gaussent d'eux. N'auraient été Prokipe ou Gouchtcha, il aurait été mis fin à cela depuis belle lurette. Et le jeune Lémie? Quelle utilité en tirait-on? Il continuerait à sucer le sang du peuple comme il l'avait fait jusque là. Il avait fait du mal à Andri; était-il possible qu'il faille attendre que la même chose arrive à quelqu'un d'autre?

Andri se plaignait comme avant, mais sa main était désormais devenue un signe de ralliement.

— Regardez ce qu'ils font de nous, à l'usine!

On prenait sa main, on examinait attentivement son moignon sans doigt, comme si on le voyait pour la première fois.

Le gardien des bestiaux du maître traînait et surgissait partout avec ses yeux verdâtres capables de secouer les gens.

Même les partisans de Gouchtcha.

En quoi sommes-nous pires que les autres?

Mercredi, on savait déjà que cela se passerait jeudi. Khoma allait de maison en maison.

— Lorsque la cloche sonnera, sors. Celui qui ne sortira pas, je le brûlerai.

Il était prêt à tout; cela se voyait bien. Il ne plaisantait pas.

Tard dans la soirée du jeudi au vendredi la lumière brûlait comme la nuit de Pâques. Les gens préparaient en silence leurs haches, pieux et pelles en fer. Les yeux des enfants perchés sur le poêle suivaient le moindre mouvement de leurs aînés.

Parfois, lorsque heurtée par quelqu'un, une pelle tintait ou un bout de ferraille tombait, tous étaient terrorisés. Quoi, déjà? Au milieu de cette attente tendue et du silence, l'air tressaillait parfois comme si résonnait le tocsin.

— Tss!... Plus bas!

On était tout ouïe et, sans plus se faire confiance à soi-même, on ouvrait les portes d'entrée ou on risquait la tête au-delà du seuil. Des cristaux de givre, fins et froids, tombaient drus du ciel. L'air était humide et peu amène, calme. On aurait dit qu'on n'en verrait pas la fin. Si au moins on finissait par donner le signal, du moment que c'était inexorable. Mais Khoma avait peut-être menti? Ou pris peur, et alors il n'y aurait rien? On rentrait, on errait d'un coin à l'autre, et on réexaminait l'arme préparée.

Toutefois le tocsin retentit sans qu'on l'attende. Le son cuivré troubla la brume automnale et se propagea partout. Enfin! Tout le monde se sentit soulagé. On sortait de chez soi, on rejoignait les attroupements et on se hâtait. Brutalement réveillées de leur froid sommeil, les cloches criaient d'une voix enrouée et, entraînaient les silhouettes noueuses, déformées par les gros travaux, la masse qui se fondait dans l'obscurité des corps pesants et balourds, des jambes torsées et des mains robustes comme des massues.

La foule stoppa devant l'usine. La grande bâtisse de pierre où habitait Lélie, le jeune fabricant, et où se trou-



vait le bureau se détachait massive, froide, sombre, sur le fond du ciel noir, et il n'y avait qu'une fenêtre, vaguement éclairée comme un oeil à moitié ouvert. Par contre, l'usine exposait, comme un rire en saccade ses fenêtres rouges et tirait des bouffées de fumée. Khoma évoluait, encore indécis, parmi les gens, comme s'il ne savait par où commencer. Il y avait une certaine animation près de la maison. Déjà, quelqu'un courait le long du mur, montait les escaliers, et on entendit claquer une porte. Puis la fenêtre s'éteignit et se ralluma. Les sons du tocsin troublaient la brume rare, frappaient, se déchiraient, et la foule, dans l'obscurité, vacillait. Une porte s'ouvrit brusquement et de là, parvint une voix inquiète:

— Qui est là? Que voulez-vous?

C'était Lémie, le jeune fabricant.

— Que vous faut-il?

Khoma sortit de la foule.

— Ah, c'est toi? C'est justement toi, qu'il nous faut. Viens ici! Et il lâcha un mauvais juron.

La silhouette menue et solitaire de Lémie, sur le mur gris, fit un pas en arrière.

— N'approche pas, sinon je tire.

Aussitôt une lueur brûla près de la maison, comme une allumette, il y eut un claquement sec qui fendit la nuit, comme un lourd roulement de tonnerre.

La foule se figea, puis reflua. D'émotion, les coeurs battirent un instant à tout rompre. Mais Khoma remonta le moral tombé:

— Oh! oh!... Et il tire, en plus?! Sus à lui, sus!

Ce cri brûla leurs corps, comme un fouet, leur arracha les pieds du sol, les poussa en avant dans un seul élan, dans un même souffle, en leur ôtant toute réflexion et ils agirent comme sous la pression d'une force qui s'éveillerait soudain de sa somnolence, pareille à la rivière qui s'éveille sous les glaces.

L'entrée obscure gémit sous le piétinement et le poids des corps qui s'étaient entassés et l'escalier se mit à trembler.

Où était Lémie? Nul ne le savait. Était-il ici, peut-être s'était-il enfui? Le frappait-on déjà ou s'emparait-on seulement de lui? Les corps s'affalaient les uns sur les autres et chacun sentait derrière soi le souffle chaud de son voisin qui le poussait en avant. Il y avait de la cohue près de la porte, mais d'en bas, tout le monde poussait quand même. Les portes étaient closes, Khoma s'acharnait à les déloger d'un coup d'épaule et, dans cette obscurité épaisse où l'on ne parvenait guère à discerner le visage de son voisin, on entendait des coups sourds et les craquements des planches sèches. Soudain, les portes finirent par se rendre et il parvint de là comme des relents d'abîme. Les gens se précipitèrent droit dans ce trou noir.

— Arrêtez-vous immédiatement! s'écria Khoma.

Une seconde s'écoula.

Alors, il se produisit un miracle, comme une brève vision qui aurait aveuglé tout le monde. La lumière électrique inonda brusquement la grande pièce, comme si quelqu'un avait agité une aile d'argent et elle se refléta sur le parquet, dans la suite des grands miroirs et dans l'or des cadres. Les rideaux blancs se balançaient légèrement aux fenêtres comme des petits nuages dans un ciel printanier, les arbres verts s'inclinaient au-dessus de la soie des meubles, les étagères et leurs bibelots brillaient comme la porte sainte à l'église et le piano à queue, tel un féérique fauve noir avait la gueule grand-ouverte et montrait à la lumière ses grandes dents blanches étincelantes. Le changement fut si brutal que la foule agitée se figea et les visages qui remplissaient tous les miroirs avaient bien du mal à tenir dans les cadres.

Mais Khoma gâcha le tableau d'un seul geste.

Il saisit un pieu, prit son élan et le fit retomber sur le piano. Ah! Ah!... Le fauve à trois pieds craqua et rugit une gamme de notes sauvage, des vocales plaintives aux vocales terribles. Et les pièces hautes s'emparèrent de ce rugissement et le diffusèrent dans toute la maison. Les gens se ressaisirent, revinrent à la vie, s'animèrent... La vague déferla à travers les portes dans la pièce. Et frappa les murs. Alors les pieux s'abattirent brusquement sur les eaux

paisibles des miroirs et firent gicler en les faisant tomber à terre dans un bruit sonore et en mille morceaux les éclats de visages qui s'y reflétaient.

Et la maison se remplissait toujours de gens nouveaux; aveuglés par la lumière, assourdis par le bruit de verre, ils franchissaient l'entrée en rampant, comme des guêpes sortant de leur nid, et se jetaient à l'aveuglette sur tout ce qui leur tombait sous la main.

— Sus à tout!

Et ils se ruaient sur tout. Ils s'acharnaient à mettre les chaises en pièces à coups de pied et lorsqu'ils n'y parvenaient pas, ils les frappaient contre le sol, se jetaient dessus, poitrine en avant, comme si elles avaient été des êtres vivants, en serrant les dents en silence. Les pieux balayaient la porcelaine des étagères pour la transformer en pluie de tessons et sous les coups des marteaux, les vitres s'éparpillaient hors de leurs châssis comme des fleurs qui tomberaient des arbres. Ils devenaient ivres. Ils auraient voulu n'entendre que tinter, cogner, crépiter, et saisir le râlement d'agonie de chaque objet qui mourait avec autant de mal qu'un être vivant.

Ils avaient oublié Lémie.

Entre les mains de Khoma, le piano ne se rendait toujours pas. Ses flancs d'un noir éclatant crépitaient à chaque coup de pieu et s'écroulaient, mais il tenait toujours sur ses pieds et ne faisait que rugir sauvagement comme un fauve qui perdrait son sang.

La poussière qui s'était jusque là tranquillement reposée sur les meubles, alarmée, fumait maintenant et virevoltait, ce qui rendait la lumière trouble et jaunâtre. Tout se fondait en une seule démente. Les gens se buvaient des yeux les uns les autres, perdant la raison devant le peur éprouvée par les choses mutilées avant leur mort, devant les cris du verre et du métal, le gémissement des cordes. Tous ces pieds cassés, ces dossiers arrachés, ces tessons sous leurs pieds, ces bouts de papier déchirés, ce désert de dévastation, tout cela engendrait une soif encore plus grande de détruire, de briser, de casser. Et leurs pieds piétinaient

frénétiquement ce qui était déjà brisé et leurs mains cherchaient de nouvelles proies.

Andri cassait de sa seule main valide les branches des plantes vivantes, il répandait la terre des bacs à fleurs. Ah... tu pousses! Il s'enivrait du craquement des pots sous ses talons.

Khoma, en nage et luisant de sueur disait, la bouche déformée par un rictus:

— Amusez-vous bien, les enfants! Notre jour est arrivé!

Panass Kandziouba s'échinait à dresser une grande armoire, mais il avait mésestimé ses forces. L'armoire s'était écroulée sur lui et l'écrasait. Il se retournait en dessous, geignait, se traînait vers la fenêtre. D'autres vinrent à son aide. L'armoire se coucha sur la fenêtre, les quatre fers en l'air, et le fond blanc oscilla un instant puis disparut. Panass se pencha à la fenêtre pour entendre l'armoire éclater en bas.

Dans ces ténèbres d'automne, les gens grouillaient dans la cour comme des chenilles.

— Pourquoi restez-vous là? Venez nous aider, à nous la liberté, maintenant!

La pièce se remplissait de gens nouveaux qui avaient bien du mal à se frayer un passage à travers le tas de décombres. Les gens se répandaient partout dans la maison et emplissaient chaque pièce de leurs cris. Les pieux et les maillets frappaient comme dans une immense forge, le mobilier et les portes crépitaient, le fer grinçait, le verre n'arrêtait pas de tinter et dégringolait comme les poires d'un poirier en pleine tempête.

Toute la maison, secouée de sanglots, criait à l'aide par les trous béants des fenêtres, dans la brume noire environnante.

On avait ouvert des commodes desquelles voltigeaient de fines chemisettes, aussi belles et aussi légères que du duvet, on lacérait des morceaux de tissu qui lâchaient un sifflement et on faisait voler la dentelle comme une toile d'araignée.

La femme du forgeron avait les yeux qui brillaient.

Elle faisait trembler ses grosses hanches, se jetait dans le tas et criait sans arrêt:

— Ne déchirez pas tout, laissez-m'en!...

Et elle arrachait d'un meuble brisé la soie jaune, rouge, rutilante.

Panass Kandziouba traversait les pièces en courant comme un fou. Une chemisette de femme, fine et sans manches, lui dépassait de la bedaine, ses mains tenaient avec précaution et serraient contre sa poitrine une boîte en vieux fer-blanc rouillé, dont lui-même ne savait que faire.

Olexa Bézik rayonnait. Il avait sauvé du massacre un pot de confiture et le serrait contre son coeur comme un enfant.

Les pièces étaient déjà lacérées, déchiquetées, remplies de poussière, véritable fumée qui tendait les bras vers l'air froid de derrière les fenêtres. Les rideaux blancs des fenêtres, déchirés, oscillaient sous le vent, tels des ailes d'oies qu'on aurait mises en pièces. Seules les lampes et les candélabres étaient intactes et obstinément, ils inondaient d'une lumière insoutenable toute cette mise à sac.

Les gens, sales et dépenaillés, s'arrêtaient, et regardaient ce qu'on aurait encore pu détruire, mais il n'y avait rien. Les murs nus rendaient l'âme, respirant du dernier souffle des papiers peints arrachés.

Dans un coin, Khoma cassait consciencieusement un vulgaire tabouret de cuisine recouvert d'immondices et à moitié pourri.

Andri le toucha à l'épaule.

— Bon, alors, et l'usine?

Khoma leva sur lui des yeux dénués d'expression.

— Tant qu'à faire, cassons tout.

Il achevait le tabouret qui n'était pas encore complètement cassé.

— Cela suffit! Laissez-ça! criait Andri. Il est temps d'y mettre le feu.

Khoma se ressaisit. Le feu? Ses yeux se fixèrent un instant, il y passa comme le reflet lointain d'une lueur d'incendie.

— Mettre le feu? Allons-y.

Ils mirent en tas sous l'escalier des débris de meubles, des pieds de chaises, des bouts de papier, et y mirent le feu.

— Sauve qui peut! Ça brûle! criait Andri.

Les gens avaient abandonné les pièces, comme des rats, et sautaient les marches d'escalier dans la fumée.

Andri prit une bougie sur un candélabre et mit le feu aux rideaux. Le feu grimpa volontiers le long de la mouseline et les trous noirs des fenêtres parurent encore plus profonds dans cet encadrement rouge et mouvant. Balayant les murs en signe d'adieu, il y avait deux ombres d'Andri qui disparurent avec lui.

Andri cherchait Khoma.

— Maintenant, c'est l'usine, vous entendez, Khoma? C'est l'usine, que je vous dis!

Ils sortirent de la maison en courant, les derniers.

La nuit était ténébreuse, plus noire encore lorsqu'on venait de la lumière. Mais arrivé en bas, on la sentait vibrer, vivre, se mouvoir et s'émouvoir sous les vagues de cette multitude noire, de ce ressac invisible de corps humains. Seule l'usine brillait par l'alignement des fenêtres éclairées et tremblait du fait de la marche des machines, comme si un coeur battait de manière alarmante sous un énorme tas de pierres, dans l'attente de quelque chose.

Les ouvriers avaient délaissé leur travail et se détachaient en noir sur le fond des murs et des portes. La lumière des fenêtres jouait dans les flaques comme les fils d'un collier en or.

La foule et l'usine se faisaient face comme si elles mesuraient leurs forces, comme s'il était en train de se décider qui des deux allait l'emporter.

Soudain la silhouette pesante et rude de Khoma apparut entre elles.

— Qu'est-ce que vous attendez? Mettez-y le feu!

Les fenêtres de la maison de Lémie fumaient. Le feu rampait le long des rideaux, agile, joyeux, et léchait déjà les chassis des fenêtres, côté cour.

La foule, défigurée dans l'obscurité, tressaillit et marcha sur l'usine. Andri courait en tête. Il tenait dans sa main gauche un bout de ferraille et sa main droite sans doigts se dressait au-dessus de sa tête comme si elle était en train de menacer quelqu'un.

Voilà la salle aux machines. Chaude, toute faite de tubes de fer tors, de roues, de machines, comme l'intérieur d'un ventre. Elle était secouée, comme prise de fièvre et lançait des éclairs de sa large courroie de transmission. Les narines d'Andri perçurent immédiatement l'odeur familière de l'huile, de la vapeur, la chaleur sèche du poêle incandescent; et se dressèrent devant lui sa vie d'ouvrier, sa mutilation. Il ressentit la souffrance des doigts coupés et la rage embruma son esprit. Il se rua sur la courroie de transmission et la brisa net. Elle retomba avec un sifflement après un léger flottement, dans un vol plané et paresseux, comme un serpent mort. La salle aux machines tressaillit une dernière fois et se figea, mais le volant, dans sa lancée, tourna si frénétiquement, qu'on aurait dit qu'il allait emporter la machine avec lui.

La chaudière poussa un soupir tiède et lourd, plein d'énergie. Ses flancs noirs étincelants exaspéraient Andri. Il avait envie de frapper cette bête, bien nourrie et pansue, il avait envie de l'entendre gémir, crier, rendre l'âme, laisser échapper son dernier soupir. Il brisa le manomètre et lui frappa le flanc de son morceau de ferraille. Puis il fit passer de la vapeur dans la sirène. Et lorsque la chaudière poussa un cri, ce même cri qui avait réveillé Andri presque toute sa vie, et qui, de plus près, semblait aussi aigu, aussi perçant qu'une alène, la fureur lui ôta souvenir, raison et réflexion. Il frappait la machine de toutes ses forces, aidait sa main gauche de la droite, déboulonnait les boulons et brisait tout ce qu'il pouvait. Il avait même oublié le danger. Il ne voyait pas ce qui se passait autour de lui, il ne voyait pas toutes ces vestes, ces jaquettes jaunes, ces barbes et ces chevelures, collées par la sueur, ces yeux brûlants à moitié fous, ces mains blessées, il n'entendait pas le bruit du fer frappant le fer, dans cette forge enfer-

nale qui voulait tout réduire à néant, qui travaillait comme un esprit destructeur infatigable et emplissait les hauts murs de l'usine des mille sons de ses échos.

Khoma était partout, on aurait dit qu'il avait oublié le langage des hommes. Ne sortaient de lui que ces mots, scories d'une âme qui aurait brûlé :

— Frapper! Mettre le feu!

Où qu'apparût son visage de vieille femme profondément creusé par la charrue de la vie, où que le regard de ses yeux verts tombât, intraitable, autoritaire, un esprit destructeur incitait les gens à l'acharnement, et leurs forces cessaient d'être humaines.

Khoma ne ressentait pas la fatigue. Ses mains, véritables tenailles de fer, retournaient les tuyaux de cuivre et plus ils étaient rigides, plus brûlait en lui le désir de les vaincre. Ses mains déchiquetées, couvertes de plaies, étaient en sang depuis longtemps, mais il ne le remarquait même pas. Il ne savait qu'une chose, qu'il devait frapper et mettre le feu.

Enfin! Les couvercles des citernes tombèrent en tintant, le feu atteignit l'alcool et un léger petit nuage bleu tremblota au-dessus. Les gens accoururent pour regarder. Le feu bleuâtre, si léger et innocent qu'on aurait dit qu'il ne pourrait pas prendre, se courbait mollement et se redressait, comme s'il voguait sur l'alcool et ce n'était que de temps à autre qu'une vague à crête rouge s'élevait.

Un chuchotement de mécontentement traversa la foule.

C'est que c'est de l'alcool qui brûle! De l'alcool pur! C'était fâcheux. A cette seule pensée, ils avaient la gorge qui brûlait, une douce chaleur se répandait dans leur poitrine. A quoi bon avoir mis le feu sans même avoir donné aux gens la possibilité d'y goûter! Maintenant, cela n'appartiendrait ni au jeune fabricant, ni aux hommes. Le feu dévore tout.

Olexa Bézik pleurait presque. Etait-ce possible que l'alcool fût perdu?

Il décida de le sauver. Il lui vint une idée: ne pourrait-on pas en puiser par en dessous? Il n'y avait que le dessus qui

brûlait. Il trouva un petit pécipient et se fraya un passage à travers la foule.

— Où vas-tu?

On voulait l'arrêter.

Mais Bézik ne pouvait déjà plus s'arrêter. Et il fourra son bras en plein dans le feu.

La flamme bleue vacilla une fois, s'attaqua aux flancs noirs de la citerne et retomba à terre en formant plusieurs cercles de feu.

— Oh, les gars, ça cuit! s'écria Olexa.

Sa manche brûlait.

C'était une tentative infructueuse, il est vrai, mais non désespérée, apparemment. Le feu n'était qu'au-dessus, en dessous, il y avait l'alcool. Pur, bon. Il suffisait de l'atteindre.

La foule fut en émoi.

— Tss! Tss! Tant de bien qui se perd! Tant de vodka! Ils avaient la bouche sèche, leur esprit demandait à être ne serait-ce qu'aspergé d'alcool, à avaler ne serait-ce qu'une fois une rasade, à se mouiller ne serait-ce que les lèvres, desséchées par la soif. Devaient-ils casser le contenant? Percer un trou sur le côté? L'odeur de l'alcool leur chatouillait les narines et leur gorge, prise de spasmes, ravalait la salive.

Ils caressaient la citerne de leurs yeux brûlants, prêts à faire couler au fond d'eux-mêmes tout le contenu du récipient, prêts à assécher ce récipient solide, insaisissable et couvert de feu. La foule s'était même figée sous le coup de cette soif démente qui était l'unique objet de ses désirs, de ses pensées. Devant elle, les vasques flambaient, plus hautes, plus larges, pleines de feu, comme des victimes sacrifiées à un dieu inconnu.

Brusquement un cri retentit.

— Ecartez-vous, laissez le passage!

Ils n'avaient pas encore eu le temps de s'écarter qu'une chose traversa la foule en filant, une chose mouillée, toute couverte de boue liquide, qui éclaboussa tout le monde et se précipita dans le feu. La silhouette noire ne passa devant

leurs yeux qu'une seconde, mais une main levée tendait déjà aux gens un petit seau de feu tout fumant, comme un coeur qu'on viendrait d'arracher de sa poitrine.

— Buvez!

Mais comment boire?

— Versez-y de l'eau, donnez de l'eau...

Quelqu'un apporta de l'eau et la fit jaillir dans le seau.

Le feu s'apaisa, se courba, eut un dernier soupir, et mourut.

— Hourrah! La vodka!

Les mains se levaient et se tendaient, tremblantes, mais obstinées, avec l'unique et insurmontable désir d'obtenir plus vite, de saisir et d'arracher des lèvres du voisin la mixture chaude et répugnante.

— Donnez! Par ici! Laissez-m'en! Ça suffit, donnez-nous en, à nous...

Ceux qui se tenaient plus près des portes n'espéraient guère en avoir. Il leur fallait aller en chercher eux-mêmes. Ils couraient dans la cour, se jetaient dans une flaque, dans la tenue où ils étaient, tout habillés, et se roulaient dans la boue dans une sorte de folie furieuse pour en être imbibé au maximum et sauter impétueusement dans le feu.

Emergeant de la brume épaisse automnale, ils surgissaient sans arrêt de l'usine, sautaient dans le feu, comme des papillons de nuit qui se jetteraient contre la lumière, sauvagement, silhouettes à moitié humaines, tout mouillés et recouverts d'une couche de boue liquide d'où n'émergeaient que deux yeux étincelants.

Les flammes bleues s'étaient développées de plus en plus, et leurs fleurs rouges éclosaient sur les crêtes comme les nuages au couchant. Sur les visages, des tons bleuâtres, morts, s'étaient étalés. Au milieu des ombres que renvoyaient les tubes cassés des machines et qui se débattaient contre les murs, les gens, noirs de boue, bondissaient dans une danse sauvage et puisaient le feu des cuves flamboyantes.

— Qui en veut? Buvez!

La demeure dans laquelle avait vécu Lémie se consumait déjà. Les poutres tombaient dans l'abîme des trous des fenêtres et s'éparpillaient en gerbes d'étincelles crépitantes. L'usine brûlait de manière uniforme, toute en feu, écoulant ses flammes par les fenêtres et par les portes, comme une blessure qui perdrait son sang.

Les larges ailes des nuages d'automne planaient doucement au-dessus de la maison qui se perdait dans l'abîme de la nuit.

* * *

Le lendemain, le calme régnait partout. Les gens déambulaient, étiolés, recrus de fatigue, apathiques. La cheminée noircie et bistrée surmontait la colline à la place où s'était trouvée l'usine. Elle attirait involontairement le regard et il était étrange que l'oeil ne se fixe pas sur les murs comme jusque là, mais s'en aille quelque part plus loin, en fixant les champs vides et les collines roussâtres.

Andri était allé examiner les ruines. Les curieux venaient sur les lieux de l'incendie encore fumant. Une petite fumée blanche se tordait paresseusement au-dessus des murs écroulés, comme la buée qui sort des naseaux d'une bête sous l'effet du froid. Dans les trous béants des fenêtres, on distinguait la blancheur des poêles en faïence, comme celle des dents de la mâchoire d'un squelette. Les enfants, nu-pieds, remuaient la terre tiède et trouvaient des bouts d'objets et de menues choses à moitié consumées. Les enfants se les disputaient et se battaient comme des moineaux.

Andri entra. Dans la lumière ombrée du jour grisâtre qui filtrait à travers les fenêtres et le plafond tout semblait étranger et bizarre, différent de ce qu'il y avait la veille. La veille, il y avait là des machines, bien chaudes, bien vivantes, de puissants appareils qui s'obstinaient lorsqu'on les frappait et ne se rendaient point. Aujourd'hui, ils étaient là, brisés, vidés, cassés, les flancs défoncés, rougêtres et écaillés. Les tubes de cuivre étiraient leurs membres recourbés, frippés, froissés, anémiés, comme des

boyaux écrasés et la rouille rouge du feu était sur eux comme une sanglante sueur.

Andri s'étonnait. Était-il possible qu'il ait pu porter au fer tant de blessures profondes d'une seule main? Il portait ses yeux de ses mains aux machines et haussait seulement les épaules. Est-il possible que ce soit lui? Il ne ressentait déjà plus sa rage, comme avant; en une nuit, elle avait disparu. Il eut même pitié des appareils. Il avait si longtemps pris soin d'eux comme une nourrice d'un enfant.

Andri soupira doucement et sentit soudain que quelqu'un bougeait à côté de lui.

Panass Kandziouba se tenait debout au milieu des décombres, pesant et terne comme un tas de briques.

— On a tout cassé, complètement, lui lança Andri.

— Ce n'est pas nous qui avons fait ça.

Andri s'étonna:

— Comment cela... si ce n'est pas nous, c'est qui alors?

— Une force maligne.

Il y avait dans les yeux de Kandziouba une telle certitude et une terreur si grande qu'Andri en eut froid dans le dos.

— Personne d'autre qu'une force maligne.

Des carrioles s'approchaient de l'usine et repartaient, chargées de fer, de briques, de poutres calcinées.

— Si on démontait tout à ras du sol, se disaient les hommes, les uns aux autres. Mais déjà, ils se retournaient pour jeter un regard autour d'eux, incertains, et on sentait bien une certaine inquiétude dans la manière dont ils levaient le fouet sur les chevaux et dans les cahots précipités des roues.

La nouvelle se répandit dans la soirée comme quoi les cosaques arrivaient. Quelqu'un avait lancé ce bruit, mais nul ne savait d'où il venait. On racontait juste qu'ils viendraient perquisitionner et que celui chez qui on trouverait quelque chose serait fusillé.

Visiblement c'était là le fait de Lélie, le jeune monsieur. Ils l'avaient laissé partir vivant et maintenant les malheurs seraient leur lot. Il aurait fallu le tuer

sur-le-champ et seulement après mettre le feu. Mais il était déjà trop tard : cela n'aiderait en rien.

Que faire, comment se sauver ?

Le malheur s'était approché à pas feutrés et s'était abattu si brutalement que personne ne se décidait à le conjurer. On acceptait la nouvelle comme une chose établie au préalable, aussi inévitable que la mort d'un malade. D'aucuns espéraient se sauver : ils jetaient subrepticement dans l'étang le fer qu'ils avaient pris, ou enterraient ce qui leur restait. Mais est-ce que cela les aiderait ? Est-ce qu'on n'irait pas les dénoncer s'il arrivait quelque chose ?

La nuit s'écoula toutefois paisiblement et le jour, froid et clair, apaisa tout à fait le village.

Visiblement, quelqu'un avait dû inventer tout cela. Pourquoi seraient-ils châtiés s'il se produisait autour d'eux la même chose ? Partout on avait incendié et détruit les domaines des propriétaires puisqu'était venu le temps de ce droit-là.

Une demi-journée passa, le village était calme et rien ne se produisit.

Prokipe gérait l'exploitation des terres du maître, labourait pour les semailles de printemps, achevait les semailles tardives. Le travail allait son train. Le propriétaire ne revenait pas reprendre ses terres, Lélie n'avait visiblement pas envie de regarder l'incendie. Partout le calme régnait, et les rumeurs s'étaient étouffées. Personne n'y croyait plus.

Une seconde nuit s'écoula. Ceux qui avaient jeté leur bien dans l'étang, le regrettaient maintenant.

La nouvelle s'abattit alors comme le tonnerre dans un ciel pur. Maintenant, c'était sûr. Olexa Bézik s'était rendu dans un hameau, mais avait dû rebrousser chemin. Les troupes étaient arrivées au village de Tchernivka. Elles avaient rassemblé les gens. Elles avaient fusillé les uns, sabré les autres, et les restants avaient été emmenés en ville. Les cosaques perquisitionnent, attachent les gens, les frappent.

— Attendez qu'ils viennent chez nous. Maintenant, nous n'y échapperons pas.

Désormais, c'était inévitable. C'était clair.

Panass Kandziouba se grattait l'oreille avec obstination.

— Ça veut dire qu'ils nous fusilleront nous aussi? Ses yeux effarés et remplis de perplexité cherchaient vainement une aide.

Olexa avait l'air de ne rien savoir. Il haussait les épaules:

— Moi, je n'ai pas mis le feu, il ne m'arrivera rien.

— Tu n'étais donc pas avec nous?

— Moi? Que Dieu m'en préserve. J'étais à la maison.

— Ah bon... Mais moi, je t'ai vu de mes propres yeux.

— Qui ça? Moi? Que celui qui m'a vu ait les yeux crevés! Il aura mis lui-même le feu, mais charge les autres.

— Moi, j'ai mis le feu? Tu le prouverais?

— Je le prouverais.

Il n'y avait pas de coupable. Les uns faisaient endosser la culpabilité aux autres qui la faisaient endosser à d'autres et ceux-ci aux suivants. Il s'ensuivait que tout le monde était resté chez soi et que, s'ils avaient fait un saut à l'usine, c'était uniquement pour regarder. Celui qui ne pouvait nier sa participation accusait tout le monde. Tout le monde avait détruit, tout le monde avait pillé, incendié. Le village était coupable et c'était à lui de répondre de tout. Mais le village ne voulait pas. Les reproches et les disputes ravivaient des animosités anciennes, des rancunes oubliées, des péchés qui remontaient à la surface. Les plus retenus calmaient tout le monde. Taisez-vous, rien n'arrivera. Maintenant, c'est notre force et notre droit qui règnent.

A midi, des gens de passage apportèrent les nouvelles d'Osmaki: les cosaques avaient mis le feu au village parce que les hommes n'avaient pas voulu dénoncer les coupables. Le village brûle.

Alors vinrent les reproches. Pourquoi tout le monde devait-il expier? N'était-ce pas Khoma qui les avait entraînés? N'était-ce pas lui qui avait fait venir les gens? Khoma et Andri. Ils ne pouvaient éviter le malheur à cause de la terre des propriétaires. Tant que Gouchtcha n'était pas là,

le calme régnait au village. Qu'y avait-il à redire à cela? Gouchtcha et Prokipe avaient entraîné les gens, c'étaient eux les coupables de tout. Ils disaient... le droit du peuple, notre terre... et voilà que maintenant arrivaient les cosaques!

Panass Kandziouba s'alarmait plus que tous.

— Et quoi? Je le disais bien, aussi... mettre des laptis au maître... et bien, vous les avez mis, hein?

Dans la soirée Pidpara réapparut au village. Dès l'instant où le manifeste était sorti, personne ne l'avait plus vu, il avait comme disparu. Maintenant, il était tranquille, grand, sombre, comme un peu vieilli. On ne le touchait pas, au contraire, on l'accompagnait d'un regard envieux.

— Il n'arrive rien à des gens comme lui, il s'est tenu tranquille.

On l'estimait à la fois rusé, intelligent et prudent.

Mais que devaient-ils faire, maintenant?

L'inquiétude s'était emparée du village. Les commérages n'en finissaient plus. On racontait qu'à Osmaki, les balles des cosaques avaient couché non seulement des adultes, mais encore des enfants. Ceux qui vivaient encore avaient été entassés sur des télègues comme des gerbes de foin et conduits en prison dans cet état. Le sang filtrait tout le long du chemin à travers les fissures de la télègue, les femmes pleuraient si fort qu'on les entendait au loin sur la grand-route. Bétail et blé avaient été brûlés. La terreur faisait peindre aux gens des tableaux plus horribles les uns que les autres. Alarmés, ils ne pouvaient rester chez eux. Que faire? Comment se sauver? Qui le savait? Il n'y avait rien à faire pour éviter le malheur. Ils voyaient le feu, les ruines, le sang. Les enfants avaient l'oeil sur la route qui menait à leur village, et le moindre bruit éveillait l'alarme.

Il était bien évident que des gens comme Andri ou Kho-ma pouvaient ne pas avoir peur. Qu'est-ce qu'on pouvait leur prendre? Ils n'ont ni feu ni lieu. Das va-nu-pieds, des miséreux, qui les avaient conduits au malheur puis s'étaient terrés. Aujourd'hui ils avaient brûlé l'usine, mais

demain, ils mettraient le feu aux céréales chez quelqu'un et ce n'était pas pour rien que Pidpara disait qu'on n'avait rien à attendre de bon de la part d'un incendiaire.

Olexa Bézik conseillait de rendre la terre au maître. Cela rendrait leur faute moins grande, tout de même.

— Mais, et l'usine?

C'était vrai qu'on ne la reconstruirait pas. Ils avaient l'âme oppressée par les ruines, comme par une mauvaise conscience.

Les uns demandaient s'ils ne feraient pas mieux d'aller à la rencontre des troupes avec le pain et le sel* et de se jeter à leurs pieds, de se soumettre.

D'autres conseillaient de se battre, de ne pas laisser entrer les cosaques.

Mais tout cela n'allait pas.

Seul Pidpara évoluait tranquillement parmi les gens en les écoutant, et ses yeux bleus et sévères cachaient bien quelque chose derrière ses sourcils en accent circonflexe.

Tout le monde avait l'impression que Pidpara savait quelque chose.

Mais Pidpara se taisait.

* * *

Qui en eut le premier l'idée, cela aurait été bien difficile à dire. Peut-être était-ce Pidpara qui l'avait semée de son regard austère, peut-être avait-elle germé toute seule, mais elle s'était profondément ancrée dans les coeurs comme une pierre au fond de l'eau. Il suffisait en tout cas que les gens l'aient acceptée en silence comme leur ultime espoir, leur unique salut. Il valait mieux pour le village que quelques-uns meurent plutôt que tous. Et un accord pesant, tacite, vint à régner parmi eux. Si les replis de leur coeur s'étaient un instant ouverts, ils avaient juste laissé passer quelque chose puis s'étaient refermés. Et là, comme dans le ventre fécond d'une mère, avait germé et

* Signe de bienvenue ou de soumission. (N. d. Réd.)

mûri ce quelque chose dont l'ombre retombait sur leurs visages clos.

Dans le néant automnal qui avait embrassé le village, on sentait le souffle d'un malheur de mauvais augure, de quelque chose d'impitoyable, d'inéluctable, de cruel, de quelque chose qui exigerait des victimes.

Chez Pidpara, la petite lampe brûlait devant les icônes. Un air de fête avait empli la maison et rejaillissait sur le visage du maître des lieux. Il parlait lentement, avec difficulté, comme s'il comptait de l'argent, et c'était bel et bien l'ancien Pidpara qui était de nouveau devant les gens. On se pressait dans la pièce et dans l'entrée. On était venu pour le voir, on avait de nouveau besoin de lui. Au moment où la terreur avait ôté la raison aux autres, les avait aveuglés, Pidpara était le seul à ne rien craindre. Il était tel un rocher au milieu des vagues en émoi, lesquelles espéraient trouver en fin de course leur équilibre auprès de lui. Il savait quoi conseiller.

Panass Kandziouba hochait affirmativement la tête. Oui, c'est bien ça, oui. Que les troupes viennent une fois que tout sera terminé. Il n'y aura plus de coupables. La collectivité les aura châtiés elle-même. Alors il n'y aura plus de raison de châtier les autres. Ce n'était pas le village qui s'était soulevé, mais uniquement les meneurs. N'eussent été ceux-ci, tout serait resté tranquille. Qui avait déclaré la grève? Eux. Qui avait confisqué l'exploitation du maître? Eux. Qui avait mis le feu à l'usine? Eux également. Et tout le monde devait périr à cause d'eux?? Perdre sa maison, et encore, que dis-je, sa maison, peut-être sa vie?

Il était inquiet.

Pidpara fronça les sourcils.

— Maintenant, ils prennent ce qui appartient aux maîtres, mais attendez un peu et ils vous prendront votre bien, à vous aussi. Ils vous diront que vous avez une déciatine de trop et qu'il faut la donner! Celui qui aura mis de côté cent billets se verra dire: «Perds ton argent!» Ils vous le prendront, à moi, à toi, Maxime, puis à celui qui est un peu plus pauvre. Ils ne nous laisseront pas vivre.

Gavrila, le beau-père de Pidpara abandonnait sa main jaune et osseuse dans sa barbe grisonnante.

— Qu'est-ce qu'il y a à dire, faut les fusiller, un point c'est tout.

Lancé pour la première fois, le mot cruel résonna comme une lame en plein silence.

Il y eut un silence pesant dans la pièce. Dans cette approbation tacite qui scellait les lèvres, la terreur engendrait la veulerie.

Qu'il leur arrive quelque chose pour cela?

Alors Maxime le Rouquin, le staroste du village, sortit sa plaque de sa poche et se l'épingla sur la poitrine.

— C'est moi qui en répons. Voici un papier. Ordre d'exterminer tous les révoltés. Il ne vous arrivera rien pour ça.

Il se tapotait la poche d'une main et redressait sa plaque de l'autre.

Et tout en lui étincelait: ses cheveux roux, ses taches de rousseur semées dru, et le cuivre bien brique de sa plaque.

Si c'est comme cela, à quoi bon tergiverser? Qu'on réunisse l'assemblée du village, qu'ils jugent...

* * *

Sous un ciel d'étain la terre nue était grise, battue par les ailes du vent. Les alignements des masures du village, fourbues, maussades et peu amènes, regardaient leurs maîtres se rendre à l'assemblée. Ils marchaient, paresseux, ternes, balourds, comme les mottes de terre anémiées qui les avaient engendrés. Ils portaient leurs armes, les fusils de leurs grands-pères, tout rafistolés avec de la ficelle, de lourdes cognées rouillées, des bâtons, des pieux. Ils étaient tous poussés par la peur, l'habitude d'obéir aux autorités. Toute la gent masculine était conviée à l'assemblée. Celui qui ne venait pas, la mort l'attendait. Les femmes accompagnaient leurs maris en pleurant, sanglotant, comme pour l'autre monde. Qui sait ce qui se produirait?

Malanka ne laissait pas Andri y aller.

— N'y va pas. Que Dieu nous préserve, qu'un autre malheur ne nous arrive encore!

Andri n'écoutait pas.

— Mon bonhomme, j'ai reçu une insigne marque du maître, je n'ai pas peur des miens.

— Vas-y, Andri, tu peux toujours te vanter de ta mutilation, comme si elle était utile à quelqu'un, sifflait entre ses dents Malanka. Mais elle-même le suivit.

La place se noircit de monde encore une fois. En plein centre, il y avait les hommes; les femmes, elles, s'échelonnaient jusqu'aux fossés.

Le bourdonnement des voix mêlées assourdissait les paroles de Pidpara. On le voyait tout juste, grand dans sa longue veste, agiter la main et froncer le bout de ses sourcils. On lui voyait le canon de son fusil au côté.

— Oh, mon Dieu, il va se passer quelque chose! s'effrayait Malanka.

— Les pilleurs vont être jugés.

— Et qui, en particulier?

— Les gens indiquent: Khoma Goudz, Gourtchin Savva... Veillez à ce qu'il n'y ait pas Andri dans le lot...

— Dieu soit avec vous! s'écria Malanka, terrorisée. Mon homme était à l'usine autant que le vôtre. On devrait juger la moitié du village, à ce compte-là.

Elle-même était tremblante: où était Andri?

Maxime Mandryka, la plaque sur la poitrine, évoluait parmi les gens.

— Tout le monde est arrivé?

— Oui.

— Bézik Olexa n'est pas encore là.

— Si, je suis là!

— Il faut inscrire les présents.

Mais il s'y était tout juste apprêté lorsqu'arriva sur un des chevaux du propriétaire Sémène Majuga. Une fois qu'il eut attaché le cheval, il tendit la main à Mandryka.

— Salut, Maxime, j'ai quelque chose à te demander.

Le staroste lui lança un regard.

— Tu es indigne de ma main. Tiens, reçois ça!

Et il le frappa au visage.

Sémène fut stupéfait.

— Pourquoi m'as-tu frappé? C'est la collectivité qui m'a choisi.

Mandryka n'avait pas eu le temps de répondre que déjà Pidpara s'était mis entre eux et avait levé son fusil.

— Ecartez-vous, là, et plus vite que ça!

Les gens refluèrent comme la vague qui jaillit. En même temps, hommes et fusils poussèrent un cri.

Enveloppé dans une mousseline de fumée blanche, Sémène se plia en deux et se saisit au côté.

— Oh, mes frères, pourquoi me faire cela?

Il vacillait et cherchait de ses yeux fous la terrible réponse à sa question sur les visages ternes, ce véritable mur vivant qui le surmontait des deux côtés.

Il n'y avait là ni solution, ni espoir. Alors une frayeur animale le força à se lever et il se dépêcha de s'enfuir sans rien voir devant lui, perdant son sang qui colorait ses doigts et coulait le long de son pantalon.

Olexa Bézik le rattrapa et lui asséna un coup de pieu par derrière. Le corps élané se cassa en deux, comme un canif, et tomba par terre.

Panass Kandziouba était déjà là. Le corps désarmé et encore tiède qui se coucha humblement à ses pieds fit jaillir en lui une haine qu'il n'avait pas éprouvée envers le vivant. Il fut envahi du désir insurmontable de l'obliger à souffrir, de le piétiner, de le détruire. Il tira sans aucune nécessité sur Sémène et voulait déjà lui frapper le torse de sa botte pesante.

— Cela suffit! Il est bon! lui lança Bézik.

Ils prirent le corps de Sémène par les pieds et le tirèrent jusqu'au fossé, puis le jetèrent à l'eau.

Tout s'était déroulé si soudainement, si rapidement, que les gens en étaient pétrifiés.

Le sang avait été versé. Une seule minute séparait le passé de ce qui venait tout juste de se produire, mais on avait le sentiment qu'il s'était écoulé toute une éternité,

que le passé était brusquement tombé dans un gouffre et que quelque chose s'était déchiré, libéré de ses entraves.

Ivan Korotki, Déïneka et quelques autres se détachèrent de la foule pour se ranger aux côtés de Pidpara, prêts à tout. Pidpara se redressa de toute sa hauteur.

— Khoma Goudz est-il ici? Sors!

Les têtes se retournèrent et les regards alarmés et cruels se croisaient comme des épées.

— Où est Khoma Goudz?

— Il n'est pas venu.

Le silence se coucha pour un instant et se tendit comme une corde. Qui maintenant? De lèvres de qui, allait maintenant s'envoler le dernier souffle? Sur la tête de qui la mort allait-elle s'abattre comme une pierre? On entendait la foule respirer.

— Prokipe Kandziouba?

Comment? Prokipe Kandziouba? Lui, et pourquoi? La collectivité ne l'avait-elle pas élu?

Le staroste expliqua:

— Je l'ai envoyé chercher, il sera bientôt là.

— Bon, pendant ce temps-là... Andri Volyk! Qu'on l'amène!

— Volyk... Andri... fit rouler l'écho... Ici... Le voilà...

— Oh! Mon Dieu, en quoi est-il coupable devant vous? criait Malanka. Ne le touchez pas!

Sa voix était étouffée par un glapissement aigu, brutal, intarissable, qui rappelait celui d'un porcelet sous la menace du couteau, et de temps à autre seulement se détachaient quelques mots isolés.

Entre temps, la foule avait bougé. Elle bouillonnait, et rejetait, comme un brouet rejette l'écume, la silhouette sèche et dépenaillée de l'estropié.

— Va... va... le voilà... il est ici... rien à faire...

On le poussa et il tomba à genoux devant Maxime, livide, tout fripé, désarmé, comme un épouvantail au milieu du chanvre, un moignon en guise de main.

— Ayez pitié, hommes, je ne suis coupable de rien.

Il se prosterna front contre terre.

Maxime le remit sur pieds.

— Signe-toi.

Andri leva aussitôt sa main mutilée, docilement, vers son front.

— Frappez.

C'est ainsi qu'il tomba. Ils en finirent, avec lui, d'un seul coup.

De nouveau ils traînèrent vers l'eau un corps le long du chemin ensanglanté.

Mais ils furent obligés de l'abandonner sur le champ. Un bruit les avait arrêtés. La foule avait frémi en entendant le gémissement sourd et terrorisé, le bruit des bras qui se levaient.

— Regardez... Là-bas... Oui, là-bas... Il se lève... Il est encore vivant... Sémène... Sémène...

Dans le fossé, le dos de Sémène, tel un îlot, s'était dressé hors de l'eau, une de ses mains s'était levée une seconde comme pour cueillir de l'air puis était retombée.

Deux-trois mouvements encore, des oscillations... et sa longue silhouette se redressa lentement et se mit à vaciller sur ses jambes pas très fermes, comme une apparition dans le filet noir des eaux d'égout. Les grands bras de Sémène, véritables pinces d'écrevisse, cherchaient en vain à quoi se raccrocher.

— Il va sortir! Il va sortir de l'eau!

Ceux qui traînaient le corps d'Andri bondirent dans l'eau et y recouchèrent Sémène d'un seul coup de hache.

Et de nouveau, le silence serra les coeurs dans son poing. De nouveau, la soif malade d'un mot sanglant transforma la minute en éternité. A qui le tour, maintenant? Qui va être appelé par la mort? Chaque nouveau nom donnait aux autres la possibilité de respirer un coup, le temps d'un bref répit.

Toutefois, rien ne rompait ce silence tendu. Pidpara consultait Maxime en chuchotant, et, derrière les épaules de la foule, on entendait juste les lamentations de Malanka et les pleurs d'une femme qui fendaient, déchiraient l'air.







Brusquement tout le monde s'anima. La foule poussa un soupir de son énorme poitrine et fut parcourue d'une ride, comme cela arrive avec l'eau.

— Ils l'amènent! Prokipe arrive!

Prokipe approchait, l'air posé et affairé, comme toujours; ses vêtements lui seyaient bien, il était soigné, comme toujours; ses mouvements étaient lents. Et il semblait incroyable que cet homme aille à la mort. Voilà, il va s'approcher à l'instant, s'arrêter, sortir de sa poche son pauvre cahier tout grasseyé et se mettre à lire à la collectivité ce qui a été labouré, semé et vendu. Il ne pouvait en être autrement.

Tous les yeux plongèrent sur lui. Mais il s'approchait calmement. Une tache de sang frais lui tomba sous les pieds. Il eut un instant d'hésitation, comme s'il avait peur de marcher sur le chemin ensanglanté, pâlit, puis leva les yeux. Ceux-ci se fixèrent sur les fusils, les fourches, les haches, sur Pidpara et le groupe qui se tenait déjà prêt à tout. Et il comprit.

Toutefois, il salua les gens.

Pidpara agita vers lui les pointes de ses sourcils.

— Pourquoi n'es-tu pas venu de toi-même? Il faut encore envoyer te chercher... Prépare-toi. C'est devant Dieu que tu donneras ta réponse.

— Est-ce que tu serais pope? C'est la collectivité qui l'aura, ma réponse. Elle m'a élu.

— Il est tard, frérot. Tu vas mourir tout de suite.

— Pourquoi?

— Pas le temps de bavarder avec toi. Tu le sais bien toi-même. Dis-nous plutôt ce que tu as à dire.

— Est-ce que c'est la collectivité qui en a jugé ainsi?

— Oui.

Prokipe jeta un regard autour de lui. Auprès de Pidpara il y avait Olexa Bézik, Ivan Korotki, Olexandre Déineka, l'oncle Panass. Tous étaient du même avis.

— Et vous aussi, vous êtes contre moi? Qu'ai-je fait?

Ils se taisaient.

Il n'y avait pas de salut.

L'oncle Panass lui toucha l'épaule.

— Peut-être faut-il faire venir Maria?

Prokipe eut un geste sans espoir de la main.

— Faites-la venir.

Elle se faufila à grand-peine à travers la foule, dans une grosse veste neuve dans laquelle elle avait enveloppé son enfant et elle tomba immédiatement à genoux sur la terre mouillée de sang.

— Ayez pitié de nous, Monsieur le staroste, et vous, braves et honnêtes gens, si vous ne l'aviez pas choisi, il ne serait pas là.

Elle s'inclinait très bas, avec son enfant, tantôt dans un sens, tantôt de l'autre.

— Cela suffit, Maria, lève-toi; c'était Prokipe qui l'arrêtait. Ecoute, Maria...

Il se recueillit un moment. Il avait tout d'un coup tout oublié.

— Ecoute, Maria, voilà... Vendez le cheval... A quoi vous sera-t-il bon, maintenant?...

— Oh! Mon Dieu! sanglotait Maria.

— Tais-toi... Tu retireras un billet de dix de la vente pour le donner à Philippe, je lui avais emprunté... Pour ce qui est du blé, lorsque tu en auras moulu suffisamment, ne va pas le vendre: il faut que vous ayez votre propre farine. Et mon habit, conserve-le pour le fils, il grandira et finira de le porter.

— Plus vite, là, le pressait Pidpara.

— Oh... sanglotait Maria.

— Salue maman, qu'elle me pardonne... Bon, c'est tout. Toi aussi, pardonne-moi.

Il lui baisa les lèvres trois fois comme pour ses dévotions et posa sur le front de son enfant ses lèvres froides.

— Prêt? demandait Maxime.

— J'ai encore l'argent de la collectivité et les clés.

Il enfonça sa main derrière la tige de sa botte et en sortit un bout de chiffon.

— Comptez: trente huit roubles et douze kopecks.

Puis il se rappela:

— Il y a encore deux kopecks.

Et il les sortit de sa poche avec les clés.

Maxime prit le tout.

— Qu'est-ce que tu veux, encore?

— Permettez-moi d'ôter ma veste.

Il se déboutonna et ne resta qu'en chemise.

Autour de lui on manifestait de la sympathie.

— Une si bonne veste!

— Ç'aurait été dommage de la maculer de sang!

Pidpara chargeait son fusil, les autres attendaient, prêts.

— Arrêtez! les stoppa Panass Kandziouba. Je vais moi-même m'en charger.

Il piétinait encore autour de Prokipe:

— Tiens bon, fiston, tu as servi la collectivité, jusque là, sersla jusqu'à la fin. On a peur, les troupes arrivent, c'est pas tout le monde qui doit répondre de ce qui a été fait. Dieu te dédommagera... signe-toi.

Prokipe se signa.

Maria criait toujours et déchirait sa veste sur elle. On la tira à l'intérieur de la foule.

— Adieu, fiston.

Prokipe s'inclina dans les quatre directions.

— Pardonnez-moi, hommes, peut-être ai-je péché en quelque chose, devant quelqu'un, adieu.

— Dieu te pardonnera, pardonne-nous, à nous aussi... Panass Kandziouba toucha encore une fois son neveu:

— Où viser?

— Tirez dans la bouche.

Aussi blanc que la chemise qu'il avait sur lui, il s'efforçait d'ouvrir grand la bouche, mais il n'y parvenait pas. Sa machoire inférieure tremblait, rigide et immobile comme du bois.

Panass posa son fusil presque sur son visage et tira.

En réponse à son coup de feu, le visage lui cracha un jet de sang qui lui inonda les mains et la poitrine.

Prokipe s'effondra à genoux. Pidpara l'acheva par derrière.

Les gens étaient ivres de l'odeur du sang, du cri de la mort, de l'odeur de la poudre. Et Gouchtcha? Et Khoma Goudz? Et Ivan Redka? Comment ça! Ils sont encore vivants!

Toutefois ni Khoma, ni Gouchtcha n'étaient là. Ils avaient disparu. Pidpara envoya des volontaires à leur recherche.

Ceux qui s'étaient efforcés de se cacher derrière le dos des autres étaient conduits à l'assemblée. On les en laissait partir un par un, entre deux rangées et une balle ou un pieu les achevaient. Ainsi périrent Redka, le cadet et son frère, et Savva Gourtchine, ce dernier uniquement parce que jadis il avait brisé les vitres de Gavril, le beau-père de Pidpara.

Les cadavres baignaient dans le fossé, comme le chanvre, et ils coloraient l'eau de leur sang. Des raies de fumée bleue s'étalèrent au-dessus des gens comme si les mains d'un vampire cherchaient des victimes.

Cette brève journée s'acheva. Le vent balaya la fumée, dispersa le dernier souffle encore tiède des tués, chassa les nuages. Le vent soufflait des terres noires, plus loin, dans l'inconnu, et faisait osciller les étoiles qui étincelaient comme un collier de perles fines dans les eaux sanglantes du fossé.

* * *

Malanka se traîna péniblement jusqu'à sa mesure. Elle s'écroula sur sa couchette dans l'obscurité et laissa ses mains choir sans forces sur ses genoux. Elle avait été sur pied toute la journée et avait accumulé en elle des tourments et du sang, elle avait enterré tant de monde en son cœur qu'il était empli de cadavres comme un cimetière. Elle en était même engourdie. Il n'y avait plus ni terreur, ni pitié, elle était comme vidée, d'étrange manière, comme de trop dans ce bas-monde, inutile. C'était encore bien qu'il fasse sombre car ses yeux ne pouvaient plus rien contenir. Elle ne voulait rien, juste qu'il fasse sombre comme maintenant, et calme.



Tout la fuit. Tous l'ignorent. Elle avait eu Andri. Elle s'était disputée toute une vie avec lui, mais il n'y avait déjà plus d'Andri. Elle avait caressé le rêve de posséder la terre, mais la terre s'était dressée contre elle, hostile, cruelle, elle s'était rebiffée, puis lui avait échappé des mains. Comme un mirage. Elle l'avait attirée et avait disparu comme un mirage. Et maintenant, elle était là, toute froide, à boire du sang.

Malanka n'a plus besoin de rien. Juste qu'il fasse sombre et que le silence se prolonge aussi éternel qu'une tombe.

La porte eut un grincement.

— Qui est là?

— Moi.

Etrange. Elle a vécu sa vie et a soudain basculé dans l'abîme. Si au moins elle avait laissé une trace, un souvenir. L'obscurité a tout embrassé. Tout est noir. Même ce jour d'aujourd'hui qui s'est reculé si loin, si loin qu'il paraît très ancien, oublié depuis longtemps, comme un songe.

Cela était-il arrivé aujourd'hui ou ne s'était-il rien passé? Elle ne voyait qu'une seule chose briller nettement dans l'obscurité: les doigts sectionnés d'Andri. Trois moignons jaunes baignant dans l'huile des machines, avec du sable collé dessus. Elle avait cherché où pouvait bien être le quatrième, mais ne l'avait pas trouvé.

Il aurait fallu mieux chercher!

— Où étais-tu?

Mais les doigts se tordaient devant ses yeux, comme des vers. Les ongles bleuis brillaient, troubles comme un oeil mort, la peau jaunie s'était frippée et on voyait entre les rides de la peau la saleté noire du travail.

Malanka les avait enterrés, mais seulement, elle avait oublié où.

— Où étais-tu?

— Je savais Marko.

— Il s'est enfui?

— Oui.

— Ils ont tué ton père.

Il n'y eut pas davantage de mots. Personne ne réveillait déjà plus le silence noir qui s'écoulait par les fenêtres à l'intérieur de la mesure.

La terre dormait derrière la maison d'un sommeil lourd et froid, et les étoiles palpitaient loin au-dessus d'elle, comme des poissons d'or qui auraient joué dans l'aquarium du ciel.

A l'aube, les cosaques entraient au village...

Tchernigov, 31 mars 1910

МИХАИЛ МИХАЙЛОВИЧ
КОЦЮБІНСЬКИЙ
FATA MORGANA

(ІЗ ДЕРЕВЕНСЬКИХ НАСТРОЄНИЙ)
ПОВІСТЬ
ІЗДАТЕЛЬСТВО «ДНІПРО»
(НА ФРАНЦУЗЬКОМУ ЯЗЫКЕ)
ХУДОЖНИК Н. А. СТОРОЖЕНКО
ПЕРЕВОД С УКРАЇНСЬКОГО
ФАБЬЕНН МАРИЕНГОФ

РЕДАКТОР К. Ю. КВИТНИЦЬКА-РИЖОВА
ХУДОЖНИЙ РЕДАКТОР В. А. КОНОНЕНКО
ТЕХНІЧНІ РЕДАКТОРИ
О. Г. ТАЛИЗИНА, Л. Н. ГРИЦИШИН
КОРЕКТОР Л. В. СОКОЛОВА

ІБ 731

ЗДАНО НА ВИРОБНИЦТВО 2.11. 1977 Р.
ПІДПИСАНО ДО ДРУКУ 20.04.78.
ФОРМАТ 60×94^{1/16}. ПАПІР ТИФДРУЧНИЙ.
ГАРНІТУРА ЗВИЧАЙНА НОВА. ДРУК ВИСОКИЙ.
УМОВНО-ДРУК. АРК. 10,92. ОБЛІКОВО-ВИДАВН. АРК. 9,52.
ТИРАЖ 2000. ЗАМ. 7—3030. ЦІНА 1 КРВ. 40 КОП.

ВИДАВНИЦТВО «ДНІПРО»
252601, КИЇВ-МСП,
ВОЛОДИМИРСЬКА, 42.

ГОЛОВНЕ ПІДПРИЄМСТВО
РЕСПУБЛІКАНСЬКОГО ВИРОБНИЧОГО
ОБ'ЄДНАННЯ «ПОЛІГРАФКНИГА»
ДЕРЖКОМВИДАВУ УРСР,
252057, КИЇВ-57, ДОВЖЕНКА, 3.

1 крб. 40 коп.



